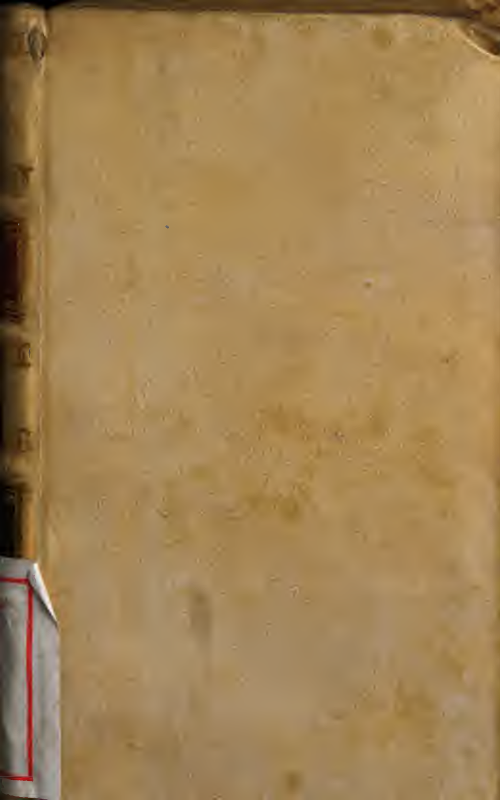




GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES.

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES

De tous les siécles et de toutes les nations.

Contenant leurs Portraits, gravés au trait, d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé de leurs vies, et des observations sur leurs caractères ou sur leurs ouvrages; par une Société de gens de lettres.

Publiée par C. P. LANDON, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France, à Rome; seul propriétaire de l'ouvrage.

TOME VIII.



A PARIS,

Chez C. P. Landon, quai Bonaparte, n.° 1.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DU MUSÉE.

1806.



VOLTAIRE.

Houdon fecit. *Landon direx.t*



VOLTAIRE.



Les travaux et les opinions de Voltaire ont rempli tout un siécle. Ses contemporains se sont divisés pour lui en deux partis également passionnés, mais non pas également nombreux, le parti de ses admirateurs et celui de ses ennemis : nul ne pouvait rester neutre, ni indifférent. La révolution et ses excès sont venus, pour ainsi dire, faire le procès à la plupart de ses principes philosophiques. Ses détracteurs en ont pris occasion de renouveler leurs attaques contre sa gloire littéraire; ils sont parvenus à soulever contre sa mémoire la foule de ceux qui ont été victimes de nos orages politiques; et, s'il en fallait juger d'après ce débat des passions qui s'agitent si violêmment à son sujet, il semblerait aujourd'hui moins décidé que jamais quelle place doit occuper dans l'estime des hommes, non-seulement comme philosophe, mais encore comme écrivain, ce Voltaire que l'Europe entière et ses princes ont admiré, ont adoré de son vivant, que tout Paris avant sa mort a couronné sur le théâtre qui avait retenti pendant soixante ans de ses chef-d'œuvres, et à qui, depuis, le même peuple a décerné avec ivresse les honneurs éclatans de l'apothéose. Nous ne nous engagerons point dans cette triste et honteuse querelle qui prouve ce que tant d'autres

choses ont déja prouvé, la versatilité de nos opinions et de nos sentimens. Heureusement nous sommes un peu plus fidèles à nos goûts et à nos plaisirs : ils prévaudront contre les erreurs dans lesquelles on voudrait entraîner notre raison ; et, en dépit des faux jugemens, des critiques ridicules et des invectives grossières que chaque jour on entasse contre les écrits de Voltaire, ces écrits, sublimes ou charmans, feront toujours nos délices, et ne seront pas lus sans charme par ceux-mêmes qui se seront fait un métier de les déchirer.

Nous avons à écrire la vie de Voltaire. Cette prodigieuse activité d'ame, d'esprit et de corps qui lui fit produire des milliers d'ouvrages, le précipita aussi dans des événemens sans nombre, qui seuls auraient rempli la longue existence d'un homme ordinaire. On les a recueillis plusieurs fois, et il a fallu un volume entier pour les contenir. Nous serons forcés d'en resserrer le récit ; mais nous n'omettrons rien d'essentiel.

Marie-François Arouet, qui a rendu si célèbre le nom de Voltaire (*), naquit à Châtenai, près de Paris, le 20 février 1694, de François Arouet, ancien notaire au Châtelet, trésorier de la Chambre des Comptes, et de Marie-Marguerite Dau-

---

(*) *Voltaire* est le nom d'un petit bien qui appartenait à sa mère.

mart. De même que Fontenelle qui vécut cent ans, il naquit si faible qu'on désespéra de sa vie, et qu'on ne le fit baptiser que neuf mois après sa naissance, dans l'église de Saint-André-des-Arcs. Il fit ses études au collége de Louis-le-Grand, et il les fit brillantes. L'un de ses professeurs de rhétorique, le Père Lejay, lui prédit qu'*il serait le Coryphée du Déisme en France*. Cela était aisé à prédire : Voltaire au collége se piquait déja d'incrédulité ; il était redevable de ces dispositions à l'abbé de Châteauneuf, son parrain, qui lui avait fait apprendre par cœur *la Moïsade* de Rousseau. Ce même abbé de Châteauneuf le mena chez Ninon, qui, charmée de ses reparties et de ses vers (il en avait fait de fort jolis avant l'âge de douze ans), lui légua 2,000 fr. pour acheter des livres. On dirait qu'il a voulu s'acquitter envers elle dans sa vieillesse, en faisant sa comédie de *la Dépositaire* : il pouvait témoigner plus heureusement sa reconnaissance. L'abbé de Châteauneuf l'introduisit aussi dans la société du duc de Sully, du marquis de Lafare, de l'abbé Chaulieu, de l'abbé Courtin, etc., société à laquelle le prince de Conti et le grand-prieur de Vendôme se joignaient souvent. Ce fut là qu'il puisa ce ton de politesse exquise, de plaisanterie naturelle et fine qui embellirent toujours ses poésies légères, sa correspondance et sa conversation. M. Arouet trembla pour la

fortune d'un fils qui voyait des grands seigneurs, des beaux esprits, et qui faisait des vers. Il obtint de M. de Châteauneuf, ambassadeur de France en Hollande, qu'il emmenerait ce fils avec lui. Voltaire devint amoureux, à la Haye, de la fille d'une madame Dunoyer, protestante réfugiée, et, par suite de cette intrigue qui fit du bruit, il fut renvoyé à ses parens. Comme il se remit à faire des vers et à voir bonne compagnie, son père irrité le bannit de sa maison, et ne consentit à lui pardonner qu'à condition qu'il entrerait chez un procureur. Il y entra, y fit connaissance avec Thiriot, et en sortit bientôt. M. de Caumartin, ami de son père, obtint la permission de l'emmener à son château de Saint-Ange. Le père de M. de Caumartin l'ayant par ses récits enflammé d'amour et d'admiration pour Henri IV, il conçut le projet de *la Henriade*, et il se disposait à l'exécuter, lorsqu'il fut accusé d'avoir fait une méchante satire contre Louis XIV qui venait de mourir, et mis sur le champ à la Bastille. Il y commença son poëme de *la Ligue*, et y acheva son *Œdipe*. Cette tragédie eut un succès prodigieux. Elle fut pour Voltaire l'occasion de la seule passion véritable qu'il ait jamais éprouvée. Cette passion, dont l'objet était la maréchale de Villars, n'aboutit, à ce qu'il semble, qu'à le rendre fort malheureux, et à lui faire perdre beaucoup de temps. *Artémire*, jouée deux ans après *Œdipe*, fut mal reçue : don-

née en 1724 sous le titre de *Mariamne* et avec des changemens, elle réussit. Dans l'intervalle, Voltaire accompagna en Hollande madame de Rupelmonde; en passant par Bruxelles, il alla voir Rousseau banni, pour le plaindre et l'admirer; ils se séparèrent ennemis irréconciliables. Bientôt parut le poème de *la Ligue*. Voltaire jouissait de son succès, lorsqu'un événement fatal vint troubler sa vie. Un grand Seigneur, qui s'était attiré de sa part une répartie piquante, le fit insulter par ses gens. Il voulut se venger; son adversaire évita ses poursuites, et le fit mettre à la Bastille. On ne l'en fit sortir que pour l'exiler de Paris, et bientôt du royaume. Il se réfugia en Angleterre. La littérature de ce pays et la société des hommes qui y brillaient alors, fortifièrent son penchant pour la philosophie indépendante et hardie, et influèrent tout le reste de sa vie, sur sa conduite, ses opinions et ses écrits. Il ouvrit à Londres une souscription pour sa *Henriade*: ce fut la base de sa fortune, que dans la suite d'heureuses spéculations sur les effets publics, et des intérêts dans les entreprises des vivres portèrent très-haut. On ne saurait trop s'étonner de l'activité, de la suite et de l'ordre que Voltaire mit toujours dans les affaires d'argent. S'il n'eût été le plus grand écrivain de son temps, il eût pu en être le plus habile financier. De retour en France, il donna successivement et en moins de

quatre ans, *Brutus*, *la Mort de César*, *Eryphile*, *Zaïre* et *Adélaïde du Guesclin*, qui n'ayant point réussi, obtint du succès sous le titre de *Duc de Foix*, et ayant reparu de nouveau sous son premier titre et dans son premier état, prit enfin son rang parmi les tragédies de l'auteur les plus intéressantes et les plus souvent jouées. Dans ce même temps, l'*Elégie sur la mort de mademoiselle Le Couvreur* et *le Temple du Goût* firent naître contre Voltaire les plus violens orages : on ne comprend rien aujourd'hui à ces terribles effets de causes si innocentes. On conçoit mieux la vive persécution que lui attirèrent les *Lettres philosophiques*. Le livre fut brûlé et l'auteur forcé de fuir. A peine le repos lui avait-il été rendu, que la publication faite, à son insçu de l'*Epître à Uranie* et la récitation indiscrète de quelques fragmens de *la Pucelle* vinrent le lui ravir de nouveau. Il prit le parti de renoncer au séjour de Paris. Il se retira à Cirey, auprès de la fameuse marquise du Châtelet, femme vraiment extraordinaire par son aptitude pour les sciences exactes. Voltaire les étudia avec elle, mais sans renoncer aux lettres. Il composa les *Elémens de la Philosophie de Newton*, et un Mémoire pour le prix de l'Académie des Sciences sur la nature et la propagation du Feu. Il fit *Alzire*, *Zulime*, *Mahomet*, *l'Enfant prodigue*, les *Discours sur l'Homme*; *l'Histoire de Charles XII*, prépara *le Siécle de Louis XIV*;

et amassa des matériaux pour l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations.* Ce fut alors que Desfontaines à qui il avait sauvé la vie, fit contre lui l'outrageant libelle de la *Voltairomanie* qu'il fut forcé de désavouer. Voltaire avait de quoi s'en consoler. Tandis qu'un misérable folliculaire le harcelait de ses injures, l'héritier d'un royaume recherchait son amitié : c'était le prince royal de Prusse, si fameux depuis sous le nom de Frédéric. Dès qu'il fut monté sur le trône, Voltaire l'alla voir à Vesel, résista aux offres qu'il lui faisait de l'attacher près de lui, et revint trouver madame du Châtelet. Il fit représenter *Mérope* dont le succès fut extraordinaire ; ce qui ne l'empêcha pas d'échouer pour la seconde fois dans ses démarches pour être de l'Académie. Le ministère crut que l'alliance de la Prusse serait avantageuse à la France : on chargea Voltaire de la négociation, mais en secret ; ses ennemis le crurent banni de nouveau et triomphèrent. Il revint, rapportant de sa mission, non pas un traité d'alliance, mais des lumières utiles sur les dispositions du roi de Prusse et de la Hollande. Peu de temps après, Madame de Pompadour l'ayant chargé de faire une pièce pour le mariage du Dauphin, il composa *la Princesse de Navarre.* Cet ouvrage, un de ses plus faibles, lui valut une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre, le brevet d'historiographe de France, et enfin une place à l'Académie. Sa

faveur ne fut pas de longue durée : madame de Pompadour, excitée par ses ennemis, fit rendre à Crébillon des honneurs qui étaient comme autant d'affronts pour lui. Il se retira de nouveau à Cirey, d'où il se rendit à la cour de Lunéville avec madame du Châtelet qui y mourut. Il y avait composé et fait jouer *Nanine*. Il revint à Paris: les mêmes désagrémens, les mêmes persécutions l'y attendaient. Pour se venger de Crébillon qu'on lui préférait, il fit *Sémiramis*, *Oreste* et *Rome sauvée*, sujets que son rival avait déja traités; ces trois pièces furent composées à Sceaux, chez la duchesse du Maine; la première eut quelque succès, les deux autres furent très-froidement accueillies. Ce fut à cette époque que Voltaire crut devoir enfin céder aux instances du roi de Prusse, qui, depuis la mort de madame du Chatelet, l'invitait sans cesse à venir s'établir auprès de lui. Tout le monde connaît les particularités de son séjour à Berlin et à Potsdam, sa faveur singulière auprès du roi, leurs soupers gais et philosophiques, leurs communications libres et instructives, leurs réfroidissemens, leurs brouilleries, leurs raccommodemens, les intrigues qui les aigrirent l'un contre l'autre, et enfin leur rupture. Le roi fit brûler par la main du bourreau la diatribe d'*Akakia*, que Voltaire avait faite pour se venger des tracasseries et des noirceurs du jaloux Maupertuis. Voltaire renvoya sa clef de chambellan et sa croix de mérite au roi qui les lui fit

reprendre. Ils parurent un moment réconciliés; mais le charme était rompu. Voltaire obtint, avec beaucoup de peine, la permission d'aller aux eaux de Plombières pour sa santé, et il partit avec la ferme résolution de ne jamais revenir. Il avait fait, pendant son séjour en Prusse, *le Siécle de Louis XIV*, une partie de l'*Essai sur les Mœurs*, et il y avait corrigé *la Pucelle*. En quittant la Prusse, il se rendit à Gotha et de là à Francfort. Sous le prétexte le plus ridicule, il fut arrêté dans cette dernière ville, et traité outrageusement par des agens de Frédéric, qui, honteux de sa colère, les désavoua, mais ne les punit pas. Echappé de Francfort, Voltaire se rendit à Colmar. Il passa près de deux années en Alsace, et pendant ce temps il publia *les Annales de l'Empire*, pour la composition desquelles il avait trouvé de grands secours dans l'abbaye de Senones, dont le Père Calmet était abbé. Il eut envie de revenir à Paris; mais, après s'être assuré que la Cour ne l'y verrait pas de bon œil, il se détermina à aller prendre les eaux d'Aix, en Savoie, qu'on lui avait ordonnées pour sa santé. Il passa par Genève pour consulter Tronchin. Tronchin l'empêcha d'aller à Aix, et lui promit de le guérir, s'il voulait rester dans son voisinage. Cette promesse, la beauté du pays, la liberté dont on semblait y jouir, le besoin du repos après tant de fatigues et de traverses, tout décida Voltaire

à fixer son séjour d'abord à Tourney, puis aux Délices, et enfin à Ferney.

Ici finit la vie errante et agitée de Voltaire. Tout entier dès ce moment à la philosophie et aux lettres, il composa dans sa retraite la partie de ses ouvrages, sinon la plus brillante, du moins la plus nombreuse. Ce fut là qu'il acheva l'*Essai sur les Mœurs*, qu'il termina *l'Orphelin de la Chine*, qu'il fit *Tancrède*, *Olympie*, *le Triumvirat*, *les Scythes*, *les Guèbres*, *les Loix de Minos*, *Dom Pèdre*, *les Pélopides*, *Irène*, *l'Ecossaise*, *le Droit du Seigneur*, etc. Ce fut là qu'il écrivit la plupart de ses Romans et de ses Contes, et cette foule de petits ouvrages tant en prose qu'en vers qui parcouraient et charmaient la France. Ce fut là qu'il défendit la vie ou la mémoire des Calas, du chevalier de la Barre, de Sirven, de Martin, de Montbailly, de Lally, et de Morangiès. Cet homme, dont le cœur a été si diffamé, consacrait son temps, son génie et sa fortune, à secourir les opprimés, à soulager les malheureux, en un mot à faire du bien. Il convertit Ferney, qui n'était qu'un pauvre village, en une petite ville bien bâtie qu'enrichissait une manufacture florissante d'horlogerie. Il fit délivrer le pays de Gex de la tyrannie des fermes. Il plaida pour l'affranchissement des serfs du Mont-Jura. Il éleva chez lui et maria convenablement la petite fille du grand Corneille.

Ferney était devenu la capitale de l'empire des

lettres, et pour ainsi dire la ville sainte de la philosophie. Les zélés partisans des opinions de Voltaire, ceux mêmes qui ne voyaient en lui que le grand écrivain, y allaient comme en pélerinage : les étrangers de marque s'y rendaient de toute part. Le Vieillard recevait les gens de lettres avec amitié, les grands avec égard, les femmes avec grâce, tout le monde avec politesse. Quelquefois il retenait chez lui, pendant plusieurs mois, les jeunes littérateurs auxquels il prenait intérêt, et les faisait travailler sous ses yeux. Aux visites continuelles dont il était l'objet, se joignaient de nombreuses correspondances. Le roi de Prusse avec qui il s'était réconcilié, du moins en apparence ; l'impératrice de Russie Catherine ; quelques autres Souverains ; les savans et les littérateurs de tous les pays ; des grands seigneurs et des femmes aimables entretenaient avec lui un commerce de lettres réglé, dans lequel il faisait au moins la moitié des frais en exactitude, en politesse et surtout en esprit. Ses innombrables Lettres, monument précieux de gaieté, de grâce et de littérature, qui auraient occupé tous les instans d'un autre homme, et qui suffiraient à sa gloire, semblent n'avoir rien dérobé de ses momens à cet homme extraordinaire qui plus que personne au monde a possédé l'art de les employer et pour ainsi dire de les multiplier.

Depuis longtemps Voltaire desirait de revoir sa patrie. Il venait de marier mademoiselle de Va-

ricourt avec M. de Villette : il les suivit à Paris. Tout le temps de son séjour dans cette ville ne fut qu'un long triomphe. Dans les rues, la foule entourait sa voiture en proclamant son nom et ses chef-d'œuvres. *Irène* fut représentée en sa présence, et son buste couronné sur le théâtre, au milieu des applaudissemens, des cris et des larmes. Tant d'honneurs rallumèrent son zèle et redoublèrent son activité : on eût dit qu'il éprouvait le besoin de les justifier par des nouvelles productions. Il proposa à l'Académie le plan d'un nouveau Dictionnaire, prit pour lui la première lettre de l'alphabet, et se mit jour et nuit à l'ouvrage. L'excès des sensations et du travail épuisa ses forces; il perdit entièrement le sommeil; il voulut se le rendre, prit de l'opium à trop forte dose, et tomba dans une léthargie, d'où il ne sortit plus qu'à de longs intervalles et pour de courts instans. Il expira le 30 mai 1778, âgé de 84 ans, trois mois et huit jours. Les prêtres pendant sa maladie, n'avaient pu obtenir de lui qu'il abjurât ses principes et reconnût la divinité de J. C. Ils lui refusèrent la sépulture. Un de ses neveux, l'abbé Mignot, abbé de Sellières, emporta secrètement le corps de son oncle à son abbaye, et le fit enterrer dans l'église, d'où il a été exhumé en 1791 pour être transporté au Panthéon, où il est encore en ce moment.

A.

s.
ut
u-
f-
et
p-
g-
n
s
a
:

OXENSTIERN.

Miereveldt pinx.t *Landon direx.t*

OXENSTIERN.



Peu de ministres eurent une carrière aussi difficile à parcourir que ce grand homme. La gloire du prince qu'il servait devint, lorsqu'il cessa de vivre, un fardeau honorable, mais pénible, mais capable d'accabler l'homme d'état qui n'eut pas joint une grande force de tête à une grande activité d'esprit, un tendre attachement pour la mémoire de son roi à un patriotisme courageux et inébranlable.

La mort prématurée de Gustave Adolphe enchaîna tout-à-coup les brillantes destinées des Suédois. Les alliés se réfroidirent ou changèrent de parti, les ennemis équivoques se montrèrent des ennemis déclarés; les soldats, qui souffraient avec joie toutes les privations lorsqu'ils avaient un héros à leur tête, devinrent d'insolens factieux sous des chefs moins imposans; les lieutenans de Gustave, comme ceux d'Alexandre, qui adoraient le joug lorsque son auguste ascendant comprimait leurs passions ambitieuses, se disputaient sur son cercueil un héritage auquel ils se croyaient des droits. La nation, épuisée d'hommes, d'argent, était fatiguée de sa gloire, et versait des larmes de douleur sur des triomphes désastreux. Tout le fardeau des affaires tombait sur Axel Oxenstiern; ami de

Gustave, confident de sa pensée, c'était à lui qu'il appartenait de maintenir son ouvrage. Il ne s'était point borné aux travaux du cabinet et aux négociations; il avait mené au roi, près de Nuremberg, une armée de 50,000 hommes, formée des garnisons de la basse Saxe et de la Thuringe; il avait aidé le monarque de ses conseils au milieu des camps. Les domaines de l'archevêque de Mayence avaient été destinés à Oxenstiern par Gustave dans un temps où plus généreux que politique il laissait entrevoir, par le partage qu'il faisait de ses conquêtes, qu'il ne se contenterait point de l'honneur d'avoir défendu les libertés de l'Allemagne.

Oxenstiern ne se laissa point abattre par le coup fatal que la mort de Gustave portait à la Suède; il ranima le courage du Sénat; il sut contenir le parti qui soutenait les prétentions de Ladislas, roi de Pologne au trône de Suède; il rétablit la bonne intelligence avec la Russie; il fit tomber les armes des mains du roi de Danemarck, en promettant d'unir Christine à l'héritier présomptif de sa couronne. La France, la Hollande, l'Angleterre prévinrent les vœux du directeur général de la Suède, car c'était le titre dont l'avait revêtu la confiance du Sénat, en l'investissant d'une dictature que les circonstances rendaient indispensable. Il ne fut point entièrement heureux en Allemagne, ayant à né-

gocier avec des villes libres, avec des princes divisés d'intérêt, la lenteur des formes républicaines irrita son esprit impatient de toute contradiction; l'argent surtout était difficile à obtenir de peuples fatigués et même épuisés par les ravages des troupes ennemies; mais il reçut de la confédération le pouvoir le plus flatteur pour un ambitieux, celui de diriger toutes les opérations militaires. Le Ministre suédois fut obligé d'imiter la politique de Gustave, et de satisfaire la cupidité de princes allemands qui, par les récompenses, qu'ils exigeaient, deshonoraient la belle cause qui leur avait mis les armes à la main; ce qui lui fit dire: « Qu'on « écrive dans nos archives, pour en conserver la « mémoire éternelle, qu'un Prince de l'Empire « Germanique demanda de pareilles choses à un « Gentilhomme suédois, et que le Suédois les « accorda à un Prince de l'Empire Germanique « sur le territoire germanique. »

Ce fut par des concessions semblables qu'il reconquit à la Suède l'attachement de l'ambitieux duc Bernard de Veimar. Pour le rendre fidèle soldat, il fallut en faire un prince puissant. Oxenstiern n'accepta point les offres de service qui lui furent faites par Wallenstein, qui eut la gloire de faire trembler l'empereur Ferdinand, conçut les projets les plus vastes, mais ne sut point saisir l'instant favorable à leur exécution.

La conduite de ce Sujet superbe, qui voulait faire acheter si chèrement à l'Autriche les services qu'il lui avait rendus, ne parut point au Ministre suédois assez franchement audacieuse pour interdire au rebelle tout accommodement avec le Monarque outragé; ce ne fut que lorsqu'il lui vit déployer l'étendard de la révolte, qu'il lui offrit des secours; mais il n'était plus temps; la main d'un perfide délivrait l'Empereur d'un dangereux ennemi.

La défaite de Nordlinghen semblait devoir porter un coup mortel aux armes suédoises: elles avaient perdu, en un seul jour, toute leur supériorité; l'effroi, la division accablaient le parti protestant: l'abus de la victoire, le fanatisme atroce des Catholiques, l'impitoyable dureté de l'Empereur, qui ne voyait dans les vaincus que des rebelles à exterminer, firent naître le désespoir, et le désespoir ranima le courage. Le malheur fait connaître les vrais amis, cette vérité s'applique aux Etats comme aux particuliers: Oxenstiern perdit ses alliés d'Allemagne en cessant d'être heureux. La Hollande, l'Angleterre, Venise lui fournirent des armes et de l'argent; et, malgré le prix dont il fallait acheter le secours de la France, les circonstances ne permettaient point de négliger un si puissant auxiliaire, surtout au moment où l'électeur de Saxe, en se

réconciliant avec l'Empereur, sacrifiait bassement à un sordide intérêt son honneur, sa religion, ses alliés et la constitution germanique.

Depuis que les Suédois avaient perdu le prestige de grandeur qui soutient l'enthousiasme des peuples au milieu des plus violentes calamités, les Protestans n'ayant plus l'espoir de se relever ne regardaient la guerre que comme utile à Oxenstiern et à Richelieu; ils pensaient que tout le sang que l'on continuerait à verser ne servirait qu'à l'ambition de ces deux ministres-rois; et le traité d'Espagne, en réunissant tous les partis sous l'autorité impériale, devait diriger toutes leurs forces contre la France et la Suède. L'accession des Etats évangéliques à cette paix les rendait coupables d'une monstrueuse ingratitude; ils avaient invoqué les armes suédoises; ils avaient regardé Gustave comme un libérateur, et ils allaient bannir honteusement de l'Allemagne les braves qui avaient tout sacrifié pour eux. On leur offrait, pour toute indemnité, la somme de deux millions et demi de florins. « Les électeurs de Bavière et de Saxe, dit Oxenstiern, « se font payer, avec des provinces importantes, l'appui qu'ils prêtent à l'Empereur, « et qu'ils lui doivent comme vassaux; et nous « Suédois, qui avons sacrifié notre roi pour « l'Allemagne, on veut nous renvoyer avec la

« misérable somme de deux millions et demi de « florins. »

Jamais le génie vigoureux et inépuisable d'Oxenstiern n'eut autant d'obstacles à vaincre qu'en 1635. Presque tous les alliés de la Suède avaient cédé à l'Empereur, ou par des traités ou par la force des armes; l'armistice avec la Pologne était prête à expirer; le découragement commençait à frapper les armées suédoises; l'habile Ministre ranima l'honneur national, sut employer et récompenser des hommes intrépides; il tira parti de la politique de la France, et, après avoir fait essuyer à l'Empire de nouveaux revers et de nouvelles humiliations, il obtint enfin une paix honorable.

L'agrandissement que le génie de Gustave, et la fermeté d'Oxenstiern procurèrent à la Suède allaient se perdre peu de temps après. On la forçait même au sacrifice de ses anciennes provinces, lorsque Louis XIV la sauva en portant la guerre dans la basse Allemagne; mais elle ne se montra point reconnaissante lorsque ce Prince expiait par les plus grands malheurs les abus d'une longue prospérité; elle se contenta de lui offrir une médiation partiale et favorable à ses ennemis.

Oxenstiern fut un des cinq tuteurs de cette fameuse Christine qui abandonna le trône par

vanité, et se fit savante par désœuvrement. Le génie de ce ministre se peint par ses actions : occupant le plus brillant emploi dans un pays où le despotisme avait prévalu, avait rendu les formes antiques, illusoires; ami et conseiller d'un roi soldat, il contracta cette hauteur de caractère qui ne souffre aucune contradiction. Elle le servit dans des circonstances où l'esprit de conciliation eut passé pour faiblesse, où il fallait faire croire par la fierté de ses discours à l'étendue de ses moyens. Contemporain et rival de gloire de Richelieu, il contribua comme lui à l'agrandissement de son pays, à l'humiliation de l'Allemagne ; mais l'un fut l'admirateur et le serviteur d'un grand prince, l'autre fut le maître et le tyran d'un monarque sans caractère et sans génie. Oxenstiern captiva les Suédois par l'ascendant de sa supériorité sans violence, sans effusion de sang ; Richelieu dompta une fière noblesse par les échafauds et les supplices. L'un, en survivant à son prince, eut le fruit de ses conquêtes à recueillir ; l'autre, en délivrant par sa mort un pusillanime monarque d'une odieuse tutelle, laissa la gloire à son successeur de compléter ses vastes projets.

Oxenstiern cultivait les lettres : on lui attribue le second volume de l'Histoire de Suède en

Allemand. Son fils, nommé Jean, fut ambassadeur plénipotentiaire de Westphalie avec Jean Alder Salvien. Ce partage d'autorité nuisit aux négociations; Salvien était le favori de Christine qui détestait le Chancelier et toute sa famille. Malgré le désintéressement, le talent, le patriotisme que fit éclater Oxenstiern, la vindicative reine le laissa sans emploi. Ainsi la réputation des pères nuit quelquefois à la fortune des enfans.

Axel Oxenstiern, né en 1583, mourut en 1654, âgé de 71 ans.

L....e

a-
an
ux
ne
le.
a-
a-
u-
es

GARRICK.

Dance pinx.t *Landon direx.t*

GARRICK.

David Garrick naquit à Hereford, le 28 février 1716. Son aïeul était un négociant français que la révocation de l'édit de Nantes avait obligé de s'expatrier. A 20 ans il perdit son père, ancien major d'infanterie, et, se trouvant sans fortune, il alla à Lisbonne auprès d'un des frères de son père, riche négociant, qui craignit pour son neveu le séjour de cette ville. Garrick, de retour en Angleterre, se fit inscrire sur la liste des étudians en droit; mais, à la sollicitation de son oncle, il quitta le barreau, et s'établit marchand de vin, dans la cour de Durham. Gagnant peu, et s'ennuyant beaucoup, Garrick se ressouvint d'avoir joué avec succès le rôle du sergent Kite. Ce souvenir valut à l'Angleterre son plus célèbre acteur. Garrick quitte la taverne, part pour Ipswick, s'engage sous le nom de Lyddel, débute d'une manière brillante, et revient à Londres chercher de nouveaux applaudissemens. Comme il n'avait que du talent, et point de réputation, les directeurs des deux grands théâtres, le refusèrent; celui du petit théâtre de Goodman's Fields fut plus juste. Garrick débuta par le rôle de Richard III, dans la pièce de ce nom. Depuis ce moment sa réputation s'accrut successivement. A la gloire d'acteur célèbre, il voulut joindre encore celle d'auteur. Sa première pièce,

intitulée *le Valet menteur*, eut un succès prodigieux. Devenu, en 1747, directeur du théâtre de Drury Lane, il s'enrichit où ses prédécesseurs s'étaient ruinés; et ce théâtre lui dut plusieurs réformes salutaires. Mille tracasseries théâtrales et les soins d'une administration considérable ne l'empêchèrent pas de donner au public plusieurs comédies, qui réussirent plus ou moins, mais qui ont toutes le mérite de la gaieté. En 1763, Garrick visita les principaux théâtres de l'Europe, et fut accueilli comme le dieu de la scène. Il avait épousé *Eva Maria Violtti*, autrefois danseuse, et depuis demoiselle de compagnie de la comtesse de *Burlington*, et l'une des plus belles femmes de l'Europe. Couvert de gloire, sans rivaux, et ayant triomphé de tous ses envieux, possesseur d'une fortune immense, et chéri de tout ce que l'Angleterre avait de plus grand et de plus spirituel, Garrick, alors âgé de 60 ans, songea à jouir des douceurs du repos. Ce fut par le rôle de *Félix*, dans le *Wonder*, qu'il termina sa carrière théâtrale. Il se surpassa dans cette journée. Suivant l'usage, il voulut remercier le public, mais son cœur était trop ému; ses larmes furent la seule expression de sa reconnaissance; et celles de l'assemblée, le plus bel éloge et le plus flatteur que Garrick eut encore reçu. Depuis ce moment, retiré dans une charmante maison de campagne, qu'il possédait à cinq à six milles de Londres, il rassemblait chez lui les personnages

les plus recommandables d'Angleterre, et jouissait de toute la considération que la patrie accorde aux grands talens, lorsqu'une maladie cruelle, la pierre, dont il était atteint depuis quelque temps, l'enleva, le 20 janvier 1779, à l'âge de 63 ans, dans sa maison des Adelphi où il s'était fait transporter.

Cet acteur inimitable fut enterré dans l'abbaye royale de Westminster, sépulture des rois d'Angleterre, et où les cendres des héros et des hommes distingués par leur mérite reposent à côté de celles de leurs souverains. Ce que la cour avait de plus grand, et la littérature de plus célèbre, accompagnèrent son convoi, et mêlèrent leurs larmes sur sa tombe.

Héritier du talent des Pylade, des Roscius, et des Batyle, Garrick possédait toutes les qualités naturelles, nécessaires à un acteur : une taille bien proportionnée, de la grâce, un organe clair, et sonore, et une mémoire imperturbable; sa figure était vive et animée; son ame se répandait sur ses traits, et ses yeux disaient tout ce qu'il voulait dire. Garrick semblait toujours être à l'affût de la nature, et jamais elle ne lui échappait : l'anecdote suivante en est la preuve. Lors de son voyage en France, il voulut voir la Cour; placé dans la galerie, que le Roi devait traverser pour aller à la messe; Louis XV, le Dauphin, le duc d'Orléans, MM. d'Aumont, de Richelieu, de Brissac, arrêtèrent tous leurs yeux sur le Roscius de l'Angleterre. Garrick ne

perdit rien de ce spectacle; ayant invité ses amis à souper: je n'ai vu la Cour qu'un instant, leur dit-il, je veux vous donner un échantillon de ma mémoire. Il fait ranger ses amis sur deux files; sort, reparaît, et tous les spectateurs s'écrient: voilà le roi, voilà Louis XV; les autres personnages furent successivement imités et reconnus; il avait saisi leur marche, les traits et le caractère de leur physionomie.

En Angleterre, Garrick allait à la Cour, et y était accueilli d'une manière distinguée. Ses amis le pressèrent, plus d'une fois, de se mettre sur les rangs pour le Parlement; mais Garrick leur répondit toujours, qu'il jouerait bien mieux son rôle à Drury Lane qu'à Westminster.

Cet homme extraordinaire avait plus de génie que d'instruction, et sa gloire, comme acteur, éclipse celle qui lui revient comme auteur; il a trop écrit, et dans trop de genres, pour prétendre au premier rang dans aucun; mais partout il a montré de l'esprit, et du goût. On a de lui des Epigrammes, des Odes, des Comédies pleines de gaieté et de connaissance de la scène, des Farces, des Essais, des Lettres, des Prologues, et des Epilogues. Ses œuvres ont été recueillies et imprimées à Londres, en 1782, deux vol. in-8.°.

Ph. L. R.



LE MARÉCHAL DE SAXE.

Hyac. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*



LE MARÉCHAL DE SAXE.



Si un grand homme appartient à la nation dans le sein de laquelle il a vécu, chez laquelle il a acquis de la célébrité, un héros appartient encore à plus juste titre au peuple dont il a conduit les armées à la victoire. C'est par cette raison que la France réclame le maréchal de Saxe, et qu'elle le met au nombre des grands hommes dont elle s'honore.

Maurice, comte de Saxe, naquit à Dresde en 1696. Il était fils naturel de Frédéric Auguste, électeur de Saxe, qui fut élu la même année roi de Pologne, et de la comtesse de Konigsmarck, suédoise, que sa beauté, son esprit et ses aventures extraordinaires ont rendue célèbre.

Dès son enfance, le comte de Saxe fit paraître le goût le plus vif pour la guerre; à l'âge de treize ans, il portait les armes sous le prince Eugène et le duc de Marlborough, dans la campagne de 1709 si funeste à la France. Il se fit remarquer à la bataille de Malplaquet, et souvent s'attira les éloges des généraux. Un jour pourtant, au retour d'une action où il s'était laissé entraîner par la fougue de son âge, tandis que les officiers le complimentaient, le prince Eugène lui dit: *Prenez garde de confondre la témérité avec le véritable courage; les bons connais-*

seurs ne s'y trompent jamais. Après avoir passé deux ans à cette école, le Comte servit sous son père contre les Suédois, et se distingua en 1715 au siége de Stralsund, que Charles XII défendait en personne. Deux ans après, il était encore auprès du prince Eugène en Hongrie. Il s'y trouva, en 1718, au siége et à la bataille de Belgrade, dans la guerre contre les Turcs.

L'Europe étant en paix, le comte de Saxe vint en France sous la régence, et parut vouloir s'y fixer. Il fut fait maréchal de camp, et obtint la permission d'acheter un régiment allemand auquel il donna son nom, et qu'il forma lui-même d'après de nouveaux principes qu'il avait imaginés. Il ne s'occupait que de ce qui peut avoir rapport à la guerre; et Folard avec qui il était lié, et qu'il consultait comme un maître, prédit dès-lors ses succès.

En 1727, il fut élu grand-duc de Curlande à l'unanimité par les Etats de ce pays, jaloux de faire usage du droit qu'ils prétendaient avoir de se donner un souverain. Ce droit leur était contesté par les Polonais, sous la protection desquels était la Curlande, et qui avaient formé le projet de la partager en palatinats. Les Etats avaient espéré se concilier leur suffrage, en choisissant le fils de leur roi. Le Comte se rendit à Mittaw; mais les Polonais, et les Russes qui avaient aussi formé le projet de s'emparer

du pays, firent déclarer l'élection nulle, et s'opposèrent à ce qu'il prît possession de la souveraineté. Après avoir lutté contre les intrigues de ces deux peuples, et après avoir résisté avec la plus grande valeur à la force ouverte que l'on employa contre lui, le Comte fut enfin contraint de céder et de sortir du pays. Il prit néanmoins toujours le titre de Grand-Duc de Curlande, protesta contre toutes les élections qui eurent lieu par la suite, et garda toujours l'espoir de rentrer dans cette souveraineté.

De retour en France, il se livra avec une nouvelle ardeur à l'étude des mathématiques, de la mécanique et de toutes les sciences qui ont rapport à l'art militaire, et parut avec éclat dans la guerre de 1733 à Ettinghen et au siége de Philisbourg, sous le maréchal de Berwick. A la tête d'un corps d'armée, il empêcha le prince Eugène de tenter le passage dû Rhin, et fut fait lieutenant-général en 1734.

Les commencemens de la guerre de 1741 procurèrent au comte de Saxe de nouvelles occasions de se distinguer. L'empereur Charles VII lui dut la prise de Prague et celle d'Egra. Il fut ensuite chargé de ramener une partie des troupes en Alsace, exécuta heureusement cette mission et reprit les lignes de Lauterbourg.

En 1744, ses services furent récompensés par le bâton de maréchal de France; ce fut alors

que ses talens parurent dans toute leur étendue Dès l'ouverture de la campagne, le maréchal de Saxe, par la position de la partie de l'armée qui était détachée sous ses ordres, assura le succès de toutes les entreprises de la grande armée, que Louis XV commandait en personne; et, vers le mois d'août, ce Monarque, forcé de partir pour l'Alsace où sa présence était nécessaire, lui confia, avec le commandement en chef des troupes qu'il laissait en Flandre, le soin de conserver ses conquêtes et de couvrir ses frontières; le Général y parvint par des manœuvres habiles, quoiqu'il eût vingt mille hommes de moins que l'ennemi qui lui était opposé.

Cette campagne, regardée comme un chef-d'œuvre dans l'art militaire, fut suivie d'une plus brillante encore, celle de 1745, où le Maréchal, attaqué d'une maladie de langueur et presque mourant, commandait l'armée sous les ordres du Roi, qui avait voulu s'y rendre accompagné du Dauphin. Ce fut sous leurs yeux que se livra la célèbre bataille de Fontenoi. La victoire fut d'autant plus flatteuse pour le général, que pendant assez longtemps il avait jugé lui-même la bataille perdue.

La campagne de 1746 fut marquée par la prise de Namur et la victoire de Raucoux. Le comte de Saxe en fut récompensé par le titre de *Maréchal-général des camps et armées* dont Tu-

renne et Villars avaient été honorés avant lui. La campagne de 1747 est célèbre par la victoire de Lawfeld ; et celle de 1748 par le siége de Maestricht qui décida la paix d'Aix-la-Chapelle.

Le Maréchal se retira à Chambord, que le roi lui avait donné, et y mourut deux ans après, en 1750. Son corps fut transporté à Strasbourg, avec la plus grande pompe, pour y être inhumé dans une église luthérienne où l'on érigea un mausolée.

Le maréchal de Saxe était doué d'une force de corps extraordinaire et d'une singulière activité d'esprit. Pendant les loisirs de la paix, il enfantait une foule de projets nouveaux et quelquefois bizarres ; mais était-il à la tête d'une armée, alors la prudence et les réflexions les plus mûres dirigeaient toutes ses entreprises et en assuraient le succès. Dans la campagne de 1744, chargé d'une guerre défensive, il avait employé toutes ces ressources de l'art militaire, auxquelles ni la fortune, ni même pour ainsi dire la valeur du soldat, ne peuvent avoir aucune part; et, par son habileté, il avait rendu inutile la supériorité des forces de l'ennemi. Dans les campagnes suivantes, où il dirigeait une guerre offensive, il développa des talens plus brillans et non moins profonds. « La vigilance, « le secret, l'art de savoir différer à propos un « projet, et celui de l'exécuter rapidement, le

« coup d'œil, les ressources, la prévoyance, » telles sont les qualités que Voltaire donne au maréchal de Saxe, et que toute l'armée reconnaissait en lui. Il faut encore ajouter à cela que ce Général ne s'occupait pas moins de la conservation et du bien-être de ses soldats que des moyens de s'assurer la victoire.

Il a laissé un ouvrage intitulé : *mes Rêveries.* Il le composa à son retour de Curlande, avec une rapidité singulière, et dans les intervalles d'une fièvre d'accès; mais il le retoucha depuis. Il y développa des principes qui semblent avoir eu une grande influence sur la manière actuelle de faire la guerre. Il y insiste sur l'utilité des pièces d'artillerie légères, et qui peuvent être transportées avec rapidité ; sur l'avantage qu'obtient presque à coup sûr l'armée qui attaque ; sur l'utilité des troupes d'infanterie légère ; enfin sur la supériorité certaine de l'infanterie sur la cavalerie, lorsqu'elle en attend le choc de pied ferme et ne tire qu'à bout touchant, et sur sa perte assurée dans le cas où elle agit d'une manière différente.

Le comte de Saxe avait été marié étant encore très-jeune; mais, ne pouvant vivre d'accord avec la femme qu'il avait épousée, il fit dissoudre son mariage en 1721. Il n'avait eu de cette union qu'un enfant qui mourut en bas âge.

M.



ARUNDEL.

A. Van-Dyck pinx.t *Landon direx.t*



THOMAS ARUNDEL.



Thomas Arundel, né d'une famille illustrée par un autre Thomas Arundel, principal instrument de la révolution qui précipita Richard II du trône d'Angleterre, et y éleva la maison de Lancastre, se rendit cher aux savans et aux antiquaires par la découverte des marbres qui portent son nom. Il vivait au commencement du dix-septième siécle. Il se distingua parmi le petit nombre d'hommes qui font un noble usage de leurs richesses. L'île de Paros renfermait des marbres précieux qui marquaient les époques les plus célèbres de la Grèce, depuis Cécrops, fondateur du royaume d'Athènes, jusqu'à l'archonte Diognètes; ce qui forme un arbre chronologique de 1318 ans sans interruption. Ces marbres nous apprennent qu'Hésiode vécut 37 ans avant Homère et démentent par conséquent la fable ingénieuse dans laquelle ces deux hommes illustres se disputent le prix. Ils placent la naissance de Sapho 300 ans après celle d'Homère. Ils fixent également l'époque de l'établissement des mystères d'Eleusis, et de la prise de Troie. Ce fut Guillaume Petrée qui enrichit son pays de ces trésors. Ils avaient été d'abord découverts et acquis par Peyresc, français, auquel la science de l'antiquité a de grandes obligations; on ne sait comment ils échappèrent des mains de celui-ci, et devinrent la con-

quête d'un Anglais qui n'avait eu ni la peine ni le mérite de la découverte. Le comte d'Arundel en décora le jardin et le palais qu'il avait sur les bords de la Tamise. Cet ornement, peu fait pour frapper le vulgaire, et qui ne pouvait exciter que la curiosité d'un petit nombre d'hommes, rappelle la salle que l'illustre Scipion Maffei, avait fait entourer d'inscriptions antiques, fruits de ses voyages et de ses laborieuses recherches. Ces antiquités produisirent d'intéressans ouvrages, entre autres les Observations que Selden publia en 1629. La meilleure explication de ces marbres est celle que Chandler donna en 1732. Ils ont été d'un grand secours à Petau, à Saumaise, à Vossius, et à d'autres habiles chronologistes. La vie du comte d'Arundel est absolument stérile en évenemens : une découverte, fruit du hasard, fit toute sa réputation ; l'histoire même n'a point conservé l'époque de sa mort. L'on assure que ces marbres précieux furent dispersés pendant les guerres civiles qui produisirent la mort de Charles I, et l'usurpation de Cromwel. Ce qui est demeuré intact de ces restes précieux de l'antiquité se conserve à la bibliothéque d'Oxford.

L....e

CRILLON.

A. Van-dyck pinx.t *Landon direx.t*

CRILLON.



Il est des réputations qui deviennent populaires par leur éclat ou par certaines circonstances qui gravent les faits ou les discours des hommes auxquelles elles appartiennent, dans la mémoire de ceux dont l'esprit est le moins cultivé. Tous les personnages qui eurent quelque rapport avec Henri IV semblent avoir emprunté de ce héros l'avantage d'exercer un heureux empire sur les imaginations. On ne songe point à Crillon sans se rappeler la lettre du Monarque, après une bataille mémorable: « Pends-toi Crillon, nous avons combattu à Ar-« ques, et tu n'y étais pas. Adieu, brave Crillon, « je vous aime à tort et à travers. »

Ce Guerrier naquit, en 1541, dans le Comtat Venaissin. Dès l'âge de 15 ans, il se distingua au siége de Calais, et fixa l'attention de Henri II. Malheureusement sa valeur n'eut point toujours les ennemis de l'état pour objet, et dans les journées de Dreux, de Jarnac, de Moncontour, il fut contraint de verser le sang français. Comme chevalier de Malte, il se distingua dans les caravanes; à la bataille de Lépante, il eut l'honneur de se faire remarquer parmi des milliers de braves. Henri III ne vit en lui qu'un serviteur fidèle, tant qu'il voulut combattre les Ligueurs par la force; mais ce prince pusillanime ne rougit point de proposer à Crillon d'assassiner le duc de Guise; il n'en reçut que cette

réponse: «L'homme d'honneur sait combattre et ne sait point assassiner.» Il ne servit un tel prince que par devoir; il servit Henri IV par amour. Crillon repoussa les Ligueurs de devant Boulogne, et défendit Quillebeuf contre l'armée de Villars.

A la bataille de Moncontour, en 1569, un Calviniste crut servir sa religion en assassinant un des plus redoutables catholiques. Il se posta dans une embuscade, et frappa le bras du héros d'un coup d'arquebuse. Bien que grièvement blessé, Crillon fond sur l'assassin. Celui-ci implore sa grâce, l'obtient et reconnaît ce bienfait en se rangeant sous les drapeaux du roi. Le jeune duc de Guise étant à Marseille, voulut éprouver la fermeté de Crillon; une nuit, il fit sonner l'alarme devant le logis du vieux Guerrier, lui dit que les ennemis s'étant emparés de la ville, il fallait chercher son salut dans la fuite; Crillon s'écria qu'il valait mieux mourir les armes à la main. Un éclat de rire découvrit l'artifice du Duc; alors Crillon s'adresse à l'imprudent railleur: « Ne te joue jamais à sonder le « cœur d'un homme de bien; je te jure que si tu « m'avais trouvé faible, je t'aurais poignardé. »

Crillon était né guerrier; l'emportement, l'impétuosité, la fougue étaient la base de son caractère; il contribua au succès de vingt batailles, peut-être n'eut-il point été capable d'en gagner une seule comme général; il était dépourvu de ce sang froid qui prépare les grands succès. Crillon mourut à Avignon, en 1615, âgé de 74 ans. L...e



RANTZAU.

G. Rousselet del.t Linden direx.t



RANTZAU.



Une valeur fougueuse, un courage intrépide, un esprit inconstant et un caractère factieux firent de Rantzau un guerrier d'un ordre distingué, mais n'en firent ni un grand général ni un homme supérieur. Né dans le duché de Holstein, il fit ses premières armes sous Gustave Adolphe. Il suivit Oxenstiern en France où Louis XIII le retint et le fit maréchal de camp. La facilité avec laquelle le Chancelier de Suède, qui se connaissait en talens, l'abandonna dans un pays étranger, prouve qu'il ne se faisait point une très-haute idée des services qu'il pouvait rendre. Cependant Rantzau, toujours intrépide, quoique presque toujours malheureux, justifia le choix du Prince français; ses cicatrices, la perte de ses membres faisaient éloquemment l'histoire de ses actions. Un coup de mousquet lui creva un œil au siége de Dole; il perdit une jambe et fut estropié d'une main à celui d'Arras. A sa mort, *il ne lui restait*, suivant l'épitaphe que lui fit Boursault, *rien d'entier que le cœur*. Sa belle défense de Saint-Jean-de-Lone en Bourgogne contre le général Galas; son intrépidité au siége d'Aire et de Gravelines lui valurent le bâton de maréchal de France, honneur qu'il obtint par un sacrifice que les ambitieux font facilement, celui de sa croyance; il abjura le Luthéranisme. Il fut nom-

mé gouverneur de Dunkerque, place qu'il perdit pendant la guerre de la Fronde. Ses indiscrétions l'avaient rendu suspect à la Cour ; présomptueux à l'excès, il croyait les grades les plus brillans au dessous de ses services. L'emportement de son caractère, fortifié par sa passion pour le vin, le mettait à la discrétion de ces hommes méprisables qui transforment en crimes des discours imprudens. Il fut l'ennemi de Gassion, comme lui élève de Gustave, et il était détesté du prince de Condé dont la haine pouvait nuire lors même que sa volonté n'y aurait point eu de part. Il mourut, en 1650, à l'instant où la Cour, revenue de ses préventions, se disposait à le rétablir dans son commandement. Rantzau n'était propre qu'aux actions qui n'exigent ni réflexion, ni sang froid. Il croyait suppléer, par la vigueur du courage, au travail de l'esprit. Les excès de table auxquels il se livrait l'empêchaient de maintenir cette subordination qui a sa source dans la vénération qu'inspire le chef, et donnaient lieu à de violentes rixes ; il avait d'ailleurs l'esprit cultivé, savait la plupart des langues de l'Europe, et il était naturellement éloquent. Sa taille était majestueuse, et sa figure belle et noble avant les honorables cicatrices qu'il reçut dans les combats.

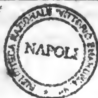
L....e





LA FONTAINE.

Hyac. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*



LA FONTAINE.



Jean de La Fontaine naquit à Château-Thierri, le 8 juillet 1621. A 19 ans, il était entré par désœuvrement chez les Pères de l'Oratoire qu'il quitta bientôt par ennui. A l'âge de 22 ans, il était encore ignoré dans la république des lettres, et personne ne pensait qu'il dût en faire un jour un des principaux ornemens. Une ode de Malherbe, qu'il entendit déclamer éveilla son talent pour la poésie, et la lecture de Rabelais et Marot servit à le développer; leur naïveté s'accordait avec la sienne. Bientôt Horace, Virgile, Térence, Lucrèce qu'il avait négligés jusqu'alors, en éclairant son génie lui donnèrent le goût des bonnes choses: il se fit connaître par quelques pièces fugitives pleines de détails agréables et de vers heureux; mais c'est à ses Fables qu'il doit sa réputation la plus brillante et la plus assurée. C'est par elles qu'il ouvrit aux yeux de son siécle, une source féconde d'instructions et de plaisir; qu'il se fraya de nouvelles routes dans une carrière où les anciens l'avaient devancé, et qu'il annonça son talent original et naturel.

Jamais écrivain ne s'est mieux peint dans ses livres; ingénu, facile, sincère, timide, sans ambition comme sans fiel, plein de modestie, il se plaçait fort au dessous d'Esope et de Phèdre. On connaît à ce propos le mot de Fontenelle. Esope in-

vente, mais il est dénué de tout ornement. Phèdre n'a ni la variété, ni la naïveté de l'auteur moderne; il est pur et concis, mais uniforme et froid; on ne trouve pas, dans son livre, l'intérêt, les images qui rappellent et font naître des sensations douces. La Fontaine, au contraire, est vif et rapide, plein d'imagination et de verve; toujours ses personnages, dans quelque situation qu'ils se trouvent, font ce qu'ils doivent faire, disent ce qu'ils doivent dire; son dialogue est plein de précision et de naturel; toutes les sortes de styles lui sont connues. Il a, dans chaque sujet, des beautés différentes et toujours celles qui conviennent le mieux. « Il élève, dit La Bruyère, les petits « sujets jusqu'au sublime; sous l'air le plus sim- « ple, il a du génie et même plus de ce qu'on « appelle esprit, qu'on n'en trouve dans le monde « le mieux cultivé. »

Malgré tout son mérite, La Fontaine avait essayé de plusieurs genres opposés à son génie. Mais personne ne jugeait plus sainement que lui de l'imperfection de ses ouvrages; il en indique même la cause dans son Epître à Madame La Sablière. Après une espèce d'examen de sa vie passée et des erreurs de sa jeunesse où l'on voit :

L'inconstance d'une ame en ses plaisirs légère,
Inquiète, et partout hôtesse passagère,

il ajoute :

Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,

Papillon du Parnasse et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles.
Je suis chose légère et vole à tout sujet,
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet.
A beaucoup de plaisir, je mêle un peu de gloire;
J'irais plus haut, peut-être au temple de mémoire,
Si, dans un genre seul, j'avais usé mes jours;
Mais quoi, je suis volage en vers comme en amours.

A l'exception de Molière, Racine, La Rochefoucauld, la Bruyère, et quelques autres, aucun écrivain de son temps n'a rendu justice à notre Fabuliste. Despréaux même qui disait: « La belle nature et tous les agrémens ne se sont fait sentir que « depuis que Molière et La Fontaine ont écrit, » n'a pourtant jamais placé le nom de ce dernier dans ses principaux écrits. Son Art poétique, qui renferme des préceptes sur tous les genres de poésie, ne parle point de l'apologue.

La Fontaine fut aussi le seul des hommes célèbres de son temps qui n'eut aucune part aux bienfaits de Louis XIV, mais il trouva des Mécènes généreux dont les secours le sauvèrent de l'indigence et réparèrent l'oubli du souverain. Le duc de Bourgogne, M. de Vendôme et le prince de Conti lui firent en divers temps des gratifications. Fonquet fut à la fois son protecteur et son ami. On attribua surtout le peu d'attention donnée aux talens de ce grand Poète, à sa belle Elégie lors de la disgrace du Surintendant. Colbert lui fit expier,

pendant son ministère, le crime d'avoir plaint un ami malheureux et de lui être resté fidèle dans son infortune. Ce fut la cause aussi, dit-on, d'un exil qui lui fut signifié par ordre du roi.

Son caractère insouciant et paresseux, le rendait peu propre au mariage, cependant il épousa Marie Héricart, fille d'un lieutenant au bailliage royal de la Ferté-Milon, et il en eut un fils. Au bout de quelque temps, il la quitta pour venir cultiver les lettres à Paris. La Fontaine demeura vingt ans chez Madame La Sablière, délivré de tout soin domestique ; c'est pour exprimer l'espèce de stupidité que ce grand homme avait dans son maintien et dans sa manière de parler, qu'elle disait, après avoir congédié tous ses domestiques : « Je n'ai gardé avec moi que mes trois bêtes, mon « chien, mon chat, et La Fontaine. » A la mort de cette femme estimable, il se rendait chez M. d'Hervart, son ami, qui le rencontra : « J'ai su, lui « dit-il, le malheur qui vous est arrivé; vous étiez « logé chez Madame La Sablière; elle n'est plus : « Je vous prie de venir habiter ma maison. » — « J'y allais, répond le Poète. » Cet abandon touchant de confiance est un digne hommage rendu à l'amitié généreuse.

Pressé par ses créanciers, il se reposait sans inquiétude sur la caution qu'un de ses amis avait donnée pour lui : — « Il a répondu pour moi, il « faudra qu'il paye ; j'en ferais autant à sa place. »

Des voleurs, même dans la rue, ne l'étonnaient pas on lui demande la bourse ou la vie; il n'était que six heures du soir: « Messieurs, voici mon manteau, mais vous ouvrez de bonne heure. »

On aime à se rappeler ce mot de Molière qui, dans un repas, fâché de voir Racine et Boileau passer les bornes de la plaisanterie, et railler très-durement La Fontaine, dit à part à l'un des convives: « Nos « beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effa- « ceront pas le bonhomme. »

Il consacra les dernières années de sa vie à la piété. Il mit en vers les hymnes de l'Eglise; mais, déja vieux et souffrant, sa verve était éteinte, et son imagination glacée par l'âge. Un trait qui fait bien connaître l'idée que la multitude avait de cet homme intéressant, c'est le mot de la Garde qu'on lui donna pendant sa dernière maladie. Frappée de la vivacité avec laquelle son confesseur l'exhortait à la pénitence: — « Eh ! ne le tourmentez pas « tant, dit-elle, il est plus bête que méchant; Dieu « n'aura pas le courage de le damner. » Il mourut à Paris le 13 mars 1695, et fut enterré dans le cimetière de S. Joseph, au même lieu où Molière, son ami, avait été déposé 22 ans auparavant. Parmi les bons ouvrages de ce Poète, ses Contes tiennent un rang distingué: les sujets en sont quelquefois bas, la narration traînante; mais la grâce, la finesse, les négligences même y décèlent le grand maître. On connaît son Roman des Amours de

Psyché ; son Poème d'Adonis, compté parmi ses chef-d'œuvres ; quelques pièces anacréontiques délicieuses ; et tout le monde a dans la bouche cette épitaphe faite par lui-même, et qui donne une idée vraie de son caractère :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant le fonds avec le revenu ;
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dispenser ;
Deux parts en fit, dont il soulait passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Une observation qu'on n'a pas assez faite, c'est que La Fontaine, nommé de l'Académie en 1600, y remplaça Colbert qui lui avait fait ressentir sa haine ; et qu'il fit, à sa réception, l'éloge des encouragemens que ce fameux Ministre avait accordés aux lettres et aux sciences. Louis XIV, par une espèce de prévention contre l'illustre Fabuliste, ne ratifia sa nomination que lorsque Boileau, à qui l'Académie l'avait préféré d'abord, fit à son tour partie de cette Société.

B. A.



WARIN.

Edelinck del.t *Landon direx.t*



WARIN.

Jean Warin, sculpteur et graveur, naquit à Liège en 1604. Admis comme page dans la maison du comte de Rocheford, prince du Saint-Empire, il y reçut une assez bonne éducation. L'étude du dessin étant celle qui lui plaisait davantage, il y fit de rapides progrès; et bientôt ce qu'il n'avait regardé que comme un simple amusement devint son unique occupation. Ne voyant dans le dessin que la base des autres arts, Warin s'exerça à la sculpture, et à la gravure en médailles. Etant venu en France, encore fort jeune, il y fut arrêté, suivant une tradition constante, conservée dans toutes les cours des monnayes, pour avoir, soit par imprudence, ou séduit par des fripons, fabriqué de faux poinçons, qui ne furent reconnus que par leur grande supériorité sur les véritables. Ce fut cette perfection qui lui obtint sa grâce de Louis XIII, d'après cet axiôme romain : *Vir peritus non debet perire ;* à condition cependant que dorénavant il employerait ses talens au service de l'état. Jaloux de perfectionner l'art monétaire alors fort défectueux, il inventa plusieurs machines ingénieuses, pour monnoyer d'une manière plus parfaite. Pourvu de la charge de garde des monnayes de France, lors de la refonte des petites pièces d'or et d'argent, il grava les

nouveaux poinçons. A l'avénement de Louis XIV au trône, il fit toute la nouvelle monnaye. Ce travail, quoique très considérable, n'empêcha pas cet artiste de produire un grand nombre de médailles, toutes très-estimées, entre autres le sceau de l'Académie française, et ses pièces de huit et de dix louis, regardées comme des chef-d'œuvres. Ne bornant pas ses talens à l'art monétaire, il exécuta plusieurs bustes, entre autres ceux de Louis XIII, et du cardinal Richelieu.

Warin a reculé les bornes de son art; ses monnayes françaises, et celles qu'il a faites pour l'Angleterre, sous le protectorat de Cromwel, sont les plus belles qui existent; elles portent le vrai caractère monétaire, elles s'empilent facilement, et enfin le trait de l'effigie, qui est véritablement la garantie publique, résiste dans ses pièces, beaucoup plus longtemps que dans toutes les autres, à l'action du frottement, sans rien perdre de la finesse de la touche. Comblé des faveurs de la fortune, cet artiste n'en fut pas plus généreux : la passion de l'avarice qui le dominait, lui ayant fait unir sa fille à un homme très-riche, mais horriblement disgracié par la nature, cette malheureuse femme s'empoisonna pour se soustraire à cette union. Warin mourut en 1672, dit-on, des suites du poison qui lui avait été donné par des scélérats à qui il avait refusé des poinçons de monnaye.

N. P.



NORDEN.

N. pinx.t *Landon direx.t*



NORDEN.



Frédéric Louis Norden naquit à Gluckstadt, le 22 octobre 1708. Son père, lieutenant-colonel, prit un soin particulier de son éducation, et le jeune Norden se fit distinguer par ses progrès rapides dans l'étude des langues, des mathématiques et du dessin. La mort de son père ne mit aucun obstacle à sa fortune. Son talent devint son appui. Le roi de Danemarck ayant fait remettre au chevalier Delerche des cartes de géographie pour être retouchées, Norden fut chargé de ce travail, qui le fit connaître de Chrétien VI. Ce Prince résolut de le faire voyager; et l'amirauté lui enjoignit de s'attacher particulièrement à l'art de la construction des vaisseaux. Dans le dessein de remplir ses instructions, Norden visita d'abord la Hollande, et vint chercher à Sardam des souvenirs et des modèles. Il y fit connaissance avec Jean de Ryter, graveur célèbre, qui se fit un plaisir de lui apprendre son art. De là, traversant la France, jusqu'à Marseille, il s'embarqua pour Livourne, d'où il adressa à l'amirauté de Copenhague, des modèles de tous les genres de bâtimens qui naviguent sur la Méditerranée. Joignant aux travaux de son état l'étude des antiquités, il séjourna trois ans en Italie, parmi les ruines de cette vieille contrée. Il la quitta pour le berceau des arts. C'est à Florence qu'il reçut

l'ordre de passer en Egypte, et d'entreprendre de nouvelles découvertes sur la géographie et les antiquités de ce pays célèbre. Norden débarqua à Alexandrie, visita ce qu'il y avait de plus curieux aux environs de cette ville, se dirigea vers le Caire, y séjourna quatre mois, examina les Pyramides, remonta le Nil, s'arrêta à Girge, capitale de la haute Egypte; puis, poursuivant sa navigation, aborda à Essouaen ou Syène, et se fit conduire enfin à la première cataracte du fleuve; mais il n'alla que jusqu'à Derri en Nubie, où des obstacles insurmontables l'empêchèrent d'avancer plus loin; alors reprenant la route du Caire, toujours en naviguant sur le Nil, il revint dans la basse Egypte, où il rectifia ses observations et en fit de nouvelles; enfin s'étant embarqué à Alexandrie, il revint en Europe, au mois de février 1738. A son retour, il fut nommé capitaine de vaisseaux; mais à peine fut-il promu à ce grade, que saisissant l'occasion d'augmenter ses connaissances comme marin, il partit, avec le jeune *Danneskiold*, pour servir, en qualité de volontaire, sur les vaisseaux de la Grande-Bretagne. Cette puissance venant de déclarer la guerre à l'Espagne, ils assistèrent à plusieurs expéditions importantes, entre autres au siége de Carthagène, sous les ordres de l'amiral *Vernon*. L'expédition terminée, ils revinrent à Londres, où Norden, accueilli de la manière la plus distinguée, fut reçu membre de l'Académie

des sciences. Attaqué de la consomption, il crut que le changement de climat rétablirait sa santé; il partit pour parcourir la France. Arrivé à Paris, une nouvelle attaque de la maladie qu'il avait éprouvée en Angleterre, l'enleva dans cette ville le 22 septembre 1742. Les regrets sincères de plusieurs étrangers recommandables, et de tous les amis des sciences, le suivirent au tombeau; et sa patrie le mettra toujours au nombre des hommes qui lui ont fait le plus d'honneur.

Norden est le premier Européen qui ait entrepris un voyage pittoresque de la haute et basse Egypte. Avant lui, cependant, le jésuite Sicard, occupé d'un ouvrage du même genre, avait recueilli un grand nombre de matériaux, qui ont disparu. Il n'est resté que le plan de son ouvrage. On peut donc regarder Norden comme celui qui a imaginé de donner ces élévations, ces coupes géométrales, et tous ces détails qui semblent nous révéler le secret de l'architecture. Le texte de ses relations offre de précieux éclaircissemens sur les descriptions, que les anciens nous ont transmises, des nombreux et immortels monumens de l'Egypte. Sa carte du Nil, qui occupe vingt-neuf planches, lui assure la réputation d'un excellent géographe et d'un habile mathématicien. Il s'y est pourtant glissé quelques erreurs, que la nature d'une notice ne permet pas de relever, mais que l'on peut voir rectifiées, dans les excellentes notes, dont M. Lan-

glès a accompagné l'édition qu'il a donnée de cet ouvrage. Pendant sa première campagne, Norden composa ses Remarques sur la Pyramidographie de John Greaves, où il releva, avec raison, les nombreuses erreurs de cet écrivain. A son retour en Angleterre, il adressa à la Société Royale une Dissertation sur les Ruines de Thèbes; dissertation qu'on lit dans le second volume de son Voyage, et qui lui mérita les éloges unanimes des savans. Il travaillait, sans relâche, à la publication de ce Voyage, lorsqu'il fut surpris par la mort. L'Académie de Copenhague reçut, alors, de Frédéric V l'ordre de travailler à le mettre en état de paraître. Le texte de Norden fut religieusement conservé: seulement, on acheva de mettre en français les mémoires qu'il n'avait pas eu le temps de traduire; et le célèbre *Marc de Nuremberg*, ami de l'auteur, se chargea de la gravure des dessins, qui, faits sur les lieux mêmes, rendent cet ouvrage extrêmement précieux, et le doivent faire préférer généralement à tout ce qui a été publié, jusqu'à ce jour, sur le même sujet.

Ph. L. B.



CRAMMER.

Vander-Werf pinx.t *Landon direx.t*



CRAMMER.



Dans des temps calmes les théologiens ne sont souvent que des hommes obscurs dont le mérite se renferme dans l'enceinte des écoles ; leurs argumens n'échauffent qu'un petit nombre de têtes, leurs opinions s'ensevelissent dans des ouvrages que les gens du monde ignorent, que les savans consultent peu et que les philosophes n'étudient que pour y voir les travers de l'esprit humain ; mais, lorsque des troubles religieux s'élèvent, le théologien devient un homme d'état ; ses décisions sont des oracles, ses volontés des loix ; il règle la conscience des princes, il change la destinée des peuples ; il favorise les passions des puissances ou il les réprime, et l'autorité la plus despotique fléchit à la voix de celui qui fait parler les Livres saints et qui interprète les volontés du ciel.

Thomas Crammer eut la plus grande part à la réformation religieuse qui s'opéra sous Henri VIII en Angleterre ; il professait avec distinction dans l'université d'Oxford, lorsqu'un mariage secret le fit bannir de cette école célèbre. On regardait alors comme indigne d'occuper une chaire celui qui avait rempli un engagement dont la loi judaïque faisait une obligation indispensable, et que le législateur des Chrétiens avait sanctifié par ses augustes préceptes. Cette disgrace ne nuisit point

à Crammer; il fit des voyages en Allemagne; les ouvrages et les prédications de Luther étendirent ses idées; il embrassa la doctrine de ce hardi réformateur. A son retour en Angleterre, il fut chargé de l'éducation des fils d'un gentilhomme. L'opinion favorable qu'il énonça sur le divorce de Henri VIII devant quelques courtisans fut la cause de sa haute fortune, des persécutions dont il se rendit coupable, et du cruel supplice qui termina sa vie.

Henri, scrupuleux au milieu de ses emportemens et de ses indomptables passions, cherchait à colorer ses caprices et ses crimes par son respect pour les décisions théologiques. Il invoquait l'assentiment des universités pour rompre les liens qui l'enchaînaient à Catherine d'Arragon, et Charles-Quint avait recours aux mêmes autorités. Les deux princes séduisaient les docteurs par des récompenses, des bénéfices, et la conscience et la morale cédaient à l'appât de l'or. Le Monarque anglais, plus intéressé à une cause qui lui était personnelle, que Charles-Quint qui ne défendait que celle d'une parente finit par triompher. Crammer, que son zèle pour le monarque avait élevé au siége de Cantorbéry, se donna d'habiles auxiliaires dans ce grand procès; il fit venir d'Allemagne Bucer, Pierre Martin, Paul Fage qui servirent Henri plus sans doute par ferveur, par desir d'étendre leur doctrine, que par conviction de la légitimité du divorce qu'il réclamait. Crammer et Ridley dressèrent la profession

de foi qui devint par l'ordre du prince la règle de la croyance. La beauté d'une femme, l'amour violent et passager d'un seul homme changèrent en un instant la face de l'Angleterre.

L'élévation d'Anne de Boulen était un triomphe pour lui et pour la Réforme dont cette reine devait être la principale protectrice; mais, pour elle le trône et l'échafaud ne furent séparés que par quelques jours d'intervalle. Crammer ne défendit point cette illustre victime avec le courage que donne une ame vertueuse et un cœur sensible. Ayant été le principal artisan de sa grandeur, sa chute devait lui inspirer les sentimens de la plus tendre pitié.

Si Crammer ne parlait en faveur des victimes de la tyrannie qu'avec la réserve timide d'un courtisan, il persécutait avec l'acharnement d'un fanatique et le sang froid d'un politique qui veut renverser sans scrupule toute opinion, toute puissance morale qui contrarie ses vues. Par sa funeste influence l'échafaud fut teint du sang d'enthousiastes opiniâtres qui refusaient de reconnaître la suprématie de Henri VIII. Il conserva son pouvoir sous Edouard VI. Une malheureuse femme fut brûlée pour avoir cru et voulu persuader que le Christ n'était point né d'une vierge; le jeune prince, encore dans cet âge heureux où la cruauté fait horreur, refusait de signer la sentence; le prélat osa le menacer au nom du ciel s'il épargnait l'impie;

Edouard, trop faible pour résister, versa des larmes et céda, mais en rendant l'archevêque responsable devant le Juge suprême des suites de l'acte qu'il lui arrachait. On croit les rois bien puissans, et souvent ils ne sont que les instrumens passifs des ambitieux qui les entourent.

La cruelle Marie qui succéda à Edouard et voulut rétablir la religion Romaine en Angleterre, réserva Crammer pour la dernière des victimes marquantes qu'elle frappa. La faiblesse qu'il fit voir, lorsqu'il s'agit de l'intérêt de sa conservation, déshonora ses derniers instans. Il crut sauver sa vie en abjurant ses principes; cette démarche ne fléchit point Marie. Accablé de honte, lorsqu'il fut sur l'échafaud, il jeta dans les flammes la main avec laquelle il avait signé sa rétractation, et montra, mais trop tard, une intrépide fermeté. Son supplice date du 21 mars 1556. Personne ne pleura sa mort: ceux qui n'ont point connu la pitié n'ont point droit à des larmes.

Ce prélat a été diversement jugé. Bossuet, qui le peint d'après les variations de sa conduite, en fait un homme sans principes, sans foi, sans morale; et Barnet, qui n'envisage que son zèle théologique, que son influence sur la Réforme, en fait un Athanase, un Cyrille.

L....e

J. H. MANSARD.

Vivien pinx.t *Landon direx.t*

JULES HARDOUIN MANSARD.



Cet architecte, non moins célèbre que François Mansard son oncle, dut cependant sa fortune à la grande réputation de ce même Mansard dont il prit le nom, étant fils d'une de ses sœurs et d'un premier peintre du cabinet du roi. Le fameux Le Nostre, à qui les détails d'architecture déplaisaient et qui voulait se consacrer uniquement à la composition des jardins, le présenta à la Cour où il fit bientôt auprès de Louis XIV une fortune extraordinaire. Mansard et Le Nostre son protecteur furent les premiers artistes décorés de l'ordre de S. Michel en 1693. Nommé premier architecte du roi, Mansard obtint la place éminente de surintendant et ordonnateur général des bâtimens, arts et manufactures. Il dirigea entièrement sous ce titre, et pendant quarante ans, les nombreux édifices qui furent érigés tant à Versailles qu'à Paris et ailleurs. Celui qui commença sa réputation, et qu'il bâtit en 1676, à l'âge de 31 ans, est le château de Clagny, près de Versailles, que Louis XIV ordonna pour Madame de Montespan : il fut achevé en 1680. Il commença en 1679 les écuries de Versailles, et ensuite le château plus riche et plus étendu que véritablement beau. On ne peut s'empêcher de regretter qu'une aussi brillante occasion d'enfanter un des

miracles de l'art, n'ait produit que des masses petites et communes, surchargées de sculptures mesquines; et que l'artiste, à défaut des formes mâles de l'antique, qui lui étaient inconnues, n'ait pas imprimé à ce château la noble et majestueuse élégance du vieux Louvre, ou du moins imité le genre de Palladio. L'orangerie est une des parties de ce palais qui produit le plus d'effet par sa disposition grande et simple. On assure que l'idée première, et sans doute aussi le choix de l'emplacement, en sont dus à Le Nostre, et que Mansard ne fit que développer et faire exécuter en cette occasion la pensée de ce grand artiste. On y travaillait en 1685. Le bâtiment de Saint-Cyr pour l'établissement de Madame de Maintenon, en faveur de 250 demoiselles nobles, fut élevé par Mansard en quatorze mois; il n'obtint une si grande diligence qu'en y faisant travailler les troupes, au nombre de plus de 2,000 hommes. Il avait érigé la place des Victoires; il bâtit encore le Grand-Commun de Versailles, l'ancienne Paroisse et la maison des Missionnaires, le château et les jardins de Marly, de la Ménagerie et de Trianon. On doit faire, au château et aux jardins de Marly, une attention particulière. Ils décelaient à la fois le génie et le goût; l'espace y était agrandi par la variété des objets et par leur distribution heureuse dans un cadre très-ingénieux. L'artiste avait fait allusion au soleil que Louis XIV

prenait pour devise. Il avait donc fait du château le palais du soleil, et douze petits pavillons isolés dans les jardins étaient les douze maisons de cet astre, portant chacune l'emblème de l'un des signes du Zodiaque. Toutes les décorations extérieures qu'il eût été trop long d'exécuter en sculpture étaient peintes sous la direction de Le Brun avec un grand effet, et devaient produire dans leur nouveauté un coup d'œil enchanteur. Il régnait un grand accord entre la proportion de ces bâtimens et toutes les parties de ces jardins dont il ne reste plus de traces.

Le dôme des Invalides est de tous les ouvrages de Mansard le plus marquant et celui qui contribue le plus à sa gloire, en ce qu'il peut, à certains égards, se comparer avec S. Pierre de Rome et S. Paul de Londres. La disposition générale est heureuse, la masse élégante, l'exécution assez soignée; les détails seuls manquent de pureté et de ce grand caractère, de cette noble simplicité des monumens de la Grèce et de Rome inconnus ou dédaignés par les architectes du dix-septième siécle.

Jules Hardouin Mansard fit ériger aussi la place de Louis-le-Grand sur l'emplacement de celle de Vendôme, dont les constructions étaient commencées, et qui fut réduite d'environ un tiers en 1699. Ce fut la même année que Mansard présida l'Académie de peinture et sculpture comme pro-

tecteur, et qu'il obtint du roi de renouveler l'ancien usage de l'exposition des ouvrages à la vue du public; ce qui eut lieu, par son ordre, dans la grande galerie du Louvre. Il fit aussi rétablir la pension de l'Academie, réduite à moitié à cause des besoins de la guerre; et enrichit l'Ecole, des plâtres moulés sur l'antique si nécessaires à l'instruction des élèves.

Mansard ne fut pas heureux dans l'essai qu'il fit de la reconstruction du pont de Moulins sur l'Allier; deux fois il s'était écroulé; la difficulté d'asseoir solidement les fondations sur un sable mouvant le fit écrouler une troisième.

La Chapelle de Versailles fut le dernier ouvrage de cet architecte célèbre; il ne l'acheva même point en entier: cette brillante production de l'art est remarquable par l'élégance des proportions, le fini de l'exécution et la distribution des richesses faite avec beaucoup d'art et de goût.

On met encore au nombre des ouvrages estimés de Mansard le grand autel de S. Paul, sa paroisse, où il fut inhumé. Il mourut à Marly, en 1708, âgé de 63 ans.

Lassurance et Boffrand furent ses élèves; le dernier surtout, qui partagea la surveillance de ses immenses travaux, acquit par la suite une réputation qui ajoute à celle du maître.

L. G.

DUPRAT.

M. del.t *Landon direx.t*



DUPRAT.



Antoine Duprat, sieur de Nantouillet, issu d'une famille noble et ancienne d'Auvergne, naquit à Issoire. D'abord, avocat célèbre, il fut successivement sous Louis XII avocat-général au parlement de Toulouse, maître des requêtes, quatrième et puis premier président du parlement de Paris, et parvint enfin, à l'avénement de François I au trône, à la place de chancelier et de garde des sceaux confiés avant lui à Etienne Poncher, évêque de Paris.

Si l'on en croit quelques biographes, Duprat ne dut cette importante dignité qu'au souvenir d'un bon office qu'il rendit à François I, lorsqu'il n'était encore que comte d'Angoulême; ce jeune prince, étant envoyé par Louis XII son oncle au devant de Marie d'Angleterre, devint amoureux de cette princesse, qui répondait à sa passion. Mais Duprat lui faisant envisager qu'il pouvait donner un héritier direct au vieux roi, et se priver ainsi de la couronne, vint à bout de calmer ses premiers transports, et lui fit même rompre entièrement ses liaisons avec la nouvelle reine. Le comte, devenu roi, se souvint de celui qui l'avait empêché de se fermer à lui-même le chemin du trône, *et il ne voulut*, dit l'historien Pierre Mathieu, *récompenser, de moins que des sceaux de*

France, le bon et salutaire conseil que Duprat lui donna.

La faveur de la mère du roi, et plus encore l'adrese avec laquelle il sema la division entre le conseil et le parlement, donnèrent bientôt au nouveau ministre le pouvoir le plus étendu; il ne s'en servit que pour le malheur de la France. Afin de couvrir les dépenses de la guerre, on le vit conseiller au roi de rendre les charges vénales; et cette ressource ne produisant point assez, il lui fit entendre qu'il était le maître d'établir de nouveaux impôts, sans attendre l'ordre des Etats. Enfin, s'étant trouvé à Bologne, en 1515, avec François I et Léon X, il insinua à ce monarque, qu'il était de son intérêt d'abolir la pragmatique sanction, et l'engagea à conclure ce fameux concordat par lequel le pape remit au roi le droit de nommer aux évêchés et abbayes de France; François, de son côté, accorda au pape les annates de ces grands bénéfices, sur le pied du revenu courrant. Cette opération du ministre fut généralement censurée; mais la conduite qu'il tint dans les différends qui eurent lieu entre Louise de Savoie et Charles de Bourbon, excita l'indignation générale; on l'accusa d'avoir forcé le Connétable à s'armer contre la France, dans le seul dessein de profiter de sa dépouille, dont il eut en effet les baronnies de Thiern et de Thoury.

Après la mort de sa femme, Duprat voulant par-

venir aux plus hautes dignités de l'église, et plus encore pour mettre à couvert ses immenses richesses, songea à entrer dans l'état ecclésiastique. Bientôt il se fit nommer à cinq évêchés et à l'archevêché de Sens. Clément VII, pour récompenser son dévouement au Saint-Siége, lui envoya le chapeau de cardinal; et, trois ans après, il fut nommé *légat à latere.* Ces deux nouvelles dignités le garantirent des poursuites du parlement, qui déja commençait à rechercher sa conduite. Ce fut pour l'apaiser tout-à-fait et se venger en même temps du clergé, qu'il fit attribuer aux cours souveraines la connaissance des crimes d'hérésie, parce que, disait-il, *il y a du blasphême.*

Aubry, dans son Histoire des Cardinaux, rapporte que Duprat, après la mort de Clément VII, voulut se faire nommer pape, et qu'il offrit 400,000 écus à François I pour se faire seconder dans ce projet, en lui promettant de faire dépendre la tiare de la couronne de France ; mais que François, peu flatté d'un projet qu'il regardait comme chimérique, lui répondit que ses finances étaient en trop mauvais état pour songer à une telle entreprise: *je connais trop*, ajouta-t-il, *le grand appétit des cardinaux.*

Ce fait paraît peu vraisemblable; l'intervalle de 20 jours, entre la mort de Clément et l'élévation de Paul III, fut trop court pour permettre de songer en France à intriguer dans le Sacré Collége, et

d'ailleurs Duprat, chargé d'années et de douleurs, n'était plus dans la position d'échanger la tranquillité de sa maison contre les embarras de la tiare, quelle que fut l'ambition qui le tourmentât.

Ce qui n'est point aussi hasardé que l'anecdote d'Aubry, c'est que François I, malgré l'attachement de Duprat pour sa personne, convaincu de ses rapines, de son insatiable avidité et du tort qu'il lui avait fait en occasionnant la fuite du Connétable, le prenait sans cesse pour le sujet de ses railleries et de ses reproches. Duprat faisait bâtir une salle dans l'Hôtel-Dieu de Paris : *elle sera bien grande*, dit-il, *si elle peut contenir tous les pauvres qu'il a faits.*

Duprat, devenu valétudinaire, et se voyant presque certain de sa disgrace, abandonna la cour qui le méprisait, et se retira à son château de Nantouillet où il mourut, en 1535, âgé de 72 ans, en proie aux remords les plus déchirans et aux souffrances les plus vives. Conformément à ses dernières volontés, son corps fut porté dans la cathédrale de Sens, et ce fut la première entrée du prélat dans son diocèse. Le roi fit demander à ses héritiers 300,000 francs à titre de prêt. Il est vraisemblable que ce prêt était une honnête restitution convenue pour ménager la réputation du Cardinal.

PH. L. R.



ARIAS MONTANUS.

E. del.t *Landon direx.t*



ARIAS MONTANUS.

Ce savant eut peut-être plus de réputation qu'il n'en eût obtenu dans un siécle de lumières, et peut-être moins qu'il n'en eût acquis s'il avait eu plus d'ambition. Il naquit à Séville d'une famille pauvre; il trouva cependant le moyen de voyager dans toute l'Europe, ce qui suppose ou quelque aisance ou beaucoup d'ardeur. C'était le moyen d'apprendre les langues vivantes sans beaucoup d'efforts, et de se livrer à l'étude des hommes, bien plus utile que celle des mots. L'évêque de Ségovie le mena au Concile de Trente, spectacle intéressant, assemblée où l'amour du pouvoir, des richesses, se déguisaient sous les formes imposantes du zèle et de la religion. Presque tous ceux qui se distinguèrent dans cette assemblée fameuse obtinrent des dignités ou de l'importance; Arias voulut se faire oublier, et se retira dans le fond de l'Andalousie. Une piété solide lui faisait trouver des délices dans la solitude, et des ouvrages de son goût eussent peut-être plus contribué à sa réputation que ceux que lui commanda l'autorité. Philippe II se mêlait de théologie : il eût été heureux pour ses peuples que son zèle se bornât à faire composer des livres ascétiques; il chargea Montanus d'une nouvelle édition de la Bible Polyglote. Une connaissance universelle des langues semble indispensable pour

réussir dans un tel travail. Montanus enrichit son ouvrage de paraphrases caldaïques ; mais il ajouta des fautes nouvelles à la version de Pagnin, déja très-fautive. S'il avait eu de l'ambition, on lui offrait les moyens de la satisfaire ; Philippe voulut le nommer à un évêché, il préféra des études paisibles à la conduite d'un troupeau : peut-être eut-il tort. Les grandes places, les dignités éminentes sont faites pour les grandes vertus et pour les grands talens ; et lorsque l'homme de bien, doué d'une capacité étendue, se soustrait aux travaux qu'elles réclament, il nuit à la société en abandonnant les postes difficiles à l'audacieuse cupidité ou à la médiocrité orgueilleuse. Une pension de 2000 ducats sur une commanderie de S. Jacques et la place de chapelain du roi lui donnaient toute l'aisance qu'un savant peut desirer. Il dirigea toutes ses études sur des objets religieux. Ses neuf Livres des Antiquités judaïques prouvent combien il s'était rendu l'histoire des Hébreux familière ; il traduisit le Psautier en vers latins. Sa version est très-peu connue : si elle répond à la majesté du sujet, il est étonnant que les églises catholiques ne l'ayent point substituée à une prose plate, sans énergie, qui défigure les grandes idées, les sublimes images, les sentimens pathétiques des prophètes d'Israël. Arias mourut en 1598, âgé de 71 ans.

L....e



BASSOMPIERRE.

L'Asne del.t *Landon direx.t*



BASSOMPIERRE.

Voulait-on parler à la cour de Henri IV et de Louis XIII, d'un courtisan adroit, mais franc, d'un galant chevalier, d'un homme à bonnes fortunes, d'un militaire intrépide, d'un esprit léger, vif et agréable, et d'un seigneur magnifique et généreux, on citait Bassompierre.

Né en 1579, d'une famille distinguée de Lorraine, il servit successivement le duc de Mayenne et Henri IV. Sa loyauté lui mérita l'estime du Prince et du Monarque. Sous la régence, il eut le malheureux honneur de se distinguer dans les guerres contre les Religionnaires. On récompensa sa valeur par la charge de colonel-général des Suisses, et Louis XIII lui donna, en 1622, le bâton de maréchal de France. Ses ambassades en Espagne, en Suisse et en Angleterre, dont il a publié la relation, firent plus connaître son goût pour le luxe et la représentation, que son talent pour la diplomatie. De retour en France, il commanda au siége de la Rochelle. C'est alors que, prévoyant l'ascendant que la prise de cette ville donnerait à Richelieu, qui déja en avait beaucoup trop, il disait à ses amis: *Vous verrez que nous serons assez fous pour prendre la Rochelle.* Le Cardinal, qui se reppelait l'avis de Bassompierre à la journée des Dupes, et qui voulait disposer de sa place de colonel des

Suisses, afin d'avoir à ses ordres un corps de troupes étrangères, le fit mettre à la Bastille. Le Maréchal, pour adoucir l'ennui de sa prison, s'occupa de la composition de ses Mémoires, dans lesquels on trouve beaucoup d'anecdotes curieuses et beaucoup plus de hasardées. Bassompierre sortit de la Bastille le jour des obsèques de Richelieu; ce qui lui fit dire : *qu'il était entré dans ce château par le service de M. le Cardinal, et qu'il en sortait pour son service.* Peu de temps après, s'étant présenté devant Louis XIII, qui lui demanda son âge; le Maréchal ne se donna que 50 ans : le Roi paraissant surpris; *Sire*, dit Bassompierre, *je retranche dix années passées à la Bastille, parce que je ne les ai pas employées à votre service.* Rentré dans ses foyers, il se trouva trop âgé pour continuer la vie de courtisan, et refusa, dit-il, la place de gouverneur du jeune roi. Il vivait fort retiré, lorsqu'une attaque d'apoplexie l'enleva, en 1646, dans une des maisons du duc de Vitry.

Bassompierre avait épousé secrètement la princesse de Conti, Louise de Lorraine. Dans sa jeunesse, il aima les femmes avec passion : il brûla, dit-il, la veille de son emprisonnement, plus de six mille lettres, qu'il avait reçues des dames de la Cour et de la ville. Il avait aussi la réputation, assez singulière, du plus déterminé buveur de son temps; si bien qu'on disait proverbialement : *boire à la Bassompierre.*

Ph. L. R.



JEAN BART.

Bradel pinx^t. *Landon direx^t.*



JEAN BART.

Jean Bart, chef d'escadre, chevalier de S. Louis, naquit à Dunkerque, le 20 octobre 1650, de Corneille Bart. Ses parens, après la mort de son père, ne se pressant pas de lui donner un état, il partit pour la Hollande, fut mousse, servit sous le fameux Ruyter, et se fit admirer par son activité, son courage et sa force prodigieuse. La guerre étant déclarée aux Hollandais en 1671, Jean Bart revint à Dunkerque, monta sur un corsaire, et fit des prises considérables. Louis IV, informé de ses belles actions, lui envoya une médaille avec une chaîne d'or, et le fit bientôt après lieutenant de vaisseau. Lors de la guerre contre les Anglais, la fortune lui fut un moment contraire. Obligé de se rendre, après un combat opiniâtre, il fut conduit à Plimouth; mais il sut tromper ses ennemis, et leur échappa dans un léger canot qui vint aborder à Saint-Malo. Louis XIV, qui l'avait cru mort, le fit capitaine de vaisseau. Il répandit la consternation dans l'Angleterre et dans la Hollande; les vaisseaux marchands de ces deux nations n'osaient plus paraître en mer. Bloqué à Dunkerque, Jean Bart passe fièrement au milieu des flottes alliées, fait sur elles un feu terrible, et s'éloigne avant que les ennemis stupéfaits songent à lui répondre. Louis XIV avait une telle confiance dans son habileté, qu'il lui confiait les expéditions les plus importantes. En

1693, la France épuisée manquait de pain : cent trente vaisseaux chargés de bleds sont dans les ports du Nord; Jean Bart reçoit l'ordre de les aller chercher. En route, on lui apprend que huit vaisseaux de guerre hollandais ont enlevé la flotte : la supériorité du nombre eût effrayé tout autre que lui ; à force de voiles, il joint l'ennemi, l'attaque, ressaisit sa proie, tue de sa main le contre-amiral, conduit la flotte et les vaisseaux hollandais à Dunkerque, et, par cette action de vigueur, ramène la consolation dans le royaume. Le roi lui fit délivrer des lettres de noblesse pour lui et sa postérité. En 1694, ce brave marin força les Anglais qui assiégeaient Dunkerque, de se retirer. Il obtint alors 2,000 l. de pension et une lieutenance de vaisseau pour son fils. Le prince de Conti voulut que Jean Bart le conduisît au trône où les Polonais l'appelaient. C'est encore Jean Bart que choisit Louis XIV pour contribuer à rétablir Jacques II sur le trône d'Angleterre. La paix faite, Jean Bart retourna dans sa famille, et mourut d'une pleurésie en 1720 ; il était âgé de 50 ans. Jean Bart était doux, sobre et modeste ; courageux avec prudence ; mais capable de tout entreprendre, même avec la certitude de périr. C'est à son mérite seul qu'il dut ses récompenses, ses dignités, la confiance et l'estime de son roi, l'amitié de ses concitoyens et l'admiration même de ses ennemis. Son ignorance des usages du monde a donné lieu à diverses anecdotes qu'il est inutile de rapporter. B. A.





MURATORI.

H. pinx.t *Landon direx.t*



MURATORI.

On ne parlera pas de tous les ouvrages de Muratori, leur liste seule dépasserait les bornes d'une notice. L'érudition sans philosophie et sans critique multiplie les livres sans étendre les lumières. Un compilateur d'antiquités ressemble à ces voyageurs sans goût et sans génie qui sont plus frappés de la masse gigantesque des objets que de l'élégance, de la majesté des formes; l'érudit philosophe, au contraire, cherche des trésors au milieu des ruines, et ne dérobe à l'oubli que les faits qui éclairent la raison humaine.

Muratori appelé, à l'âge de 22 ans, par le comte Charles Borromée à la direction du Collége Ambroisien et ensuite à celle de la bibliothèque du duc de Modène, eut tout le loisir de satisfaire son goût pour l'étude; mais il donna plus à la lecture qu'à la méditation. 46 volumes in-f.°, 34 in-4.°, plusieurs in-12, sont les preuves étonnantes de son infatigable activité. Jurisprudence, philosophie, théologie, poésie, antiquité, histoire moderne, il avait tout étudié, tout retenu. Parmi ses nombreux ouvrages, on distingue pour l'utilité ses *Antiquités* et ses *Annales d'Italie*; elles seront d'un grand secours à l'historien qui saura composer de ces matériaux rassemblés sans art et sans choix le tableau rapide, animé de ce pays qui fut le théâtre où la politique, la liberté, les vertus guer-

tières, les beaux-arts enfantèrent tant de scènes augustes et tant de sublimes productions. Son Traité de la Poésie parfaite semble le plus original de ses ouvrages; on y trouve des vues fines, judicieuses, des observations neuves et profondes qui font pardonner des détails minutieux et quelques idées bizarres. Le morceau sur la poésie épique et celui sur la tragédie méritent surtout d'être approfondis. Il fit un Traité du Bonheur public où l'on reconnaît les vœux et les sentimens d'un homme de bien, mais où l'on souhaiterait trouver plus d'idées profondes, plus de connaissances des droits des peuples. On a traduit, dans notre langue, son Tableau des Missions du Paraguay : il méritait de l'être; il offre le spectacle du zèle qui brave tous les périls pour faire triompher des opinions, et celui de l'habile politique qui tourne au profit du pouvoir le courage des Apôtres et la ferveur des Néophytes. La vie de Muratori n'offre aucune anecdote, aucun fait piquant. Sa bibliothéque fut l'unique objet de ses affections. Sa vie fut innocente comme l'est celle de l'homme qui peut être heureux sans luxe, sans richesses. Il fut aimé, parce qu'il était bon et vertueux; considéré, parce qu'il vivait dans un siécle où l'on estimait les lettres. On l'accusa pourtant d'avoir avancé des propositions dignes de la censure ecclésiastique; mais Benoît XIV, ennemi du fanatisme, rassura ce vénérable vieillard qui mourut en 1750, âgé de 78 ans.

L...e.



CUJAS.

Æ pinx.t *Landon direx.t*



CUJAS.

La France a placé Cujas au premier rang parmi ces hommes utiles qui ont consacré leur vie à pénétrer dans les mystères des loix et à former des magistrats, dignes d'en être les organes.

Ce prince des interprètes du droit romain naquit à Toulouse, en 1520, dans une classe obscure; dont son génie le fit bientôt sortir avec éclat. Ayant étudié quelque temps sous Arnoul Ferrier, son peu de progrès lui fit comprendre que lui seul pouvait être son maître. Sans aucun autre secours, il apprit les langues grecque et latine, et s'instruisit dans la connaissance des belles-lettres et du droit ancien et moderne. Sa patrie méconnut ses talens; on lui préféra Etienne Forcadel, pour occuper une chaire vacante. Ayant quitté Toulouse, il alla professer successivement à Cahors, Valence, Turin; Paris le vit aussi donner ses savantes leçons. Un arrêt du Parlement, du 2 avril 1576, lui permet d'y enseigner le droit civil. Il avait été accueilli à Bourges; la reconnaissance le détermina à s'y fixer, et les offres brillantes de Grégoire XIII et du duc de Savoie, ne purent l'enlever à la France, qui lui dut la gloire d'avoir formé les plus illustres magistrats de ce siécle. La bonté de son cœur pour ses élèves l'en fit nommer le père: ils composaient une espèce de cour; et

comme un médecin, dont parle Martial, qui traînait après lui ses disciples, lorsqu'il allait voir ses malades, Cujas rendait ses visites, suivi de tout ses écoliers. Il ne leur dictait jamais ses leçons, mais il les prononçait avec tant de clarté, que ses élèves les retenaient et les écrivaient ensuite. Comme la plupart des savans, il eut quelques singularités. Il n'étudiait jamais qu'environné de tous ses livres, et le ventre couché contre terre. Si par malheur quelque bruit interrompait ses explications, sur le champ il se levait et s'en allait. Dans un siécle où la religion était le prétexte de tant de crimes, on ne peut trop le louer de la tolérance qu'il montra sur cet article. Détestant les persécuteurs et les fanatiques, il répondait à ceux qui s'élevaient contre la nouvelle doctrine : *Nihil hoc ad edictum Prætoris.* Cela ne regarde point l'édit du préteur. Cujas mourut à Bourges, le 4 octobre 1590, à 70 ans.

Pour pénétrer aussi avant dans la connaissance du droit, Cujas, suivant la méthode des anciens jurisconsultes, faisait usage de deux choses, de l'analogie des mots et du secours de l'histoire. Il doit servir de guide et de modèle, dit Ferrière, à tous ceux qui après lui s'adonneront à l'étude des loix romaines, pour les enseigner aux autres.

Ph. L. R.



GASSION.

M. del.t Landon direx.t



GASSION.



Jean de Gassion naquit à Pau en 1609, et fit ses premières campagnes en Piémont. L'immortel Gustave Adolphe appelait alors sous ses étandards les braves qui voulaient que leurs actions eussent un juge éclairé, un digne appréciateur; Gassion alla le joindre en Allemagne, et le Guerrier français ne tarda point à captiver l'estime du monarque Suédois. Celui-ci le récompensa d'un trait de valeur et d'intelligence par des éloges flatteurs que Gassion reçut avec reconnaissance, et par une gratification qu'il partagea entre ceux qui l'avaient secondé. Le redoutable Wallenstein était en face de l'armée suédoise avec 60,000 hommes; Gustave, attendant un renfort, chargea Gassion d'en faciliter l'arrivée; l'entreprise était difficile; il l'exécuta et battit un corps d'Impériaux qui lui était très-supérieur en force : la seule récompense qu'il demanda et qu'il obtint, ce fut d'être chargé à l'avenir des expéditions les plus périlleuses. Tilly avait été vaincu à Leipsick et au passage du Lech; Gustave, qui s'exposait en soldat pour préparer de constans triomphes aux braves qu'il commandait, était à reconnaître les fortifications d'Ingolstadt lorsqu'un boulet emporta la croupe de son cheval et le fit tomber dessous. Gassion fut un des premiers qui volèrent à son secours. Le roi, pour

récompenser cette preuve de zèle, lui fit don d'un régiment; il le mit ensuite à la tête de sa garde, témoignage d'attachement d'autant plus flatteur qu'il tombait sur un étranger et qu'il eût excité l'envie des Suédois, si un mérite éminent n'eût justifié le choix du Prince. La malheureuse journée de Lutzen en privant l'Europe d'un de ses plus grands hommes, l'Allemagne du défenseur de sa liberté politique et religieuse, engagea Gassion à rentrer dans sa patrie. Il joignit l'armée du maréchal de la Force en Lorraine, et porta la terreur dans les armées ennemies; il prit Charme, Neuchâtel; fit des prodiges au siége de Dole, à la prise d'Aire et d'Hesdin, au combat de Ravon et à celui de Saint-Nicolas.

Le grand Condé, qui s'était éclairé de ses conseils, lui attribua une partie de la journée de Rocroy. Après s'être distingué à la prise de presque toutes les places de Flandre et d'Artois, il périt d'un coup de mousquet au siége de Lens, n'ayant encore que 58 ans. Il avait été décoré du bâton de maréchal à la suite d'une blessure qu'il reçut au siége de Thionville. Brave, audacieux, il ne trouvait rien de difficile, et il disait avec un noble orgueil « qu'il « portait à son côté et qu'il avait dans sa tête de quoi « surmonter tous les obstacles. » *Ma destinée est de mourir soldat et garçon*, avait-il dit au grand Gustave qui le pressait de se marier: il tint parole, vécut célibataire, et mourut les armes à la main.

L....e



P.D. pinx.t *Landon direx.t*



BRANTOME.

Il est des hommes qui sont pour ainsi dire l'expression de leur siécle, et dont le génie, les mœurs, les vertus et les vices appartiennent entièrement au moment où ils ont paru. Tel fut Pierre de Bourdeilles, abbé de Brantôme, un des hommes les plus singuliers du seizième siécle. Il était issu d'une des plus anciennes familles du Périgord; Henry II lui donna l'abbaye de Brantôme : mais le jeune Abbé, au lieu de réciter son breviaire; endossa la cuirasse et participa à tous les événemens de cette époque célèbre. A la paix qui survint, Brantôme partit pour aller au secours de Malte, avec une troupe de jeunes gens, que commandait Strozzi; et eut dans ce voyage une foule d'aventures galantes et périlleuses. A son retour, il quitta son titre d'abbé, mais il conserva son abbaye, pour ne pas faire la guerre à ses dépends. Après le massacre de la Saint-Barthélemi, Catherine de Médicis l'employa dans des négociations qui demandaient plus d'astuce que de loyauté. La cour devint alors son séjour habituel; il ne la quitta qu'après avoir perdu ses deux appuis, Catherine de Médicis et le duc de Guise; il alla confiner ses douleurs dans son château de Richemont. C'est là, que dégoûté du commerce des Grands, dont il croyait avoir à se plaindre, il écrivit ses différens Mémoires, et qu'enfin affaissé sous le póids d'une

vieillesse triste et valétudinaire, il mourut le 15 juillet 1614.

La lecture de ses différens Mémoires est nécessaire pour connaître les particularités des règnes de Henri II, Charles IX, Henri III et Henri IV. Ils ont été d'abord recueillis en 10 volumes, et réimprimés à la Haye, en 1741, en 15 vol. in-12. Cette collection réunit les *Capitaines Français*, les *Capitaines étrangers*, les *Femmes galantes*, les *Femmes illustres* et *les Duels*. Brantôme a quelque rapport avec l'Historien des 12 Césars : comme lui, il peint l'intérieur des palais, et les princes en négligé ; comme Suétone, il sème son récit d'une foule d'anecdotes, dont beaucoup sont fausses, et quelques-unes hasardées. Un reproche plus grave que l'on peut faire à Brantôme, c'est de n'avoir pas assez respecté les bienséances et la pudeur. Dans ses *Femmes galantes*, surtout, dont la lecture doit être interdite à la jeunesse, le vice est trop souvent représenté sous des couleurs aimables ; et l'auteur semble prendre à tâche d'excuser celles que son récit présente comme inexcusables. Brantôme effleure tout, et se montre souvent partial. Ses ouvrages amusent cependant, parce qu'ils ressemblent à la conversation d'un courtisan spirituel et caustique, et ils instruisent en rappelant une multitude de petits faits épars, de mots échappés et d'actions négligées, comme indifférentes, et qui cependant marquent le caractère.

Ph. L. R.


MOLÉ.

Nanteuil del.t Landon direx.t



MOLÉ.

Une fermeté qui prenait sa source dans l'austérité des mœurs, un courage dégagé d'ambition, un ardent amour de la patrie mirent Mathieu Molé au dessus de tous les hommes célèbres de son temps. Un esprit juste et pénétrant, une facilité noble à s'énoncer, le talent de la persuasion lui donnèrent un grand poids à la cour et dans le parlement. Si ce n'était un blasphème, écrivait le cardinel de Retz, de dire qu'il y a eu quelqu'un dans notre siécle de plus intrépide que Gustave et que M. le Prince, je dirais que ça été Molé. En effet, c'était un des héros de la Grèce ou de Rome au milieu de Paris. Il naquit, en 1584, d'Edouard Molé, seigneur de Champlatreux. Successivement conseiller au parlement, président aux requêtes et procureur général, il montra toujours le desir de rendre les plus grands services à l'état. Guidé par une sage philosophie, il aimait mieux être homme de bien que de le paraître. Quoiqu'il connût peu les finesses de la langue, son éloquence était forte et pressée, et se ressentait de la trempe de son génie. Dans le temps des barricades, le peuple s'ameuta devant l'hôtel du Président, avec de grands cris : deux maréchaux de France qui travaillaient avec lui dans ce moment voulurent envoyer chercher du secours; déja ses gens fermaient tout, et se

préparaient à la défense; il fit lui-même ouvrir toutes les portes: « La maison du premier président, dit-il, doit être ouverte à tout le monde. » Son air noble, son maintien assuré au milieu de la foule dont il apaisait les menaces d'un coup d'œil, imposait le respect aux plus hardis; mais les esprits électrisés revenaient souvent à leur premier dessein. Un jour de sédition, son hôtel est assiégé de nouveau; il veut se montrer, et l'abbé de Chauvalon l'arrête: « Jeune homme, lui dit cet auguste « magistrat, apprends qu'il y a loin du poignard « d'un scélérat au cœur de l'homme de bien. » Une autre fois, un factieux osa le saisir par la barbe; l'intrépide Molé le menace de le faire pendre, et fend la presse sans qu'on songe à l'arrêter. Lui voulait-on représenter qu'il y avait de l'imprudence à s'exposer, avec si peu de précaution, aux attaques des fanatiques: « Six pieds de terre, répondait-il, feront toujours raison au plus grand « homme du monde. » Lorsqu'il eut la charge de garde des sceaux, il se rendit à la cour, et sut y dire la vérité; à son arrivée, l'administration prit une forme nouvelle; il résista même à Mazarin qui voulut bientôt le priver de sa place. Mandé au Louvre pour écouter les réprimandes qu'on voulait lui faire, il y parut avec calme; le Ministre, étonné de sa fermeté, lui dit, avec un dépit mêlé de respect: « Allez reprendre des fonctions dont vous êtes si « digne. » Le président Molé mourut âgé de 72 ans.

B. A.



STERNE.

Reynolds pinx.t *Landon direx.t*



STERNE.

Les écrivains originaux sont les seuls qui s'assurent une réputation durable. Le mérite ne se fonde point sur le grand nombre des productions; mais sur ce caractère distinctif qui peint l'ame d'un auteur, qui nous offre le caractère de son esprit, les couleurs de sa pensée, le tableau de ses affections, qui nous le présente non pas plus beau, plus parfait que les autres; mais différent d'eux, mais ayant des traits qui le personnifient, qui le distinguent. C'est la physionomie au physique comme au moral qui nous frappe, qui nous plaît, qui nous captive.

C'est comme écrivain original, et non comme écrivain raisonnable, profond ou sublime que Sterne s'est acquis une gloire incontestable. Il n'instruit point; mais il amuse, il vous présente des scènes communes; mais il y voit ce que personne n'y voyait. Rien de plus ordinaire que les événemens du Voyage sentimental, rien de plus piquant que la manière dont il les raconte. Il est des hommes à qui les objets se peignent avec des couleurs si riantes, si douces, si enchanteresses ou si attendrissantes, qu'ils jouissent quand les autres restent froids et indifférens.

En lisant Sterne, on ne se douterait point qu'il

appartenait au Sacerdoce, qu'il était petit-fils d'un archevêque, neveu d'un prébendaire, et qu'il fut chargé toute sa vie du soin d'instruire et d'édifier une paroisse. S'il ne fut point religieux dans ses écrits, il affecta t de l'être dans ses discours. Il se trouvait un jour dans un lieu public avec un jeune homme qui s'exprimait très-librement sur la religion et sur ses ministres, et qui demandait quelle était son opinion sur cette matière? Le Docteur, au lieu de lui répondre directement, dit: « J'avais un chien qui était un « des plus beaux du pays; il était d'un excellent « naturel, mais un seul défaut gâtait toutes ses « bonnes qualités; il ne pouvait voir un homme « d'église qu'il n'aboyât après lui. » Le jeune philosophe fut réduit au silence par ce trait piquant. Un Biographe anglais nous apprend que Sterne fut un des ornemens du Clergé par son exemple et par ses sermons, jusqu'à l'époque où émule de Rabelais il se jeta dans toutes les folies et les frivolités du monde.

Son Tristram Shandy fut le premier ouvrage qu'il publia. Peu de personnes comprirent le but de l'auteur, si toutefois il en eut un, et saisirent la finesse de ses allusions; mais, comme il fallait de la pénétration pour l'entendre, bien des gens se piquèrent de l'avoir entendu; et la réputation de l'ouvrage fut d'autant plus facile à

se faire, que ceux qui le jugeaient sur parole n'étaient pas les moins ardens à l'admirer. Avouons cependant que ce livre singulier, attache, captive l'attention, qu'on y trouve une satire spirituelle, piquante, des caractères originaux, des observations fines, une gaieté naturelle. L'histoire de Lefèvre est un chef-d'œuvre qui attache l'esprit et fait entrer dans le cœur de douces émotions.

Les Anglais estiment moins le Voyage sentimental que Tristram Shandy; les Français aiment davantage le premier, parce qu'on le lit sans efforts, parce que l'auteur fait parcourir une foule de scènes agréables ou touchantes.

Sterne publia des Sermons aussi recommandables par le fonds des choses que par le mérite du style. C'était le moyen de se réconcilier avec le Clergé qui regardait ses autres écrits comme indignes de la gravité de son état. Mais, par une bizarrerie inconcevable, il fit paraître ce recueil pieux, sous le nom d'Yorick, qui est celui d'un personnage de Shakespeare, nom qu'il s'était donné dans ses ouvrages badins. Malgré les bons bénéfices qu'il obtint, et les grosses sommes que lui valurent ses productions, il était si peu économe qu'il ne laissa point de quoi payer la pension de sa femme et de sa fille qui s'étaient retirées dans un couvent de France; mais la générosité des Anglais vint à leur secours. Il mourut

le 22 mars 1768; il vit sa dernière heure sans crainte, sans inquiétude. Ses compatriotes le regardent comme un homme qui avait reçu en partage l'esprit, la gaieté, le génie, mais auquel il manquait une petite dose de sagesse. On ne peut que ratifier ce jugement.

Wit, humour genius hadst thou all agree,
One grain of wisdom had been worth the tsoree.

L....e



D'AGUESSEAU.

Valade pinx.t *Landon direx.t*



D'AGUESSEAU.



Henri François d'Aguesseau naquit à Limoges, le 27 novembre 1668, d'une ancienne famille de Saintonge. Il est des grands hommes qui ne le sont que par les vertus, d'Aguesseau fut grand par les vertus et par les talens. Démosthènes et Tacite, Platon et Descartes achevèrent son éducation commencée par son père. Né avec les plus heureuses qualités, le choix qu'il mit dans ses premières sociétés montra la justesse de sa raison et la finesse de son esprit. Il se lia étroitement avec Racine et Boileau; leur compagnie faisait ses délices, et il ne s'en permettait point d'autres. Comme eux il cultivait la poésie, et même avec assez de succès. Il fit le premier essai de ses connaissances dans la charge d'avocat du roi au Châtelet; quelques mois après on créa une troisième charge d'avocat-général au parlement; M. d'Aguesseau le père la demanda à Louis XIV pour son fils très-jeune encore, et il l'obtint. Dans cette place, l'étendue immense de ses fonctions ne ralentit point l'activité de ses autres travaux; les affaires du domaine fournirent un vaste champ à ses recherches. Attentif à tout ce qui pouvait intéresser son zèle, il réglait les jurisdictions, maintenait l'ordre dans les magistratures, entretenait la discipline dans les tribunaux, corrigeait les abus, prévenait l'effet

des passions, et arrêtait les excès même du zèle. Il traita l'instruction criminelle d'une manière supérieure; fut l'auteur de plusieurs réglemens; et se vit chargé de la rédaction de plusieurs loix par le chancelier de Pont-Chartrain. Mais, de toutes les fonctions attachées à la charge de procureur-général, celle qui lui fut la plus chère, fut d'être par état le protecteur des faibles et des malheureux. « Puis-je me reposer, disait-il quelquefois, tandis « que je sais qu'il y a des hommes qui souffrent. »

Le fameux hiver de 1709 est une époque que la nation n'oubliera jamais; on faisait une guerre malheureuse; les sources du commerce étaient taries, les finances épuisées, le peuple entier dans l'abattement; la famine vint encore se joindre à tant de maux. D'Aguesseau avait prévu le premier cette calamité; il en avait indiqué le remède, en conseillant de faire venir des bleds, avant que le mal eût produit une alarme générale. Son activité, ses recherches découvrirent tous les amas de bleds, fruit du monopole de quelques particuliers. Sur la fin du règne de Louis XIV, il refusa constamment à ce prince et au chancelier Voisin de donner ses conclusions, pour une déclaration qu'il regardait comme contraire aux libertés de l'église gallicane; et, pour servir son roi, il hasarda de lui déplaire.

Quelque temps après la mort de Louis XIV, le duc d'Orléans régent envoya chercher d'Aguesseau et le nomma chancelier à la place de Voisin, qui venait de finir sa carrière. Obligé, malgré lui, de

consentir à son élévation, d'Aguesseau rencontra Joli de Fleuri, aussi mandé par le Régent, et lui annonça qu'il était chancelier. « Mais ce qui me « console, ajouta-t-il, c'est que vous êtes procu-« reur-général. » Lorsqu'il n'avait encore que cette charge, d'Aguesseau fut appelé au conseil; le système de Law fut proposé, il le fit rejeter. Mais enfin le Prince recourut à ce fatal moyen, et comme il désespéra de fléchir la résistance du Chancelier, il l'éloigna de la Cour, et l'exila dans sa terre de Fresnes. En 1720, on le rappela de l'exil, et les sceaux lui furent rendus. On les lui ôta pour la seconde fois en 1722, et il retourna à Fresnes. On dut au cardinal de Fleuri son retour en 1727; mais ce ne fut qu'en 1737 que sa charge lui fut remise; on l'avait donnée à Chauvelin, malgré l'opposition du parlement. D'Aguesseau ne demanda et ne desira jamais aucune dignité; les honneurs vinrent le chercher. Pendant les deux séjours qu'il fit à Fresnes, il se partagea entre la lecture des Livres sacrés, le plan de législation qu'il avait conçu, et l'instruction de ses enfans. Les sciences et l'agriculture étaient pour lui des délassemens. Ce fut dans ce temps qu'il fit des réflexions qui produisirent par la suite un grand nombre de loix excellentes. Aucun siécle, aucun pays n'étaient étrangers pour le chancelier d'Aguesseau qui avait toute l'érudition d'un homme qui n'eût été que savant.

Il avait épousé Anne Lefèbvre d'Ormesson; elle mourut à Auteuil en 1735: la douleur de son époux

égala sa tendresse pour elle. Cependant, à peine eut-il essuyé ses larmes, qu'il se livra aux fonctions de sa place. « Je me dois au public, dit-il, il n'est « pas juste qu'il souffre de mes malheurs domes- « tiques. »

D'Aguesseau jouit jusqu'à 81 ans d'une santé vigoureuse. Il mourut le 9 février 1751; il voulut être enterré, près de son épouse, dans le cimetière d'Auteuil.

Son désintéressement était unique; il n'aspirait qu'à être utile; et pendant 60 ans, passés dans les premières charges de l'état, il n'eut pas même la pensée qu'il pouvait s'enrichir; il s'oublia lui-même pour ne s'occuper que des autres, et donna l'exemple à toute la nation. Il n'a laissé d'autres fruits de ses épargnes que sa bibliothèque. Tous ceux qui excellaient dans les arts ou dans les sciences, venaient en foule auprès de lui; il n'avait que des vues grandes et nobles; c'était véritablement un philosophe chrétien. Bon père, bon ami, bon citoyen, sujet fidèle, il fut à la fois le modèle des vertus publiques et privées. Il n'a pas dépendu de lui de donner à la France un code uniforme; et lorsque ce monument est enfin élevé, que les loix publiées ou réformées par d'Aguesseau sont ou abolies ou refondues, le nom de ce Chancelier est toujours une autorité pour notre nouvelle jurisprudence, et sa vie un exemple à suivre pour tous les magistrats.

B. A.

DUBOIS.

Hyac Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

LE CARDINAL DUBOIS.



Guillaume Dubois, un des exemples les plus étonnans de la bizarrerie de la fortune, était fils d'un apothicaire de Brive-la-Guillarde, petite ville du Limousin. Il brilla dans toutes ses classes, et vint fort jeune à Paris, où n'ayant pu avoir que la promesse d'une bourse, il fut obligé, pour continuer ses études, de se mettre au service du Principal. Dubois étant venu lui rendre visite, longtemps après sa sortie du collége, lui dit en se retirant: *Monsieur, je suis votre valet.* — *Mon ami*, lui répondit M. Faure, *tu ne m'apprends rien de nouveau.* Chargé, par la suite, d'enseigner le latin au duc de Chartres, il devint, après la mort de M. de Saint-Laurent, précepteur en chef de ce prince. Il obtint sa confiance en servant ses plaisirs. Son extérieur n'avait rien de séduisant: petit, maigre, sa mine de fouine, ses manières gauches et sa basse naissance jetaient sur lui un ridicule ineffaçable. Mais son caractère souple et son esprit délié suppléèrent à ce que la nature lui avait refusé, et le firent triompher des obstacles qui s'opposaient à son élévation. Dubois suivit le duc de Chartres à l'armée, et se trouva à la bataille de Steinkerque. Ses talens, comme négociateur, dans l'affaire du mariage de M. le duc de Chartres et de mademoiselle de Blois, alliance desirée par Louis XIV,

lui attirèrent la protection du Monarque, qui lui donna l'abbaye de Saint-Just. Au commencement de la régence, Dubois disgracié, et qu'on n'appelait partout que *l'Abbé Friponneau*, rentra en faveur; il fut fait conseiller d'état, et le Régent l'envoya en Angleterre continuer la négociation de la quadruple alliance, commencée par d'Iberville. A son retour, il parvint dans la confiance la plus intime de ce prince, et fut successivement secrétaire du cabinet, membre du conseil du dehors, et enfin ministre de ce département. Chargé de toutes ces dignités, l'ambition de Dubois n'était pas satisfaite; il demanda au Régent l'archevêché de Cambray. « Quel sera l'infâme qui osera te « sacrer? dit Philippe. — Votre premier aumônier, « reprit effrontément Dubois. » En effet, Tressan, archevêque de Nantes, lui administra dans une matinée depuis la tonsure jusqu'à la prêtrise. On assure que ce jour-là fut celui de sa première communion. Le cardinal de Rohan voulut bien se charger de l'ignominie de son sacre, qui se fit avec une magnificence impudente. Bientôt après, le cardinal de Tencin, dont la sœur avait été la maîtresse de Dubois, se chargea de lui obtenir le chapeau de cardinal, que Innocent XIII eut la faiblesse de lui accorder. Dubois avait pris, sur le duc d'Orléans, un ascendant que Saint-Simon appelle un *prodige d'aveuglement et de faiblesse*. Ce prince justifia pleinement ces épithètes, en nommant son

favori à la place de premier ministre. Une telle élévation pour un tel homme était incroyable. Il devint l'objet des railleries de la Cour. Le comte de Nocé se permit la plus sanglante : *Votre Altesse royale*, dit-il au Régent, *peut en faire tout ce qu'elle voudra, elle n'en fera jamais un honnête homme*. A la majorité du roi, en 1723, Dubois fut confirmé dans le titre et les fonctions de premier ministre ; mais, grâce à la destinée, la France fut bientôt délivrée d'un tel homme. Le 10 août, Dubois mourut, à l'âge de 67 ans, d'une opération qu'un abcès à la vessie avait rendue indispensable. Ainsi son ministère fut de peu de durée et de peu d'importance.

Dubois laissa à sa mort des richesses considérables, fruit du revenu de ses nombreux bénéfices. Les Académies dont il était membre, et le Clergé dont il était le président et l'opprobre, lui firent un service solennel.

L'espionnage auprès du Régent et du Roi, et l'intrigue, le tourment des mauvais ministres, absorbaient tout le temps de Dubois. A sa mort, on trouva des millions de lettres cachetées. On sait qu'il lui arriva un jour d'en jeter au feu un amas énorme, pour se donner la joie de s'écrier qu'il était au courant.

Dubois, dit Duclos, fut plus propre à l'intrigue qu'à l'administration. Souple, insinueux, obséquieux jusqu'à la bassesse, lorsque pour s'élever

il avait eu besoin d'être rampant. Dubois, parvenu aux termes de son ambition, ne mit personne à couvert de son insolence brutale, dont les femmes même furent quelquefois victimes. Pour devenir le favori du Régent, Dubois, fameux par ses débauches, eut besoin de le pervertir de bonne heure, et il y réussit assez bien en lui répétant qu'il n'y a ni probité chez les hommes, ni vertu chez les femmes. Aussi c'est dans son premier emploi de précepteur et dans les leçons qu'il donnait à son auguste élève qu'il faut rechercher le principe de sa fortune. Le ministre des plaisirs du duc de Chartres devait être nécessairement le ministre d'état du Régent.

Dubois ne rougit jamais de sa naissance. Il fut brutal sans hauteur, et hypocrite sans aimer l'hypocrisie. Habile à profiter des faiblesses des hommes, ne dormant jamais, lisant peu et pensant beaucoup, il eut tout le temps de songer à sa fortune, ainsi qu'à écarter ses rivaux, ou à prévenir ceux qui voulaient traverser ses desseins.

Le bonheur ne fut pas la suite de son élévation incroyable et de ses immenses richesses; il avait beau considérer le point d'où il était parti et celui où il se trouvait, il disait souvent à Fontenelle: *Je voudrais être à Paris, dans un cinquième étage, avec une gouvernante, et 500 écus de rente.*

Ph. L. R.



LAVATER.

E. del.t *Landon direx.t*



LAVATER.



Un nommé Zopire, dit Cicéron dans ses *Tusculannes*, qui prétendait juger le caractère des hommes d'après la physionomie, voyant Socrate dans une assemblée, assura qu'il réunissait dans sa personne une foule de vices. Ceux qui entendirent cette singulière accusation ne purent s'empêcher de rire ; mais le Philosophe la justifia en disant : « Il ne vous en a point imposé ; ces vices étaient en « moi, je les ai combattus, la raison m'en a délivré. »

On voit que la science ou le système de physiognomonie que Lavater a rendu si célèbre de nos jours, n'était point inconnu aux anciens, et des modernes se sont flattés de posséder cette précieuse connaissance avant lui. Jules-César Scaliger, si fameux par son érudition, ses querelles et son orgueil, prétendait connaître les mœurs des hommes par les traits du visage, et son fils assure qu'il ne se trompait jamais dans ses jugemens. L'expérience, la réflexion nous prouvent que les sentimens de l'ame, que les affections du cœur se peignent dans les yeux et dans les traits; sont-ils faibles, ils ne laissent que des traces fugitives, imperceptibles; sont-ils violens, prolongés, ils en laissent de durables, de profondes, que le temps et les années ne détruisent point. Il est vrai que ces apparences sont souvent trompeuses. Mais si la

science de la physiognomonie n'était pas plus conjecturale encore que celle de la médecine, il n'y en aurait point de plus utile, de plus salutaire.

Jean Gaspard Lavater, né à Zurich en 1741, composa un système profond de ce qui n'offrait que des aperçus vagues; il crut avoir trouvé le moyen de distinguer les caractères, la différence des passions et des esprits à la seule inspection de la tête. Il alla même jusqu'à tirer des inductions du caractère de l'écriture. Il ne borna point sa doctrine à l'homme, il l'étendit aux animaux. Est-il possible de prononcer sur le génie d'une personne d'après sa physionomie? Ceci peut arriver après une longue suite d'observations. Les facultés intellectuelles se marquent, se prononcent par certains traits caractéristiques. N'a-t-on pas souvent comparé les figures d'illustres modernes avec les portraits ou les médailles de grands personnages de l'antiquité? N'y a-t-on point saisi des ressemblances frappantes qui tenaient à l'analogie intellectuelle qui existait entre les objets de comparaison? En contemplant la statue de Démosthènes, on croit lire sur son visage les nobles soucis, la généreuse inquiétude que lui inspiraient les desseins ambitieux de Philippe et la ruine prochaine de la liberté grecque. La physionomie de Voltaire, de cet homme unique qui joignait tant de génie à tant de malignité, qui était tour-à-tour si sublime et si plaisant, annonçait, dit-on, ce singulier contraste; elle tenait à la fois

de l'aigle et du singe. Les formes de gouvernement, les accidens politiques impriment aussi sur les visages des différences sensibles. Si les études, les institutions impriment des traces sur la physionomie, ne trouvera-t-on pas bien simple que l'habitude de la bassesse, de la perfidie, de la cruauté se marque d'une manière sensible pour les yeux pénétrans et exercés. Les peintres ne suivent-ils point cette idée? Ont-ils à représenter un Caïn, un Néron, un Caligula, ne désignent-ils point par la férocité de la physionomie le caractère de ces êtres monstrueux?

Lavater exposa sa doctrine dans un gros livre plein de génie, d'enthousiasme, de vues neuves, d'idées profondes et de brillantes erreurs.

Les esprits les plus opposés à son système ne peuvent s'empêcher de rendre justice à son prodigieux talent. Tous les voyageurs de marque ou simplement curieux qui passaient à Zurich, où cet homme extraordinaire était ministre du Saint-Evangile, ne manquaient point de le visiter. Il les séduisait par son air de confiance et d'inspiration; il les convainquait, parce qu'il paraissait convaincu. Son éloquence avait un caractère de majesté prophétique. Lorsque M. Necker quitta la France en 1789, par l'effet d'une disgrace de Cour qui devait être suivie de la plus brillante ovation populaire, il vit Lavater à Zurich, et le Docteur lut sur le visage du Ministre ses vues, ses affec-

tions, ses projets. L'anglais Coke expose son système, dans ses Lettres sur la Suisse, avec beaucoup de chaleur. Madame Rolland, dont les Mémoires appartiennent à l'histoire de la plus étonnante des révolutions, nous fait connaître le caractère moral de cet Observateur philosophe dans le récit qu'elle donne d'un voyage en Helvétie. Quelqu'un qui l'a connu assure que ce Ministre du Saint-Evangile était dévot jusqu'au fanatisme. Pendant les derniers troubles de sa patrie, il ne crut point que ses études et sa réputation le dispensassent de prendre une part active aux calamités publiques; une blessure qu'il reçut, on ne sait trop comment, lors de l'entrée des troupes françaises à Zurich, lui causa durant quinze mois des douleurs cruelles. Malgré cette agonie longue et pénible, son esprit conserva toute sa force, et il employa cette fin douloureuse de sa vie à mettre la dernière main à son ouvrage. Il est mort en 1801, âgé de 60 ans.

Le système de Lavater a produit sans nul doute celui du docteur Gall qui fait maintenant tant de bruit en Allemagne.

Lavater avait formé un cabinet de médailles qui devint une des plus précieuses collections de la Suisse.

L....e



FRACASTOR.

N pinx.t *Landon direx.t*



FRACASTOR.



Parmi tous les médecins qui ont brillé à la renaissance des lettres, Fracastor se fait distinguer par l'étendue de ses connaissances. Ce savant, aussi célèbre comme médecin, que comme littérateur, naquit à Vérone, vers la fin du quinzième siécle. Plusieurs prodiges accompagnèrent sa naissance. En venant au monde, ses lèvres étaient tellement collées, qu'on fut obligé de les lui séparer avec un rasoir; et il était encore au berceau, lorsque sa mère, le portant dans ses bras, fut écrasée par la foudre, sans qu'il en fut atteint. Fracastor fit ses études à Padoue, et les fit excellentes. Il s'attacha ensuite à Livian, commandant des troupes vénitiennes. Ce général ayant été pris par les Français, Fracastor revint dans sa patrie, et se livra avec assiduité à l'exercice de son art, s'attachant plus particulièrement aux maladies extraordinaires, et ne retirant d'autre profit de ses soins que la reconnaissance d'une infinité de personnes, qu'il avait sauvées de la mort. Sa réputation de médecin savant, fit que Paul III l'employa comme un oracle, pour effrayer les Pères du Concile qu'il voulait faire transporter de Trente à Bologne. Frácastor se chargea de leur prédire une peste prochaine. La peur fit bientôt abandonner la ville de Charles-Quint pour celle du Pape; et c'était ce

que voulait Paul III. Sur la fin de sa vie, Fracastor retiré dans une maison de campagne délicieuse, qu'il possédait au milieu des collines qui bordent le Lac de Garda, se livrait à la recherche des simples, dont il étudiait les propriétés, et au commerce des Muses qui avaient fait le charme et la gloire de sa vie. Il mourut d'apoplexie, à Padoue, le 6 d'août 1553, âgé de 71 ans.

Fracastor fut en relation avec les meilleurs littérateurs de son siécle, et particulièrement avec le cardinal Bembo. Ne censurant jamais les ouvrages des autres, et ne leur refusant point les louanges qui leur étaient dues, Fracastor fut chéri de tous les auteurs contemporains. Le plus connu de tous ses ouvrages, est son poème intitulé : *Syphilis sive de Morbo gallico*. Un style élégant, une versification riche, des pensées nobles et noblement rendues, et des images vraies et brillantes, le placent à côté des meilleurs ouvrages écrits dans la langue de Virgile. L'auteur y traite, avec beaucoup de décence, une matière fort délicate. Ce poème a été traduit en français par Macquer et Lacombe, 1753, in-12. Fracastor composait un poème épique, intitulé *Joseph*, que la mort l'empêcha d'achever. Il n'en a paru que deux chants insérés dans le Recueil de ses Œuvres. Padoue, deux volumes in-4.°

Ph. L. R.

S.t BRUNO.

Ph. de Champagne pinx.t *Landon direx.t*



S. BRUNO.

S. Bruno naquit à Cologne, en l'an 1051, d'une famille noble et vertueuse. Il vint à Paris, sous le règne de Philippe I, commencer ses études, et parut avec un succès brillant dans ses cours de philosophie et de théologie. Il avait déja obtenu une chaire de professeur, lorsque ses connaissances, son mérite et sa sagesse lui attirèrent l'offre de plusieurs dignités ecclésiastiques. Il fut d'abord chanoine à Cologne, ensuite à Reims, et fut nommé chancelier et maître des grandes études de cette église. Obligé d'en sortir sous l'archevêque Manassès, qui la gouvernait en tyran, Bruno prit dès-lors la résolution de fuir le monde, et de chercher une solitude inconnue où il pût achever tranquillement ses jours. La première qu'il habita fut Saisse-Fontaine, du côté de Langres. Vers l'an 1084 il passa à Grenoble, et vint avec plusieurs de ses disciples trouver S. Hugues, évêque de cette ville. Ils lui proposèrent la résolution qu'ils avaient prise de vivre retirés et pénitens. Le Saint Evêque, « qui « avait vu, disait-il, sept étoiles brillantes sur le « désert de Chartreuse, » leur conseilla de l'aller habiter, et les mit en possession de cette habitation qui n'était qu'un amas de montagnes, de landes, de cavernes et de précipices. C'est là que fut le berceau de l'ordre des Chartreux qui, dans la suite, parcou-

rut toute l'Europe. S. Bruno et ses compagnons bâtirent, dans leur désert, un oratoire et de pauvres cabanes qui leur servirent de cellules; ils s'y logèrent deux à deux, à l'exemple des anciens solitaires d'Egypte, et suivirent la règle de S. Benoît qu'ils accommodèrent à leur manière de vivre. La paix que goûtait S. Bruno dans cette solitude, fut troublée par un ordre du pape Urbain II, autrefois son disciple à Reims, qui l'obligeait à venir à Rome pour aider le Saint-Siége de ses conseils. Dès que les affaires qui le retinrent dans cette ville, furent terminées, le saint Solitaire, déplacé au milieu d'une cour brillante, étourdi des intrigues et des flatteries des courtisans, refusa plusieurs évêchés, et se retira dans la Calabre. Il y mourut, en 1101, âgé de 50 ans, dans le monastère qu'il avait fondé. Il ne fut canonisé qu'en 1514.

L'habit des Chartreux était blanc. Jeûner sans cesse, garder un rigoureux silence, ou ne prononcer que ces mots: *frère, il faut mourir;* coucher dans un cercueil, creuser chaque jour sa tombe, telles étaient les pratiques singulières de cet ordre. Ses statuts étaient plus philosophiques qu'on ne pense, puisqu'ils séparaient entièrement du monde l'homme qui n'y avait laissé que des souvenirs douloureux.

B. A.



TÉNIERS.

Téniers pinx.t *Landon direx.t*



TENIERS.

Téniers fut du petit nombre de ces hommes privilégiés que la nature ne produit qu'une fois. Son père, David Téniers, peintre habile, dit *le Vieux*, pour le distinguer de son fils, et qui fut élève de Rubens, l'introduisit dans la carrière de la peinture, où ce fils devait le surpasser.

Peu de peintres de la Flandre ont fait plus d'honneur à cette école, si l'on en excepte Rubens et Van Dyck. Ce fut dans les ouvrages du premier de ces peintres que Téniers puisa cette vérité, cette fraîcheur de couleurs dont le prince de l'école Flamande semble lui avoir laissé le secret. C'est Rubens en petit: même esprit, même vigueur; mais il eut plus d'entente du clair-obscur que le grand homme qu'il s'était proposé pour modèle.

Sa mémoire prodigieuse lui retraçait les objets qui l'avaient frappé une seule fois. Sur de simples croquis, avec un trait léger et spirituel, il avait l'art de rendre ce que les autres n'obtiennent qu'avec un travail long et pénible: peu de peintres cependant se sont montrés plus fidèles imitateurs de la nature que Téniers.

Personne ne l'a surpassé pour la finesse de la touche, et la belle transparence du coloris. Qui mieux que Téniers a su donner à chaque objet cette teinte et cette naïveté qui leur est propre? Quel

peintre fut jamais plus original, et eut en partage plus de talens à la fois? Sa main légère semblait se jouer de son art, et n'effleurer que la toile où ses scènes charmantes venaient se placer sans effort; partout on aperçoit le fond de l'impression; une simple couche, un léger glacis et des touches piquantes, produisent tout l'effet de ses tableaux les plus finis.

Aucun peintre n'a plus produit que Téniers. Toute l'Europe est remplie de son nom et de ses tableaux; c'est à cause de cette prodigieuse facilité que les amateurs ont nommé proverbialement la plupart de ses petits tableaux des *après-souper* de Téniers.

Anvers, cette ville féconde en grands peintres, se glorifie de lui avoir donné le jour: il y naquit en 1610, et y passa une partie de sa vie, chéri et estimé comme un homme extraordinaire. La fortune sourit à ses talens, et Téniers, par sa conduite et la douceur de ses mœurs, s'ouvrit un libre accès chez les Grands. Honoré et considéré de la plupart des peintres ses contemporains, ils le nommèrent directeur de l'Académie de cette ville.

L'atelier du peintre des fêtes de village devint dès-lors le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus distingué dans toute la Flandre. L'archiduc Léopold-Guillaume le fit gentilhomme de sa chambre, et lui donna son portrait enrichi de diamans. La reine Christine de Suède, lui fit un sem-

blable présent. Le roi d'Espagne faisait un si grand cas de Téniers, qu'il fit bâtir une galerie à l'Escurial, uniquement destinée aux tableaux de ce peintre.

Il quitta dans la suite Anvers, et habita un château au village de Ferch, entre cette ville et Malines, pour éviter le grand monde, se livrer avec plus d'aisance à son goût, et saisir le naturel des paysans, parmi lesquels on le trouvait toujours. Il les dessinait en se mêlant à leurs jeux, et sa mémoire lui retraçait ensuite les scènes entières dont il avait été et l'acteur et le témoin. Sa grande vivacité ne lui permettant pas de s'appésantir sur ses études, c'était le pinceau à la main qu'il terminait avec tant de goût ce qu'il avait observé.

Téniers, en quittant Anvers, crut se soustraire à l'affluence de ses admirateurs; mais la renommée, inséparable d'un si grand mérite, lui attira un concours encore plus considérable. Sa retraite devint une Cour, où se rassemblait toute la noblesse du pays. Dom Juan d'Autriche venait souvent loger chez Téniers, et se mit au nombre de ses élèves.

Appelé dans la suite à la Cour de Bruxelles, Téniers y parvint à une extrême vieillesse, sans perdre un seul instant son humeur joviale et badine. La mort le trouva le pinceau à la main; il terminait le portrait d'un homme de robe, et sa dernière parole fut une plaisanterie. « J'ai brûlé ma dernière dent « pour peindre mon procureur, » dit-il alors,

par allusion au noir d'ivoire en usage dans la peinture.

Les tableaux de Téniers sont remarquables par une grande variété de composition, par une abondance sans confusion, par des attitudes vraies, sans manière, toutes puisées dans la nature, et par une certaine tournure originale qui n'appartient qu'à lui seul.

Aucun genre de peinture ne fut étranger à Téniers; batailles, marches d'armées, animaux, marine, tout reçoit une nouvelle vie sous la main de cet habile peintre.

Téniers avait formé une belle collection de tableaux de différentes écoles, mais surtout de l'école vénitienne, dont il admirait la couleur. On sait que c'est particulièrement dans cette partie de l'art, qu'il s'est rendu recommandable.

Quelques amateurs lui ont reproché d'avoir affecté dans quelques-uns de ses tableaux une couleur grisâtre; mais ce reproche est peut-être un mérite de plus dans Téniers, et ce gris argentin, qui n'est point un gris fade, donne souvent à ses tableaux un certain vague qui plaît et rafraîchit l'œil.

Téniers, dont la vie entière fut une suite de bonheur et de véritables jouissances, termina ses jours à Bruxelles, en 1694.

L. C.



DUQUESNE.

Hyac. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*



DU QUESNE.

Du Quesne naquit à Dieppe ; sa famille était calviniste. Il apprit de son père l'art de la marine, et dès son enfance montra, pour remplir cette carrière, les plus heureuses dispositions. A l'âge de 18 ans, il fit preuve d'un courage éclatant au siége de la Rochelle en 1628. La marine française fut quelque temps dans l'inaction : Du Quesne ne resta point oisif. La perfection de son art occupa tous ses instans ; il parcourut les différens ports, se lia avec les hommes de mer les plus expérimentés ; consulta, écouta, étudia ; les veilles, la fatigue, le temps, rien ne parut lui coûter ; la gloire fut son unique but. C'est vers elle que tendirent tous ses efforts ; efforts généreux, auxquels on dut la restauration de la marine française.

En 1535, son père ayant été tué dans un combat contre les Espagnols, Du Quesne, désolé de cette perte, jura de la venger. La flotte française joignit celle des ennemis aux environs de Cattari ; il commandait un vaisseau, et s'attache à celui de dom Roderigue de Velasco, commandant en chef ; Velasco fut tué. A Coronne, nouvelle victoire ; à Taragonne, il sauve l'escadre française par une vigoureuse résistance. Les dangers, les blessures ne sont rien pour sa

valeur; partout où se trouvent des Espagnols à combattre, il trouve à vaincre. Sous la minorité de Louis XIV, il porte des secours à la Suède; nommé vice-amiral par Christine, il bat l'armée danoise, fait lever le siége de Gothembourg, et détruit la flotte de Christierne. Rappelé en France en 1647, il fut employé en qualité de capitaine: Piombino, Portolongue le voyent à leurs portes. Lorsque Bordeaux fut assiégé, les temps malheureux empêchant de mettre une nouvelle flotte en mer, Du Quesne, après avoir vingt fois exposé sa vie pour son roi, lui sacrifia encore ses biens; plusieurs vaisseaux sont équipés à ses frais; il disperse les forces d'Espagne et d'Angleterre, et ne quitte la mer qu'à la signature de la paix, en 1659. En 1672, les armes de la France et de l'Angleterre s'unissent contre la Hollande, elle est vaincue; Du Quesne se couvre de gloire devant le Texel, et, quelque temps après, seconde le duc de Vivonne, obligé de combattre une flotte espagnole très-supérieure en force, pour porter des secours à Messine, et vient à Versailles demander des forces pour s'y maintenir. La grande réputation de Ruyter, amiral de la flotte ennemie, faisait balancer sur le choix de celui à qui l'on confierait le nouvel armement; toutes les voix furent pour Du Quesne, et le roi le nomma lieutenant-général des armées navales de France. Parti de Toulon, il avance vers la flotte, trouve Ruyter, lui livre ba-

taille, le défait, entre triomphant dans le port de Messine, pousse de nouveau vers l'ennemi, et, vainqueur pour la seconde fois de Ruyter, il apprend que cet illustre rival est mort à la suite de l'action. Le cœur de ce brave Hollandais ayant été enfermé dans une urne, pour être porté dans sa patrie, la frégate hollandaise chargée de cette commission, prise par un bâtiment français, fut conduite au lieutenant-général; il ne voulut pas recevoir l'épée du Capitaine, passa sur son bord, s'approcha du vase qui renfermait le cœur, et dit: « Voilà donc les restes d'un grand homme! Il a « trouvé la mort au milieu des hasards qu'il a tant « de fois bravés. » Puis il ajouta au Capitaine: « Votre commission est trop respectable pour « qu'on vous arrête: » et il lui fit donner un passeport. Louis XIV, résolu de rendre la paix à l'Europe, fit évacuer la Sicile; Du Quesne vint à la Cour rendre compte de son opération. La religion qu'il professait l'empêcha seule d'être maréchal de France; mais le roi lui donna la terre de Bouchet, près d'Etampes, érigée en marquisat sous son nom. Dans un conseil des officiers de marine, Du Quesne et Renau présentèrent chacun une nouvelle méthode pour la construction des vaisseaux. Toutes les voix furent pour le dessin du premier; mais, incapable d'injustice envers les autres, il conseilla au roi de préférer l'essai de Renau. En 1681, le Divan d'Alger rompit la paix avec la

France ; le Conseil s'assembla de nouveau : Renau proposa le bombardement de la ville, et, malgré l'opposition des officiers qui se refusaient à croire que l'eau fût capable de soutenir, sur une assiette mobile, l'effort des mortiers, son avis approuvé par Du Quesne fut mis à exécution. Tous deux sortent de Toulon en 1682, prouvent en écrasant Alger la justesse de leurs vues, et forcent ces fiers pirates à s'humilier devant le pavillon de France. En 1684, Gênes est assiégée à son tour par Du Quesne ; le palais du Doge est abymé par les bombes ; il épuise leurs munitions, met leurs vaisseaux hors d'état de servir, débarque les troupes, force les retranchemens ennemis, et, lorsqu'il voit les Français maîtres des faubourgs, remet à la voile, passe sur les côtes de Catalogne, et arrive à Paris au moment où le Doge, forcé par ses armes, venait, au nom de la république de Gênes, rendre hommage à Louis XIV. Alors Du Quesne abandonna la marine, se retira au sein de sa famille, et mourut à Paris, en 1688, à 78 ans.

Du Quesne est regardé comme le premier homme de la marine française ; courageux et modeste, il joignait à une conception hardie, une grande vigueur d'exécution ; ennemi généreux, ami sincère, avide de gloire mais plein de probité, il ne se servit jamais de la confiance que lui accordait son roi que pour l'intérêt même de son pays.

B. A.



WASHINGTON.

N. Piehle pinx.t *Landon dirax.t*



WASHINGTON.

Il est des hommes que la fortune désigne pour créer des empires et leur donner tout l'éclat auquel ils peuvent prétendre. Une main invisible les pousse sur le théâtre de leur gloire; les circonstances naissent pour leur génie; les entreprises de leurs ennemis même concourent à leur élévation. La foule, qui les avait vus au milieu d'elle, les aperçoit sans envie au sommet de la puissance, et semble se faire à leur domination. Mais quelques-uns de ces hommes extraordinaires, après avoir fait le bonheur de leur patrie, se sentent trop grands pour l'asservir; ils semblent même redouter les effets de la reconnaissance publique. On les voit, couverts de gloire, redescendre tout-à-coup dans les rangs dont ils étaient sortis; et, plus grands que des conquérans, que des monarques, ils méritent alors le titre immortel de véritable héros: tel fut l'illustre Washington.

Ce guerrier législateur, troisième fils d'Augustin Washington, naquit à Bridges Creek, dans le comté de Westmore Land, en Virginie, le 22 février 1732. Son aïeul, John Washington, né dans le nord de l'Angleterre, avait passé les mers en 1657, et s'était établi dans le canton même où naquit le libérateur de l'Amérique. L'ame fière

et amante de la gloire de Georges Washington lui fit choisir l'état militaire. Dès l'âge de 19 ans, il s'était acquis une réputation parmi ses compatriotes, qui le nommèrent adjudant-général de la Virginie. Alors le plan de la France pour réunir ses vastes possessions de l'Amérique septentrionale, c'est-à-dire la Louisiane avec le Canada, commençait à se développer. Les Français s'étant emparé de quelques terres appartenant à la Virginie, Washington fut envoyé pour négocier le renvoi des troupes. Avant de parvenir au premier fort français, il avait à traverser plusieurs contrées, habitées par un grand nombre de nations sauvages, dont la fidélité était au moins douteuse. La prudence et le courage qu'il déploya dans cette entreprise contribuèrent à augmenter sa réputation. Un événement malheureux pensa ravir Washington à l'état militaire. La mort de son frère le rendait possesseur d'une immense propriété. Il aimait les douceurs de la vie agricole, et était prêt à se livrer à son goût, lorsque le général Braddock l'invita à servir comme son aide-de-camp. Washington balançait; on lui parla de l'honneur de défendre sa patrie; et l'agriculture fut abandonnée pour les armes. Washington se trouva à la bataille de *la Monongahela*, où périt le général Braddock. Sa valeur ne put empêcher la déroute des siens; la victoire des Français fut complète. La prudence de Washington sauva seule

les débris de l'armée américaine. L'ascendant des Français paraissait décidé. Washington, par sa contenance ferme, par ses discours énergiques, sut retenir sous les armes des soldats découragés qui n'aspiraient qu'après le repos. Il continua de servir comme colonel, tant que l'armée française menaça la Virginie; mais, lorsqu'elle eut abandonné le fort Du Quesne, et qu'alors la sûreté de cette province fut assurée, Washington demanda et obtint sa retraite. Peu de temps après, il épousa la veuve de M. Curtis, femme distinguée par ses avantages personnels, et par les qualités qui assurent les jouissances paisibles de la vie domestique.

Après son mariage, le colonel Washington, retiré dans sa terre de Mont Vernon, se livra pendant quelques années aux soins de l'agriculture. Peut-être le repos dont il était environné lui permit-il alors d'entreprendre, ce qu'il n'avait pu faire pendant son séjour dans les camps; l'examen des droits et des intérêts des peuples, et la recherche des causes de leur prospérité et de leur bonheur. Il exerça sa pensée sur ces importans sujets; et il amassa ces matériaux immenses, qu'il sut si bien employer lorsqu'il fut question de donner à l'Amérique une de ces constitutions extraordinaires qui n'ont point de modèle. Dans sa retraite, Washington n'abandonna pas ses fonctions dans la législation de la Virginie. Il se déclara l'un

des premiers contre le principe des impôts arbitraires, admis par le parlement. Les compagnies indépendantes qui se formèrent dans la Virginie, le nommèrent leur chef. Il fut élu membre du premier congrès qui se réunit à Philadelphie; et, lorsqu'il fut nécessaire de donner un général en chef aux armées de l'union américaine, le congrès, en l'élevant à ce grade, ne fut que l'interprète de l'opinion publique.

L'époque de la nomination de Washington à cette place supérieure est peut-être celle de sa vie où il a déployé le plus de talens. Commencer la guerre sans argent, sans munitions, sans magasins; faire adopter à des comités, qui ne sentaient pas tout l'avantage d'un système uniforme de défense, des plans sages et bien conçus; réunir dans ses mains assez d'autorité pour sauver son pays, sans effaroucher l'esprit indépendant du congrès; voilà ce qu'entreprit Washington, et la victoire fut presque toujours fidèle à ses drapeaux. Après que l'Angleterre eut reconnu l'indépendance de l'Amérique, Washington fut choisi pour gouverner l'état qu'il venait de créer. Sa sagesse au conseil ne brilla pas moins que sa valeur dans les combats. Il travailla sans relâche à donner de bonnes loix à l'Amérique, à préparer cette constitution qui fait la prospérité et le bonheur des peuples qui l'ont adoptée. Washington voulut ensuite voir par lui-même les abus qui pouvaient

exister dans les provinces, et cimenter l'union entre le chef du gouvernement et les différentes législatures. Dans ses voyages, il s'occupa de toutes les branches de l'administration; il encouragea les établissemens utiles, surtout ceux qui devaient augmenter la population, et il porta particulièrement ses regards sur l'agriculture, comme la cause de la plus grande prospérité du pays. La modestie et la simplicité ne le quittèrent pas dans le haut rang où il se trouvait placé. Il refusa le titre d'Altesse, mais il ne put se dérober entièrement aux honneurs que l'admiration publique lui décernait. Dans son voyage au nord des Etats-Unis, on éleva sur son passage des arcs de triomphe, ornés d'inscriptions à sa louange. S'il arrivait au théâtre, tout le monde se levait; s'il venait au bal, on le plaçait sur un sopha, et l'on accueillait en souverain celui à qui on devait l'inestimable bienfait de la liberté. Washington ne fut l'ami que des révolutions qui arrachent les Etats à l'oppression, et non de celles qui les livrent à l'anarchie. Loin d'applaudir au système des novateurs français, il les condamna. Réélu, en 1793, président du congrès, il refusa de reconnaître le vice-consul de la république, et délivra son propre pays des principes exagérés qui commençaient à s'y répandre. Il sévit avec énergie contre les faiseurs de pamflets, dissipa les attroupemens, et conserva le repos aux peuples confiés à ses soins.

Fatigué des affaires, il demanda, en 1797, à n'être point réélu comme candidat pour la présidence qu'il allait quitter. Alors, sans titres, sans faste, sans orgueil, il vint retrouver les champs qui l'avaient vu naître, après avoir signalé par un dernier bienfait son départ de Philadelphie, en fondant une université dans la Ville Neuve. L'amour et l'admiration de ses compatriotes le suivirent dans sa retraite, où il mourut d'une esquinancie, à 67 ans, le samedi 14 décembre 1799.

Grand dans les revers, plus grand encore dans la victoire, il opposa aux premiers le courage, et à la seconde la modération. La sagesse chez Washington remplaça quelquefois la hardiesse des idées et ces vues brillantes, souvent plus fatales qu'utiles aux Etats. Il fut digne du legs que lui fit Francklin dans son testament: « Je lègue, dit ce « grand homme, au général Washington, mon ami « et l'ami de l'humanité, le bâton de pommier sau- « vage dont je me sers pour me promener; si ce « bâton était un sceptre, il lui conviendrait de « même. » Modèle de prudence, de bravoure, d'activité, de sagesse, Washington réunit toutes les qualités qui assurent la véritable gloire. En mourant, il a laissé son pays tranquille et florissant. Ses travaux ont eu leur récompense. Il est donné à peu de grands hommes de voir ainsi leurs vastes conceptions s'asseoir, se consolider, sans qu'ils ayent besoin de recourir à la force et à la tyrannie.

Th. L. R.

St. IGNACE.

L. Vostermann del.t *Landon direx.t*



S. IGNACE DE LOYOLA.

S. Ignace de Loyala, fondateur de la Compagnie de Jésus, était un gentilhomme de Biscaye; il naquit en 1491, et fut envoyé très-jeune à la Cour d'Espagne. Ferdinand V le mit au nombre de ses pages. Bientôt las d'une vie oisive, Ignace prit le parti des armes, et marcha contre les Français qui s'efforçaient vainement d'enlever la Navarre aux Espagnols. Il fut converti par la lecture d'une Vie des Saints, lorsqu'il gardait le lit pour se guérir d'une blessure qu'il avait reçue au siége de Pampelune. Prenant la résolution de rompre avec le monde, et de se consacrer entièrement à Dieu, il renonça aux plaisirs de son état qui l'avaient captivé jusqu'alors. Il partit, aussitôt sa guérison; pour le monastère de Montferrat en Catalogue; là, il travailla à la réformation de sa vie. Revêtu d'un sac de toile, et le corps ceint d'une corde, il se rendit à l'église, et, par suite d'un vœu bizarre, il fit la veille des armes, et s'arma chevalier de la Vierge. Il se retira ensuite dans la ville de Manrèse. Se voyant l'objet de la curiosité publique, il se cacha dans une caverne sous une montagne déserte. Mais l'excès de ses austérités ruina bientôt sa santé; un jour, on le trouva évanoui d'épuisement, et on le ramena malgré lui à Manrèse. Il alla à Rome, et revint s'embarquer à Barcelone pour la Terre Sainte où

il arriva en 1523. De retour en Europe, il sentit le besoin de s'instruire; il commença ses études, à l'âge de 33 ans, en Espagne, et les acheva à Paris où il vint en 1528. C'est dans cette ville qu'Ignace s'associa neuf compagnons savans et vertueux pour établir un nouvel ordre religieux; ils se lièrent par des vœux, dans l'église de Montmartre, en 1534. Ils le suivirent à Rome où Ignace présenta au pape Paul III son projet d'institution, qui fut reçu après quelques difficultés, et confirmé en 1540. Ainsi furent créés ces Jésuites qui dans la suite eurent une si grande influence sur les opinions des peuples et sur l'esprit des rois. Le Portugal, l'Espagne, l'Allemagne et l'Italie virent bientôt se répandre dans leurs villes, ces nouveaux Sociétaires dont S. Ignace fut élu le général; mais ils ne purent s'établir en France que vers l'an 1550. Longtemps attaqués par l'Université, le Parlement et la Sorbonne, ils ne triomphèrent de tant d'obstacles que par une conduite adroite et par le concours des circonstances. S. Ignace mourut en 1556. Il a laissé son Livre des Exercices spirituels; des Règles et des Constitutions qui font honneur à sa pénétration et à sa piété. Il avait un esprit vif, aussi remarquable par sa singularité que par sa profondeur. Il vit sa Société porter la foi jusqu'aux extrémités du monde; mais les grands talens dont elle s'est honorée depuis, n'en ont pu empêcher l'entier abolissement.

B. A.

LE CARDINAL DE RETZ.

Van Schuppen del.t *Landon direx.t*

LE CARDINAL DE RETZ.



Jean-François-Paul de Gondy, archevêque titulaire de Corinthe, coadjuteur, puis archevêque de Paris, cardinal de Retz, naquit à Montmirel en Brie, en 1614, de Philippe de Gondy, général des galères de France, et de Marie de Lannoy, dame de Folleville; il montra de bonne heure une rare facilité pour les affaires. Un génie hardi, intrigant et plein de ressources, un esprit plus libre et plus indépendant qu'il ne doit être sous un gouvernement monarchique, une grande pénétration jointe à la connaissance de l'histoire ancienne et moderne, le décelèrent au cardinal de Richelieu, comme un jeune homme qui se ferait craindre un jour. Il avait naturellement l'humeur douce; il parlait avec force et sans méditation: mais, peu scrupuleux sur le choix des termes, il pensait plutôt à persuader, qu'à plaire à l'oreille. Sa mémoire était extraordinaire, et l'on assure qu'il récitait à ses amis l'histoire de sa vie, comme s'il l'eût composée et apprise ensuite par cœur. Dès son enfance, il parut plus propre à l'état militaire qu'à l'état ecclésiastique. Ses parens voulaient en faire un prélat; pour rompre leur dessein, il se battit plusieurs fois en duel. Par la force de son caractère, il s'assujettit enfin à l'état pénible de la prêtrise, et l'on au-

rait dit quelque temps qu'il était né pour être l'exemple du Clergé. Mais, sous cette apparence, il aima constamment le monde, excepté dans les dernières années de sa vie qu'il passa dans la retraite; et pour lors il sembla mériter la vénération.

Il admirait le courage des Romains, au point d'en être jaloux. Plutarque, Salluste, Tite-Live et quelques autres auteurs anciens avaient fortifié, dans le cardinal de Retz, une certaine disposition qui semblait tenir du Visionnaire. On remarquait, dans son admiration, un desir violent d'imiter l'ambition des grands hommes de l'antiquité. Il avait peu de piété et peut-être d'abord peu de religion; et, quoiqu'il prêchât souvent comme un simple pasteur pour charmer le peuple, il vivait comme le courtisan le plus mondain. On lui reprochait un jour ses dépenses excessives. « Eh bien ! dit-il, j'ai bien supputé ; « César, à mon âge, devait six fois plus que « moi. »

Le peuple, ébloui de la régularité extérieurement apostolique du Coadjuteur, ne faisait aucune réflexion sur les désordres réels de sa conduite, qu'il ne pouvait pas toujours cacher, quel que fût le desir qu'il avait d'être loué et de paraître ce qu'il n'était pas.

Enfin les guerres de la Fronde éclatèrent; il en fut un des premiers moteurs, et il avoue

qu'il arma seul tout Paris à la journée des Barricades. Il avait fait l'apprentissage des conspirations sous Richelieu qu'il détestait, et il trempa dans un complot contre la vie de ce Cardinal à la vengeance duquel il échappa. Sous la minorité de Louis XIV, il saisit avec avidité l'occasion de montrer son génie audacieux. Il souleva le Parlement et le Peuple contre la Cour qu'il força d'abandonner Paris aux intrigues qu'il y faisait jouer. L'on a dit qu'il avait toujours agi sans but; mais on peut croire que son dessein fut de renverser Mazarin, et de s'élever au rang de premier ministre; de là cette foule de tentatives séditieuses, de menées diverses, d'actions hardies et quelquefois ridicules. On le vit, à la tête d'un régiment, marcher contre les troupes royales, et puis, quittant le casque, paraître au Parlement avec un poignard sous sa robe: « voilà « le bréviaire de notre Archevêque, disait un « Plaisant à cette occasion. » Le peuple n'en avait pas moins de respect pour lui. Comme tous les chefs de faction qui parurent alors, le cardinal de Retz changea de parti quand il le crut nécessaire à son intérêt particulier, et il sacrifia sa popularité à l'ambition de diriger la Cour qui était le jouet de tous les meneurs. « Le Coadju« teur, dit Voltaire, tantôt ami, tantôt ennemi « du prince de Condé, suscita contre lui une « partie du Parlement et du Peuple; il osa en

« même temps servir la Reine en tenant tête à « ce Prince, et l'outrager en la forçant d'éloigner « le cardinal Mazarin qui se retira à Cologne. La « Reine, par une contradiction trop ordinaire « aux gouvernemens faibles, fut obligée de recevoir à la fois ses services et ses offenses, et « de nommer au cardinalat ce même Coadjuteur, « l'auteur des barricades, etc. »

On croit qu'Innocent X ne fut pas fâché de mortifier le cardinal Mazarin par l'élévation du cardinal de Retz. Dans la suite, la Cour qui tremblait devant lui, en se servant de ses moyens, le fit arrêter au Louvre. Il souffrit sa captivité avec courage; enfin il fut forcé de se démettre de l'archevêché de Paris, pour se délivrer de sa prison. On lui avait promis sa liberté à ce prix; on le trompait, et la Cour le fit conduire à Nantes où il fut retenu dans le château: mais, secouru par ses amis, il eut le bonheur de se sauver, même en plein jour. Alors il révoqua sa démission, passa en Espagne, et de là à Rome, où il assista à l'élection d'Alexandre VII qui négligea les intérêts du Cardinal. C'est ce qui l'obligea de se retirer en Franche-Comté, d'où il erra pendant quelque temps en Allemagne, en Hollande, en Flandre et en Angleterre. Après la mort du cardinal Mazarin, il se rendit aux volontés de la Cour, et donna sa démission telle qu'on voulut. Ce fut alors qu'il se jeta aux pieds de Louis XIV

qui lui dit : « Monsieur le Cardinal, vous avez « les cheveux blancs. — Sire, lui répondit-il, on « blanchit aisément quand on est dans la dis-« grace de votre Majesté. » Dès ce moment, il n'eut aucune part aux affaires du gouvernement. La Cour ne le craignait plus, mais les souvenirs étaient encore récens. Il entra depuis dans divers conclaves ; mais enfin il prit le parti de la retraite, résolu d'y passer les jours qui lui restaient à vivre. Alors il retrancha considérablement de sa dépense, et, se réduisant au nécessaire, il acquitta ses dettes avec beaucoup de générosité. On jugea diversement de cette réforme ; les uns l'attribuèrent à ce dégoût salutaire, qui ramène sur le retour les principes de religion que les désordres du monde et la tyrannie des passions ont presque étouffés ; les autres l'attribuèrent à la faiblesse de l'âge et à des infirmités qui annoncent aux vieillards les approches de la mort.

Il demeura donc encore exposé à la malignité des jugemens du public ; mais, quoi qu'il en soit, sa retraite est l'action la plus extraordinaire de sa vie. Le cardinal de Retz mourut en 1679, âgé de 66 ans.

Bossuet a tracé de cet homme fameux un portrait plein de force et de grandeur, dans l'Oraison funèbre du chancelier Le Tellier ; il le termine ainsi : « Après que tous les partis furent

« abattus, il sembla encore se soutenir seul, et « seul encore menacer le Favori victorieux, de « ses tristes et intrépides regards. »

Le cardinal de Retz nous a laissé des Mémoires uniques dans leur genre; il s'y est peint lui-même avec toutes ses vertus et tous ses vices. Il ne cache aucune démarche; il montre, sans déguisement, les ressorts qui l'ont fait agir et par lesquels il a fait agir les autres, au dépend même de sa réputation. Voltaire a dit, de ces Mémoires, qu'ils sont écrits avec un air de grandeur, une impétuosité de génie, et une inégalité qui sont l'image de sa conduite. Le même auteur ajoute dans un autre endroit: « En lisant les Lettres « du cardinal Mazarin et les Mémoires du car- « dinal de Retz, on voit aisément que Retz était « le génie supérieur; cependant Mazarin fut tout « puissant, et Retz fut accablé. »

Nous avons aussi de lui la Conjuration de Jean de Fiesque, qu'il écrivit, comme il nous l'apprend dans ses Mémoires, à l'âge de 17 ans, et quelques Pièces sur les affaires de son temps.

Voilà l'épitaphe qu'on lui fit: *Ille inquietus hic quiescit Gondius.* Ici se repose le turbulent Gondy.

Cet homme, dont la vie fut un mélange d'événemens si singuliers, avait eu pour précepteur le vénérable S. Vincent de Paul.

B. A.

CHAULIEU.

Largillière pinx.t — *Landon direx.t*

CHAULIEU.



Guillaume Amfrye de Chaulieu, abbé d'Aumale, prieur de Saint-Georges en l'île d'Oléron, de Poitiers, de Clenel, et Saint-Etienne; seigneur de Fontenay, naquit dans cette terre en 1639. Son père Jacques Paul Amfrye de Chaulieu était maître-des-comptes à Rouen, et conseiller d'état à brevet; il avait été employé par la reine-mère et par le cardinal de Mazarin à l'échange de la principauté de Sedan; et ce fut le succès de cette négociation qui lia MM. de Chaulieu avec la maison de Bouillon. Le génie heureux et facile de Guillaume son fils, qu'une excellente éducation perfectionna, lui ouvrit, presqu'au sortir des classes, l'accès de toutes les sociétés de gens aimables. M. le prince de Conti et M. de Vendôme, charmés des agrémens de son esprit et de la gaieté de son caractère, lui donnèrent à la fois leur estime et leur amitié. Ces princes le mirent à la tête de leurs affaires, et lui firent avoir pour 30,000 liv. de rentes en bénéfices. Le Grand-Prieur allait souvent souper chez lui comme chez un ami. Au Temple, il avait réuni une société charmante de gens de lettres, d'amis spirituels que son bon cœur, son enjouement lui attachaient chaque jour davantage. Ses Poésies respirent la volupté, la grâce et la dé-

licatesse. On l'appelait l'Anacréon du Temple, parce que comme le Poète Grec, il goûta les plaisirs de l'esprit et de l'amour jusqu'au dernier âge. A quatre-vingts ans, quoique aveugle, il aimait mademoiselle de Launai avec tout le feu de la jeunesse.

L'auteur du Temple du Goût l'a très-bien caractérisé : « Le Dieu du Goût, dit-il, l'avertit « de ne se croire que le premier des poètes né-« gligés, et non pas le premier des bons poètes. » En effet, souvent Chaulieu se permet des négligences intolérables. Mais les poésies qui lui ont mérité une réputation, sont pleines de la délicatesse d'Anacréon et de la philosophie d'Horace. A quelques longueurs près, l'esprit et le sentiment étincellent dans toutes ses pièces. A juger d'après certaines maximes qu'il a répandues dans quelques-unes, on croirait volontiers qu'il était ce que nous appelons de nos jours un esprit fort. Il mourut à Paris, dans sa belle maison du Temple, le 27 juin 1720, âgé de 81 ans.

Tout le monde sait par cœur les stances qu'il adressa au séjour de Fontenay, et dans lesquelles on trouve ces vers touchans :

Muses qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fîtes nourrir ;
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

B. A.

LULLI

Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

LULLY.

Jean-Baptiste de Lully, écuyer, conseiller-secrétaire du roi, maison couronne de France et de ses finances, surintendant de la musique de sa Majesté, tels sont les titres dont on voit toujours son nom revêtu. Lully, qui nous intéresse bien davantage comme créateur du théâtre lyrique français, était né, en 1633, à Florence, de parens dont la fortune et la condition étaient également peu relevées. On prétend que dans son enfance il fit le même métier qu'avait fait Sixte V, et de même que ce pape célèbre, il dut sa première éducation à un bon Cordelier, qui lui donna des leçons de musique et lui enseigna à jouer de la guitare. Lully s'en souvint toute sa vie, et n'en parlait jamais qu'avec reconnaissance. Mademoiselle de Montpensier avait prié le chevalier de Guise, qui voyageait en Italie, de lui amener quelque petit Italien s'il en trouvait un joli. Il rencontra Lully dont la vivacité lui plut, et le ramena avec lui; mais Mademoiselle de Montpensier l'ayant trouvé apparemment trop laid, le relégua à la cuisine où il fut tout simplement marmiton. Dans ses momens de loisir, il se mit à racler sur un méchant violon, que le hasard lui procura. On l'entendit, on en fut étonné, et l'on avertit Mademoiselle que son petit Marmiton italien avait du talent pour la

musique. Mademoiselle lui fit donner des leçons, et le plaça à la chambre où il fut musicien en titre. Une aventure que Mademoiselle voulait tenir secrète donna lieu à quelques vers piquans sur lesquels Lully fit de la musique; elle mit les paroles en vogue, et le fit congédier. Il passa de là chez les violons du roi où il entra d'abord, à ce que disent les chroniques, comme porteur d'instrumens; bientôt il composa des airs qui le firent connaître de Louis XIV. Ce Prince le goûta tellement que pour lui donner les moyens de développer ses idées, il créa une nouvelle bande de violons, que Lully put conduire à sa fantaisie; et cette bande, que l'on nomma les petits violons, ne tarda pas à surpasser la bande des vingt-quatre alors très-fameuse. Ces succès valurent à Lully d'être choisi pour composer la musique des ballets ou divertissemens que le roi faisait exécuter tous les ans; il s'en acquitta de telle manière que le roi le nomma surintendant de sa musique, place qu'il manqua plus d'une fois de perdre par des extravagances de plus d'un genre. Mais enfin, devenu plus sage, il fut l'homme à la mode; il se vit fêté, caressé, recherché de toute la Cour, et rien en musique ne se faisait sans son avis.

Baptiste le très-cher,
N'a point vu ma courante, et je vais le chercher.

dit, dans les Fâcheux, le Courtisan Musicien.

En 1672, le roi lui donna le privilége de l'Opéra, accordé trois ans auparavant à Cambert et Perrin, les premiers qui ayent fait jouer en France des opéras français. Ce fut là l'époque de sa gloire, et dans cette position éminente, il fit également preuve de génie comme compositeur et comme administrateur. En effet, quoique le commun des amateurs traite de surannés les ouvrages de Lully, et que s'en déclarer l'apologiste soit aux yeux du vulgaire un titre assuré au ridicule, il n'en est pas moins constant qu'à l'époque où ils parurent, ils excitèrent un juste enthousiasme; on admira avec raison cette grande fécondité d'idées, cette vérité de déclamation, la correction de sa facture, la simplicité de son style et la pureté de son goût. C'est au Théâtre Français, c'est en écoutant Baron et la Champmêlé que Lully s'exerçait à saisir ces inflexions de la nature dont il a rempli ses récitatifs qui par là seront toujours admirables pour les gens non prévenus; et l'on peut dire qu'il n'a point été surpassé dans cette partie; ceux même qui ont voulu refaire les poèmes qu'il a traités lui sont souvent restés inférieurs en ce point, sans en excepter Gluck lui-même. On ne peut point en dire autant de ses airs; le goût et la forme ont entièrement changé; mais il est plusieurs scènes que l'on peut encore admirer, et qui, revêtues du coloris moderne, feraient le plus grand plaisir. On peut citer, entre autres, la

scène d'Armide, *plus j'observe ces lieux*, que Gluck a entièrement imitée. Comme administrateur, il n'a jamais eu d'égal; et depuis lui, l'on peut à peine en citer deux ou trois qui ayent mérité de lui être comparés. Après avoir réglé dans ses ouvrages jusques aux moindres détails de la danse, du costume, des décorations, des machines, dans un temps où l'Opéra était bien plus magnifique que de nos jours, il veillait encore lui-même aux répétitions : son coup d'œil pénétrant saisissait à l'instant le plus léger vice d'exécution, et comme il était violent et emporté, s'il voyait par exemple un violon manquer à sa partie, il accourait à lui du fond du théâtre, lui arrachait son instrument, le lui brisait sur les épaules; mais, la représentation finie, il l'emmenait dîner, lui payait son instrument plus qu'il ne valait, et, sans cependant se familiariser, réparait par sa bonté ce que ses procédés pouvaient avoir eu d'irrégulier. Il donnait des conseils aux chanteurs, aux danseurs même sur les détails de leur art, et tout cela avec une justesse admirable. Il attirait de toutes parts les sujets qui montraient des dispositions dans l'un ou l'autre de ces genres, les formait lui-même et se chargeait de leur avancement. Pour maintenir la police de son établissement, non-seulement il était fort réservé avec toutes les actrices, mais il exigeait qu'elles-mêmes se conduisissent avec retenue : aussi, disent d'an-

ciens Mémoires, l'Opéra de son temps n'était ni *cruel* ni *barbare*, mais il était *politique et décent*. Il tenait sa comptabilité dans un ordre parfait, et, sans recevoir de gratifications extraordinaires, il avait si bien su prendre ses mesures que loin d'être à la charge du gouvernement, il faisait sur ses recettes des économies considérables. Aussi Lully laissa à sa mort une très-belle fortune, acquise par les seuls produits de son spectacle; après lui, tout n'alla plus qu'en décadence.

Le mérite et les talens de Lully lui avaient tellement attiré la bienveillance de Louis XIV, qu'ayant eu, en 1682, la fantaisie d'être secrétaire du roi, ce prince le fit recevoir, malgré les oppositions de la compagnie entière et de Louvois lui-même. Cette réception donna lieu à des scènes plaisantes que la briéveté de cette Notice ne permet pas de rapporter. Lully, dans la force de l'âge, jouissait de toutes les faveurs de la fortune, lorsqu'un accident vint terminer ses jours. A la fin de 1686, il faisait exécuter un *Te Deum* aux Feuillans, pour la convalescence du roi; dans la chaleur de l'action, il frappa de sa canne sur le bout de son pied; il y vint un petit ulcère qui augmenta peu à peu; son médecin lui conseilla de faire couper le petit doigt, puis, après quelques jours, le pied, puis la jambe. Un Charlatan offrit de le guérir, et MM. de Ven-

*f**

dôme, qui l'aimaient beaucoup, offrirent 20,000 l. si l'on y parvenait; mais tout fut inutile, le mal fit des progrès rapides; il fallut songer à la mort. Un Confesseur, qui lui fut alors amené, exigea qu'il jetât au feu un nouvel opéra qu'il venait de terminer. Après quelque résistance, Lully y consentit; le Confesseur parti, Lully se trouva mieux; on le crut hors de danger. M. de Vendôme étant venu le voir: *Quoi Baptiste*, lui dit-il, *étais-tu fou d'écouter ce Janséniste, et de brûler un si bel ouvrage?* — *Paix, paix, Monseigneur*, répondit Lully, *je savais bien ce que je faisais, j'en avais là une autre copie.* Mais le mal ayant empiré, il revint à son repentir, se fit mettre, la corde au cou, sur la cendre, et y mourut le 22 mars 1687, âgé de 54 ans. Sa veuve, fille du musicien Lambert, lui fit élever un monument magnifique. Il laissa trois fils qui dissipèrent, en peu de temps, 630,000 l. qu'il avait amassées, et dont un seul, Louis de Lully, marcha de loin sur ses traces.

L'école de Lully a subsisté jusques à Rameau qui lui-même a régné jusqu'à Gluck.

A. Ch.



SCHOMBERG.

Kneller pinx.t *Landon direx.t*



SCHOMBERG.



Frédéric Armand de Schomberg, d'une famille illustre, fit ses premières armes sous Frédéric Henri, prince d'Orange. On ignore quelle est l'année de sa naissance. La renommée qu'il acquit de bonne heure le devança en France où il vint en 1650. Il y obtint les gouvernemens de Gravelines, de Furnes, et des pays circonvoisins. La Cour voulant servir l'entreprise de la maison de Bragance contre les Espagnols, sans rompre ouvertement avec cette nation, le fit passer en Portugal, sans lui donner aucune mission. Il s'y conduisit avec tant de bravoure et de prudence à la tête des armées, que l'Espagne fut contrainte de faire la paix en 1668, et de reconnaître Jean de Bragance légitime héritier du royaume de Portugal. La Catalogne ayant éprouvé la force de ses armes en 1672, il obtint, quoique protestant, le bâton de maréchal de France en 1675. Les Pays-Bas offrirent en 1676 un nouveau théâtre à ses talens militaires, et les siéges de Mastricht et de Charleroi qu'il fit lever, confirmèrent la réputation qu'il avait acquise. Schomberg est l'une des pertes que fit la France en 1685, lors de la révocation de l'édit de Nantes. L'électeur de Brandebourg, chez qui il se retira, lui donna le gouvernement de la Prusse Ducale, le choisit pour

son ministre d'état, et pour généralissime de ses armées. Soit inconstance, soit nécessité, il quitta l'Allemagne et passa en Portugal, puis vint en Hollande, enfin suivit en Angleterre Henri Guillaume, prince d'Orange, qui allait s'emparer de ce royaume. Ce Monarque l'envoya en 1689 commander en Irlande où l'année d'après se donna la fameuse bataille de la Boyne, entre Guillaume et Jacques : Schomberg traversa la rivière à la nage, dirigeant la cavalerie, battit huit escadrons de l'armée ennemie, et rompit l'infanterie irlandaise. Jacques, mis en déroute et poursuivi jusqu'à la nuit, abandonna la victoire à son gendre. Le maréchal de Schomberg s'étant exposé comme un simple soldat, fut tué d'un coup de sabre et d'un coup de pistolet par un des gardes du roi Jacques. Sa postérité est restée au service du roi d'Angleterre. Il avait les titres de *Maréchal de France*, de *Duc* et de *Grand* en Portugal, de *Milord-Duc* et de *Chevalier de la Jarretière* en Angleterre.

On prétend que sincèrement attaché au pays que sa religion l'avait forcé de quitter, Schomberg en se rangeant sous les drapeaux de Guillaume, avait exigé que ce Prince lui donnât sa parole de ne jamais l'employer contre le roi de France.

B. A.



Dasnier del.t Landon direx.t



MONTESQUIEU.



Charles de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu, d'une famille noble de Guyenne, naquit au château de la Brède, près de Bordeaux, le 18 janvier 1689. Son père s'était distingué au service, et l'avait quitté de fort bonne heure; il donna tous ses soins à l'éducation de Charles de Secondat, dont les dispositions prématurées lui faisaient espérer un homme distingué. Dans cet âge où les objets s'offrent en foule à un jeune esprit avide d'apprendre, qui souvent s'amuse de tous sans s'arrêter à aucun, l'étude de la jurisprudence parut fixer d'abord et presqu'exclusivement l'attention de Montesquieu. On put voir dès-lors que ce serait l'étude de sa vie, et présager en quelque sorte l'*Esprit des Loix*. C'est une disposition qui semble particulière au génie, que de réunir et diriger toutes ses forces vers un seul point, tandis que les esprits ordinaires divisent et affaiblissent les leurs, en se proposant à la fois plusieurs buts, dont aucun ne doit être atteint par eux. Ainsi s'était exercé, avait brillé, dans un genre unique, chacun des grands hommes de ce siécle dont Montesquieu vit la fin. Ce siécle semblait avoir moissonné toutes les palmes de la littérature. Peut-être cette considération

contribua-t-elle à déterminer le choix de Montesquieu pour l'étude des loix; matière en effet nouvelle pour qui voulait l'envisager en philosophe. Déja par un extrait raisonné des ouvrages qui composent le corps du droit civil, il préparait les matériaux de l'*Esprit des Loix*. Toutefois résolu à suivre la carrière de la magistrature, il s'était fait recevoir conseiller au parlement de Bordeaux. En 1716, un oncle paternel, président à mortier au même parlement, lui laissa ses biens et sa charge. Il s'en montra digne, lorsque, peu d'années après, chargé par sa Compagnie de présenter des remontrances au Roi snr la création d'un nouvel impôt, il s'acquitta de cette commission avec un courage sans faste, et se montra citoyen à la Cour, sans y déplaire.

En 1721 parurent les *Lettres Persanes*, imitation du *Siamois* de Dufresny, mais imitation qui fait voir, dit Voltaire, comment l'original devait être écrit. Le succès de cet ouvrage fut prodigieux. Les éditions, renouvelées sans cesse, étaient épuisées aussitôt. A la faveur du titre seul, de misérables copies se vendirent: les Libraires du temps allaient, dit-on, demandant à tout le monde qu'on leur fît des *Lettres Persanes*. L'Académie française, qui fut toujours l'objet de tant de plaisanteries et de tant de brigues, n'avait fait que sourire à quelques traits malins

jetés contre elle dans l'ouvrage, et elle s'était empressée d'appeler l'auteur dans son sein. Il y eut un obstacle à son admission, et cet obstacle vint du cardinal de Fleury dont on avait alarmé la conscience de cardinal et de ministre, au sujet de quelques passages de ces mêmes *Lettres Persanes*, où la Religion et le Gouvernement ne paraissaient point assez respectés. Voltaire prétend que Montesquieu fit faire de son Livre une édition particulière dans laquelle ces passages étaient supprimés, et qu'il alla lui-même en porter un exemplaire au Cardinal, qui le lut et laissa entrer l'auteur à l'Académie. Cette anecdote est peu vraisemblable : ce qui l'est beaucoup plus, c'est que des amis puissans aidèrent à lever les scrupules du Cardinal-Ministre, et que leur crédit fit tout sur un homme qui était fort attentif à ménager le sien. Peu de temps après, Montesquieu vendit sa charge. Depuis longtemps il voulait voyager, étudier sur les lieux mêmes les différentes formes de gouvernement, et voir les hommes distingués de chaque pays. Il parcourut successivement l'Allemagne, l'Italie, la Suisse et l'Angleterre. Il avait, dit-on, rapporté comme résultat de ses observations, qu'il fallait voyager en Allemagne, séjourner en Italie, penser en Angleterre, et vivre en France. On a peine à concevoir comment un esprit de la trempe de Montesquieu a pu mettre

quelque différence entre penser et vivre, et comment ce pouvait être pour lui deux choses. De retour de ses voyages, il mit la dernière main à ses *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence.* Ces *Causes* existaient dans l'histoire; c'était au philosophe à les y découvrir. Montesquieu les a démêlées avec une sagacité rare, et exposées avec cette précision énergique qui était le caractère de son talent. Les ouvrages des anciens ne lui fournissaient peut-être pas tous les matériaux qu'il eût pu desirer pour en former ce système complet d'agrandissement et de décadence progressive qu'offre la durée de l'Empire romain; mais il a fait, dit d'Alembert, comme un habile architecte qui, sur des ruines savantes, tracerait de la manière la plus vraisemblable le plan d'un édifice antique, en suppléant par le génie et par d'heureuses conjectures à des restes informes et tronqués. Un petit volume lui a suffi pour renfermer un tableau si intéressant et si vaste. « En laissant « beaucoup voir, dit encore d'Alembert, il laisse « encore plus à penser; et il aurait pu intitu- « ler son livre : *Histoire romaine à l'usage des* « *hommes d'état et des philosophes.* » Enfin, après un long travail dans lequel il sentit souvent, comme il l'a dit lui-même, ses forces prêtes à l'abandonner, il donna l'*Esprit des Loix*, l'un

des ouvrages les plus originaux dont notre littérature s'honore. *L'humanité avait perdu ses titres*, dit alors Voltaire, *M. de Montesquieu les a retrouvés et les lui a rendus.* Le succès de l'*Esprit des Loix* ne pouvait être le même que celui des *Lettres Persanes.* Le plus grand nombre des lecteurs eut besoin d'être averti du mérite de ce nouvel ouvrage; très-peu le lurent, moins encore le comprirent: quelques-uns s'en vengèrent par des épigrammes. On a cité, et trop cité peut-être le mot de madame de Deffaut: *C'est de l'esprit sur les loix.* Mais ni ces attaques légères, ni la lourde critique du *Nouvelliste ecclésiastique* n'ont prévalu contre le livre, et l'auteur a pris enfin parmi nous le rang que les étrangers plus justes lui avaient assigné les premiers. La lecture que suppose l'*Esprit des Loix* est immense; et cependant Montesquieu était presque entièrement privé de la vue, et obligé d'avoir recours à des yeux étrangers. Ses auteurs favoris paraissent avoir été Plutarque et surtout Tacite avec lequel il a des rapports singuliers de style, l'énergie, la concision, le trait, et quelquefois l'obscurité. C'est de ce dernier que Montesquieu a dit qu'*il abrégeait tout, parce qu'il voyait tout*; et, en définissant ainsi le génie de Tacite, il a donné lui-même une définition assez exacte du sien. Lui aussi voyant

tout, abrégeait tout. C'est sans doute par là qu'il faut expliquer ce défaut de méthode et de liaison si souvent reproché à l'*Esprit des Loix*, ce désordre apparent qui laisse à l'intelligence du lecteur le soin de rapprocher et d'unir entre elles des idées qui semblent trop distantes ou même disparates, en suppléant les idées intermédiaires que la vue rapide et vaste de l'auteur ne faisait qu'apercevoir et franchir.

Montesquieu céda peut-être à l'envie de prouver que la même main qui retraçait l'histoire des nations, de leurs loix et de leurs mœurs, pouvait aussi dessiner des scènes gracieuses et légères, lorsqu'il publia son *Temple de Gnide*, dont le plus grand mérite en effet est d'avoir été écrit par l'auteur de l'*Esprit des Loix* et des *Considérations sur les Romains*. Mille esprits vides et superficiels auraient mieux réussi qu'un aussi mâle génie dans ce genre de composition galante et futile : le grand Homme est trop gêné dans ce petit sujet. « On croit voir, dit Laharpe, « un aigle qui voltige dans un bocage. » Nous ne dirons rien du roman d'*Arsace*.

Montesquieu, après avoir vécu longtemps dans sa terre de la Brède, occupé de ses grands travaux, vint à Paris. Le séjour de cette capitale semble être funeste aux hommes célèbres qui, après s'en être tenus habituellement éloignés, se

laissent aller au desir d'y reparaître. Objets de l'admiration publique, recherchés avec un empressement quelquefois indiscret, ils trouvent dans ces triomphes de l'amour propre des sensations trop vives qui hâtent leur fin. Celle de Montesquieu fut marquée par des regrets universels. Il mourut le 10 février 1755, à l'âge de 66 ans révolus.

Quoique sujet à de fréquentes distractions, il était d'un commerce agréable; sa conversation, semée de traits vifs et brillans, n'était point inférieure à ses écrits. Sa dépense était réglée avec une sage économie: une partie fixe de son revenu était consacrée à des libéralités et à des actes de bienfaisance dont sa mort seule a révélé le secret. On se rappelle à ce sujet l'anecdote qui a été mise sur la scène française, sous le titre du *Bienfait anonyme*. Montesquieu étant à prendre le plaisir de la promenade dans le port de Marseille, fut frappé de l'air de tristesse d'un jeune Batelier qui le conduisait. Celui-ci, sans connaître Montesquieu, lui raconta que son père avait été pris par des Corsaires et conduit à Alger, et qu'il travaillait à se procurer le prix de sa rançon. Le jour même l'argent nécessaire était entre les mains du jeune Batelier qui fit d'inutiles démarches pour connaître son bienfaiteur. Ce ne fut qu'après la mort de Mon-

tesquieu, qu'en trouvant dans ses papiers l'emploi de la somme, on apprit qu'il était l'auteur du bienfait.

A.

TABLE

De la quinzième livraison.

Avis au Relieur.

Ce feuillet doit être supprimé, en faisant brocher ou relier le volume.

ERRATUM.

A l'Article de *La Fontaine*, dernière page, ligne 13, au lieu de *1600*, lisez *1684*.



SÉNÈQUE.

Landon direx.t



SÉNÈQUE.



Lucius Annæus Seneca naquit à Cordoue sous le règne d'Auguste. Sa famille tenait en Espagne un rang distingué. Son père, chevalier romain, vint assez tard s'établir dans la capitale de l'Empire, et s'y distingua par son éloquence. Nous avons de lui un recueil des déclamations des plus fameux rhéteurs de son temps, qu'il forma pour l'usage de ses enfans. Il en eut trois: Sénèque le philosophe fut le second et devint le plus célèbre. Elevé sous les yeux de son père, il montra dès sa jeunesse, avec les plus heureuses dispositions pour tous les genres de connaissance, une passion pour l'étude qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. Le barreau était encore, pour la jeunesse romaine, le chemin des honneurs. Sénèque en suivit les exercices, et s'y distingua de manière à exciter la jalousie du féroce Caïus, si connu depuis, sous le nom de Caligula. Le jeune Orateur cultivait en même temps la philosophie: il l'étudia sous deux Stoïciens célèbres, et l'enthousiasme que lui inspirèrent ses maîtres l'entraîna d'abord à adopter exclusivement leur doctrine. Eclairé depuis par le temps et par la méditation, il devint plus libre dans ses opinions; il annonça qu'il ne voulait porter l'attache d'aucun maître et qu'il respectait les jugemens des grands hommes sans renoncer aux siens:

mais en paraissant adopter indifféremment tout ce qui lui paraissait utile et vrai dans les écrits des anciens philosophes, il conserva toujours une préférence marquée pour la secte de Zénon. Sénèque, introduit dans les emplois publics, venait d'exercer la questure, lorsqu'il fut enveloppé dans la haine que Messaline portait à Julie fille de Germanicus : on l'exila dans l'île de Corse comme coupable d'adultère avec cette princesse infortunée. Son livre *de la Consolation*, adressé à Helvia sa mère, prouve qu'il supporta d'abord sa disgrace avec une fermeté vraiment stoïque : mais trois années d'oubli et de solitude lassèrent sa patience; son courage l'abandonna, et il écrivit à Polybe, affranchi de Claude, cette lettre trop fameuse qui lui a été tant reprochée. Le pis encore est qu'en flattant lâchement les deux hommes qu'il méprisait le plus, il dégrada son caractère sans obtenir son rappel. Il passa huit ans dans l'exil; et sans la révolution qui suivit à la Cour la chute de Messaline, il courait risque d'y passer toute sa vie. Agrippine, nouvelle épouse de Claude et sous son nom maîtresse de l'empire, rappela Sénèque, le fit revêtir de la préture et lui confia ainsi qu'à Burrhus l'éducation de son fils Néron qu'elle voulait élever au trône. *Dion-Cassius*, le vil détracteur de tant de grands hommes, semble s'être proposé de vouer à l'infamie ces deux illustres citoyens. Opposons-lui le témoignage de *Tacite*. « Après la mort de Claude,

dit cet Historien, les meurtres allaient se multiplier, si Burrhus et Sénèque ne fussent intervenus. Ces deux hommes, qui gouvernaient la jeunesse de l'empereur avec une concorde qu'admet rarement le partage du pouvoir, avaient un mérite égal, quoique bien différent. Burrhus était recommandable par ses connaissances militaires; Sénèque par l'art d'enseigner l'éloquence et par les grâces qu'il mêlait à la vertu. Tous deux sachant combien cette première jeunesse d'un prince est orageuse, et craignant que la vertu seule ne l'effarouchât, se concertèrent pour lui accorder quelques plaisirs, afin de le retenir plus facilement. Tous deux étaient occupés sans relâche à combattre l'altière Agrippine, absolue dans ses caprices et insatiable de domination. » Lorsque Néron monta sur le trône, Sénèque composa pour lui l'oraison funèbre de son prédécesseur : ce fut probablement pour effacer le souvenir d'un aussi triste emploi de son talent, qu'il écrivit ensuite *l'Apocoloquintose*, satire dans laquelle il tourne en ridicule l'apothéose de Claude et le métamorphose en citrouille. Trop heureux, si cédant à un usage consacré, il n'eût que cette seule fois fait à sa place le sacrifice de sa conscience ! Mais, entre Agrippine et Néron, il était impossible qu'un homme de bien ne se trouvât pas exposé à de plus rudes épreuves. On reconnaît généralement que c'est aux soins réunis de Burrhus et de Sénèque que sont dues ces cinq premières années du règne de Néron dont *Trajan*

disait que peu de princes pouvaient se vanter de les égaler ; et c'est pour tous deux un assez beau titre de gloire. Mais tandis que leur autorité et leur vigilance préservaient encore l'empire des désordres et des fureurs d'un monstre, ils ne purent empêcher que, dans son palais, sa cruauté ne s'exerçât déja sur ses plus proches parens. C'est en effet pendant le cours de ces cinq années que Néron, à peine âgé de dix-huit ans, empoisonna son frère et fit assassiner sa mère. Tous les historiens conviennent que les deux Ministres furent étrangers à la mort de Britannicus. Quant au meurtre d'Agrippine, s'ils ignorèrent, comme on peut le croire, la première tentative que fit Néron, ils furent consultés par lui sur la seconde, et ils ne s'y opposèrent pas : ici la narration de Tacite ne laisse aucun doute. Il restait à Sénèque à jouer un rôle encore plus odieux que celui de son collégue : ce fut lui qui dans une lettre adressée au Sénat par l'empereur, consacrant l'aveu d'un parricide, s'efforça de l'excuser et même de le justifier. Si Sénèque n'eût été qu'un ministre, on concevrait à toute force comment ses admirateurs passionnés, sans prétendre l'approuver, se réduisent à le plaindre et à l'excuser. Mais Sénèque est un philosophe ; comme tel il faut toujours l'absoudre ou le condamner. Certes, dans une pareille circonstance, le choix n'est pas difficile : ou l'apologie du crime fut elle-même un crime, ou Thraséas, ce citoyen ver-

tueux et intrépide, qui après la lecture de la lettre de Néron, se leva et sortit publiquement du Sénat, n'était qu'un factieux.

Délivré de sa mère, Néron ne connut plus de frein. Bientôt après, la mort de Burrhus, qu'on soupçonna de n'être pas naturelle, le débarrassa d'un surveillant que son crédit sur les soldats forçait de ménager. Sénèque restait : seul il lutta quelque temps contre le génie féroce de son élève et contre les sinistres conseils d'une *Poppée* et d'un *Tigellin*; et plus d'une fois encore il arrêta le bras du Tyran toujours prêt à frapper. C'est de lui ce mot célèbre : *quelque sang que vous versiez, vous ne pouvez pas tuer votre successeur.* Voyant enfin que ses avis n'étaient plus écoutés, instruit qu'on le noircissait par d'odieuses imputations et remarquant de jour en jour le refroidissement de l'empereur, il lui demanda sa retraite et offrit de lui rendre les immenses richesses qu'il devait à sa munificence : Néron refusa l'un et l'autre. On a beaucoup loué la démarche du premier : pour la juger, il suffit de lire avec attention le récit que Tacite nous a laissé de cette scène, et surtout le discours qu'il met dans la bouche de Sénèque. On y trouve le ton et l'adresse d'un homme de cour, d'un favori disgracié, mais on y chercherait vainement le langage qu'après quatorze ans de soins inutiles, devait encore tenir à Néron, un philosophe, un précepteur et même un ministre. « Sénèque finit l'en-

treune, ajoute l'Historien romain, comme on finit toujours avec les princes, par des remercîmens; mais la vie qu'il menait depuis sa grande faveur, il la changea totalement; il renvoya cette cour qui remplissait sa maison; il ne souffrit plus de cortége, sortant peu, et prétextant toujours des maladies ou des études pour se renfermer chez lui.» Ce fut alors qu'il se montra vraiment philosophe. Il supporta les loisirs de la retraite sans regret, sans ennui, sans dégoût; consacra tous ses momens à l'étude, y retrouva les mêmes charmes qu'avant l'époque de sa grandeur, et composa la plus grande partie des ouvrages que nous possédons. On lui avait reproché son énorme fortune, ses possessions immenses, la beauté de ses jardins, le luxe et la magnificence de ses maisons; il fit mieux que de tout rendre, il se détacha de tout sans effort et sans affectation. *Je ne défends pas d'avoir des richesses*, dit-il dans ses Lettres, *mais je veux qu'on soit au dessus d'elles, qu'on les possède sans craindre de les perdre; qu'on sache se dérober à sa fortune, se familiariser avec la privation, entrer en correspondance avec la pauvreté, s'y préparer.* Sa conduite fut d'accord avec ces principes: le propriétaire d'un capital de plus de 40 millions se trouva le seul dans Rome qui donnât encore personnellement l'exemple de la simplicité, de la frugalité et même de l'austérité des mœurs anciennes. La dépouille d'un pareil homme devait finir par tenter l'avi-

dité des ministres de Néron. Sa mort fut résolue. On essaya d'abord le poison ; mais Sénèque ayant su s'en garantir, il fallut avoir recours à de plus sûrs moyens, et on l'accusa d'avoir trempé dans la conspiration de Pison qui coûta également la vie au poète Lucain son neveu. Quoiqu'il n'y eût point de preuve contre Sénèque, Néron lui envoya l'ordre de se tuer. Il le reçut avec la fermeté d'un Stoïcien ; se fit ouvrir les veines à plusieurs reprises, prit du poison et enfin se plongea dans un bain chaud dont la vapeur le suffoqua. Pauline, sa seconde femme, avait voulu partager son sort, mais Néron l'en empêcha : on arrêta son sang, et elle vécut encore quelques années, portant dans la pâleur extrême de son visage une preuve visible de son courage et de sa tendresse. — Sénèque s'est exercé avec succès à presque tous les genres de compositions : nous ne possédons qu'une partie de ses ouvrages, et ce qui nous reste doit nous faire regretter beaucoup ce que nous avons perdu. L'antiquité ne nous a point laissé de code de morale plus complet, plus grave et plus pur, que ses Traités *des Bienfaits*, *de la Clémence*, *de la Vie heureuse*, *de la Constance du Sage*, etc., et surtout que *ses Lettres*, celui de ses ouvrages que l'on relit le plus souvent et avec le plus de plaisir. Ses *Questions naturelles* sont un monument très-curieux des connaissances des anciens : on y voit combien il s'en fallait que les sciences physiques eussent fait chez eux les mêmes progrès que la morale ; mais souvent

aussi on y voit Sénèque, supérieur à ses contemporains, combattre les préjugés, indiquer les erreurs, et comme *Bacon* pressentir les découvertes. Quoiqu'il se fît honneur d'appartenir à la secte des Stoïciens, il affiche rarement, dans ses écrits, cette philosophie âpre et roide qui demande à l'homme plus qu'elle ne peut espérer d'en obtenir. Il ne cache point d'ailleurs son penchant à l'Eclectisme; il cite *Epicure* aussi souvent que *Zénon, parce que*, dit-il, *tout ce qui est bon appartient à tout le monde*. — Si, dans Sénèque, le Moraliste ne mérite que des éloges, il n'en est pas de même de l'Ecrivain. *Quintilien* l'accuse, dans son excellent Traité de *l'Institution de l'Orateur*, d'avoir été un des corrupteurs du bon goût et de la saine éloquence, et les reproches qu'il lui fait sont aussi fondés que les louanges qu'il lui donne sont justes et méritées. Sénèque joint, en effet, aux talens du plus heureux génie presque tous les défauts du bel esprit. La recherche, l'affectation, l'enflure, l'abus des figures et le goût des pointes déparent ses meilleurs ouvrages. Presque toujours brillant, rarement simple et jamais naturel, il est plein d'idées neuves, ingénieuses, nobles, souvent grandes, quelquefois sublimes; mais il ne sait point s'arrêter, il affaiblit sa pensée en la présentant sous trop de faces, et quoique concis dans son style il devient diffus dans sa composition : aussi a-t-on dit assez plaisamment, *qu'il était beau entre deux points*.

F.



DON CARLOS.

E. del.t *Landon direx.t*



DON CARLOS.



Il est des hommes qui deviennent un objet de pitié par la seule raison qu'ils ont été victimes de tyrans odieux. On n'examine point s'ils ont été coupables, s'ils ont commis des fautes; leur juge est condamné, et ils sont absous. Le Prince, habitué à commettre des injustices et des crimes, s'ôte le droit d'être cru lorsqu'il accuse justement, et celui d'être justifié lorsqu'il frappe de véritables criminels.

L'histoire nous peint Don Carlos comme un jeune prince d'un caractère fier, d'un esprit ambitieux, d'une ame ardente, et joignant à ces qualités et à ces défauts l'imprudence, l'indiscrétion; ne conservant pour Philippe II ni les égards que la piété filiale devait lui prescrire, ni les ménagemens que la prudence devait lui suggérer. Il lui était permis d'être mécontent de son sort sous la tutelle d'un semblable père; mais ses chagrins ne pouvaient légitimer sa révolte; il entretint des intelligences avec les Bataves insurgés, et leur promit de se mettre à leur tête.

L'Europe aurait offert, pour la première fois, le fils d'un despote combattant pour la liberté, et celui que le hasard de la naissance appelait

au trône, s'associant aux destinées d'une république. Un poète, qui a le droit d'agrandir ses héros par l'idéal, peut nous peindre la démarche séditieuse de Don Carlos comme l'effet de la haine contre la tyrannie, et d'un généreux dévouement à la cause des peuples; mais l'historien est plus assujetti aux probabilités morales; son rôle n'est point d'embellir la nature humaine, mais de la peindre sous ses véritables couleurs. Philippe était soupçonneux, comme le sont les hommes qui se rendent assez de justice pour savoir qu'il méritent d'être haïs. Des précautions que Dom Carlos prenait pour n'être point surpris inopinément éveillèrent la vigilance du monarque; il pénètre pendant la nuit dans l'appartement de son fils; l'ingénieux mécanisme de la serrure avec lequelle l'on avait scellé la porte, les armes qui se trouvaient dans la ruelle et sous le chevet du lit du prince, le désespoir qu'il manifesta lorsque l'on saisit ses papiers, les efforts qu'il fit pour s'étouffer dans un brasier que l'on avait allumé dans la chambre à cause du froid, ne laissèrent plus de doute sur ses desseins audacieux. Un père sensible se serait efforcé de ramener un fils coupable, en lui faisant ouvrir les yeux sur l'énormité de son crime; il eût fait entrer le repentir dans son cœur par la clémence, la générosité; Philippe commença

dès cet instant le supplice de Don Carlos. Après lui avoir dit, avec cette ironie amère qui est envers les misérables le dernier degré de la dureté, que tout ce que l'on faisait était pour son bien, il fit démeubler son appartement, le fit couvrir d'habits de deuil, l'entoura des objets les plus lugubres et ordonna qu'il nè fût servi que par des hommes vêtus de noir. Le malheureux Prince se livre à tous les transports de la rage; il veut attenter à sa vie; mais la haine de ses bourreaux s'acharne à prolonger ses tourmens. On prononce enfin son arrêt de mort d'après les pièces réelles ou supposées que l'on avait saisies. Ce procès et ce jugement sont couverts d'un voile impénétrable, et qui permettent des doutes sur la réalité du crime. On ignore même quel fut le genre de sa mort qui eut lieu le 24 juillet 1568.

L'amour prête de l'intérêt aux plus tristes catastrophes, et comme cette passion est la plus générale de toutes, on peut sans beaucoup d'invraisemblance lui donner part à tous les grands événemens. L'on a pensé que la jalousie avait pu porter Philippe à cet acte de fureur. Il avait épousé Elizabeth de France qui avait été promise à son fils, et l'on prétend que cet hymen n'avait point éteint l'amour dans le cœur des deux personnes que les convenances de l'âge et les sentimens mutuels destinaient à s'unir. On ne

peut prononcer sur ce fait incertain qui ne ferait que rendre Philippe plus odieux, si l'on pouvait ajouter à l'exécration que sa mémoire inspire. Il est vrai qu'Elizabeth ne survécut point longtemps à Don Carlos. Un événement qu'on eût regardé ailleurs comme l'ouvrage de la nature, pouvait passer dans la maison de Philippe pour l'effet du crime.

La mort de Don Carlos a fourni le sujet de plusieurs tragédies. Celle d'Otwai est touchante et pathétique; celle de Schiller offre des beautés sublimes et des longueurs assommantes. La pièce d'Alfiéri est digne de son talent et de son siécle.

L....e



Kneller pinx.t *Landon direx.t*





BRAMANTE.

Baron fecit *Landon direx.t*



BRAMANTE.

Bramante Lazari d'Urbin naquit en 1444 dans un petit pays peu connu de ce duché; les uns disent *Castel Durante*, les autres *Fermignano*. Sa famille était pauvre; on lui fit apprendre à dessiner et à peindre, mais son goût le porta vers l'architecture; il étudia d'abord en Lombardie la construction de la célèbre cathédrale de Milan, et partit pour Rome où il peignit quelques tableaux: ils sont devenus très-rares. Le Musée Napoléon en possède un seul qui vient de la collection de Turin; c'est une Descente de croix où l'on remarque de grandes beautés d'expression, un bon ton de couleur, mais peu de correction de dessin.

Le Bramante fit à Rome de profondes études sur les monumens antiques; il mesura particulièrement les restes de la *Villa Adriana* à Tivoli, et fit ensuite le voyage de Naples pour voir les ruines nombreuses et alors mieux conservées qu'aujourd'hui, de Pausilippe, Pouzoles, Baya, etc. Il retourna à Rome où il n'y avait point encore d'architecte célèbre, et fut un des premiers qui y introduisirent le goût de l'architecture antique dont il était admirateur. Il commença par la reconstruction du Cloître des Pères de la Paix que lui ordonna le cardinal Olivier Caraffa; puis

il érigea la Fontaine de *Transtevere* et celle de l'ancienne place de Saint-Pierre, par ordre du pape Alexandre VI. Sa réputation s'établit d'abord par ces ouvrages peu considérables, et il eut part ensuite à la construction du Palais de la Chancellerie, de l'Église de *S. Lorenzo* à *Damazo*, du Palais Giraud sur la place de Saint-Jacques, du Palais *Sora* et de beaucoup d'autres.

Jules II lui demanda des projets pour réunir les palais du Belvédère et du Vatican. Le Bramante, dont les idées s'étaient agrandies en admirant les Thermes des Empereurs et la Ville Adrienne, ajouta une cour immense, espèce de cirque, à l'extrémité duquel il plaça cette vaste niche dont l'effet est encore si imposant, quoiqu'on l'ait altérée depuis par des démolitions et des additions préjudiciables à l'ensemble: il y avait pratiqué plusieurs portiques et des escaliers disposés en amphithéâtre pour jouir des divers spectacles, à la représentation desquels ce local était si propre.

L'activité du Bramante répondait parfaitement à la célérité qu'exigeait Jules II pour les travaux dont il le chargea au Vatican et ailleurs. Cet artiste accompagna le pape dans son voyage à Bologne, et remplit les fonctions d'ingénieur dans la guerre de la Mirandole. Il commença un vaste palais sur les bords du Tibre, du côté de Saint-Blaise. Cet édifice resta imparfait; à peine en voit-on aujourd'hui quelques traces.

Tous les architectes vont visiter avec une sorte de vénération le petit temple rond de Saint-Pierre *in Montorio*, érigé par le Bramante, et qu'on regarde comme le premier monument de la renaissance de l'art. Il construisit également le palais qui appartint dans la suite au premier des peintres, à Raphaël d'Urbin : ce palais, bâti tout de brique, même les colonnes, par des procédés semblables à ceux des anciens dans ces sortes d'ouvrages, fut démoli pour élever la colonnade du Bernin. Le Bramante donna à Jules II, entre autres projets, le plan magnifique de la reconstruction totale de Saint-Pierre ; cette église, dont il jeta les fondemens en 1513, se trouva élevée jusqu'à la corniche avant la mort du pape et celle du Bramante. Ce grand artiste, aussi ingénieux constructeur qu'habile compositeur, coula ses voûtes en stuc, par portions, sur des cintres où leurs compartimens étaient formés avec tous leurs ornemens, et par ce moyen il les exécuta avec rapidité et pour ainsi dire d'un seul morceau. Il étudia la construction du dôme de Saint-Pierre, qu'il méditait, dans celui qu'il bâtit hors de la ville de Todi ; mais la mort l'enleva trop tôt à ses travaux, et ses successeurs ne respectèrent pas assez ses projets. Son plan prouve encore que loin d'améliorer son ouvrage, ils en ont altéré les beautés.

La Chartreuse de Pavie dont le Bramante donna les dessins et dirigea tous les détails avec un art

admirable, est un des plus beaux monumens de son génie et de son goût; l'ensemble est élégant, noble, pittoresque, et l'on rencontre dans chaque partie une finesse de pensée et une recherche d'exécution qui séduisent et attachent sur chaque objet que l'œil considère toujours avec un nouveau plaisir.

Si l'on recherche la cause du mérite éminent qui distingue le Bramante comme un des régénérateurs de l'architecture, on la trouvera dans une réunion extraordinaire de talens et de connaissances; car il était à la fois poète improvisateur, peintre et architecte. On a publié à Milan le Recueil de ses Poésies, en 1756. Le Bramante avait les sentimens aussi nobles et aussi élevés que son génie était fécond; on ne doit point oublier que ce fut lui qui appela et entretint quelque temps à Rome Raphaël, son élève en architecture. Ce grand peintre plaça par reconnaissance, le portrait du Bramante dans son chef-d'œuvre de l'Ecole d'Athènes.

Ce grand artiste mourut à Rome à l'âge de 70 ans, et fut enterré à Saint-Pierre. On lui fit des obsèques magnifiques où assistèrent les Grands de la cour du pape et tous ceux qui alors cultivaient et honoraient les beaux-arts.

L. G.



PEPIN.

Boizot del.t *Landon direx.t*



PEPIN.



Précipiter du trône, des rois dont l'origine se perdait dans l'antiquité la plus reculée, usurper la puissance souveraine, et, à force de belles actions, de talens et de génie, se faire pardonner cette usurpation, ne laisser voir que le titre de Grand Roi, contre lequel la postérité n'a point réclamé, voilà ce qui assure à Pepin, surnommé le Bref, cette immortelle réputation qui a traversé les siécles sans rien perdre de son éclat.

Avant d'entrer dans les détails de sa vie, il faut examiner quels furent ses aïeux : Charles Martel, son père, était fils de Pepin de Héristel, et tous les historiens s'accordent à dire que ces deux hommes possédèrent toutes les qualités que leurs places exigeaient. De grands exemples entourèrent donc la jeunesse de Pepin : il sut en profiter. A la mort de Charles, il se trouva dans une position assez critique. Son père, qui, avec le seul titre de duc des Français, avait disposé du royaume comme de son propre héritage, lui avait donné la Neustrie et la Bourgogne, et à son frère Carloman, l'Austrasie. La part de Pepin n'était pas la meilleure, mais il fut assez politique pour faire croire le contraire. Bientôt, la fortune seconda son ambition. Carloman, agité par quelques terreurs secrètes, quitta le trône pour le cloître ; il com-

muniqua son dessein à Pepin, qui n'eut garde de s'y opposer, et qui mit autant de célérité à s'emparer de ses états, qu'il montra d'attendrissement lorsqu'il fallut lui faire ses adieux. La guerre que lui suscita Griffon, fils naturel de Charles Martel, donna à Pepin les moyens de déployer ses talens militaires. Après avoir vaincu son frère, il voulut briller par la clémence; il lui pardonna, lui donna douze comtés et la ville du Mans, et étonna autant les peuples par sa magnanimité que par l'étendue de son courage.

L'ambition de Pepin lui montrait le trône, comme le but de toutes ses actions. Le moment était favorable pour en précipiter une race jadis illustre et alors avilie. Un scrupule de la nation lui tenait encore lieu d'estime pour son roi. Les Français croyaient que rien ne pouvait rompre le serment d'être fidèles aux fils de leurs anciens maîtres; Pepin feignit d'applaudir à leur scrupule. Il proposa de s'en rapporter au pape Zacharie, et lui députa Burchard, évêque de Versbourg, et Fulrade, qui s'acquittèrent si bien de leur mission, que le Pape répondit *que celui-là doit être Roi qui en avait en main la puissance*. Tel fut le décret qui contribua à élever le trône de Pepin sur les débris de celui de Merouée. Childéric III, dernier roi et prince faible, fut renfermé dans le monastère de *Sithiu*, aujourd'hui Saint-Bertin, et son fils Thiéri dans celui de Fontenelles. Le nouveau Monarque voulut que la

religion, dont le devoir est de prêcher la paix et l'obéissance aux rois légitimes, consacrât son usurpation. Il se fit sacrer à Soissons par S. Boniface, archevêque de Mayence, et dans la même journée il fit couronner sa femme Berthe, deux cérémonies jusqu'alors inconnues. Au commencement de son règne, ayant appris que sa petite taille était le sujet des plaisanteries de quelques courtisans, il résolut d'établir son autorité par quelque coup extraordinaire. Un jour qu'il donnait à l'abbaye de Ferrières le divertissement du combat d'un taureau avec un lion, il se tourna vers les Seigneurs qui l'environnaient : *qui de vous*, leur dit-il, *se sent assez de courage pour aller séparer ou tuer ces terribles animaux?* Personne n'ayant répondu : — *Ce sera donc moi*, reprit-il. Il tire son sabre, va droit au lion, lui coupe la gorge, et d'un seul coup abbat la tête du taureau. Les auteurs de la raillerie furent confondus : *David était petit*, leur dit le Roi avec fierté, *mais il terrassa l'orgueilleux Géant qui avait osé le mépriser.* Ce nouveau règne commença par la défaite des Saxons ; ils n'obtinrent la paix qu'en se soumettant à un tribut annuel de trois cents chevaux. Les Bretons subirent le même sort. La guerre contre les Lombards, offrit un nouveau champ de gloire au génie de Pepin. Astolphe, roi de cette nation, voulait s'emparer de Rome ; le pape Etienne III, qui desirait en faire un état indépendant, eut d'abord recours à la protection de

l'Empereur, qui ne fit rien pour lui, et il se détermina ensuite à passer à la cour de Pepin, pour implorer la sienne. Pepin la lui accorda. Ce Monarque avait eu ses vues en laissant venir le Pape en France: il le pria d'abord de l'absoudre du crime qu'il avait commis, en manquant de fidélité à son légitime souverain, et crut qu'étant couronné de sa main, il en deviendrait encore plus respectable à la nation. Ce fut dans l'église de Saint-Denis qu'il reçut une seconde fois l'onction sacrée des rois, et avec lui la reine Berthe et ses deux fils Charles et Carloman. Le souverain Pontife termina cette cérémonie, par une excommunication qu'il fulmina contre les Seigneurs qui à l'avenir songeraient à faire passer la couronne dans une autre famille. En reconnaissance de tant de services, et malgré les propositions modérées d'Astolphe, qui avait député Carloman, moine du Mont Cassin, et frère aîné de Pepin, pour traverser les négociations d'Etienne, la guerre fut résolue. Les Alpes n'opposèrent qu'une faible barrière à l'armée de Pepin. Le Pas de Suze fut forcé; les soldats d'Astolphe taillés en pièces; la Lombardie désolée, et Pavie assiégée. Astolphe demanda la paix: il l'obtint. Pepin revient en France; mais bientôt l'éloignement du Vainqueur ranima l'audace du Vaincu. Le Roi Lombard recommença ouvertement ses courses sur le territoire de Rome. Pepin repasse les Alpes, défait les Lombards, délivre Rome, forme le siége de Pa-

vie, et le pousse si vivement que le malheureux Astolphe demande la paix, se reconnaît vassal de la France, se soumet à un tribut annuel de douze mille sols d'or, et jure de rendre au Pape l'Exarchat et la Pentapole.

Cette brillante expédition mit le comble à la gloire de Pepin, et le rendit l'objet de l'admiration de toute l'Europe. C'est alors que dans le repos de la paix, il songea à l'administration de son royaume. Il convoqua un Parlement à Compiègne : on y fit quelques règlemens sur les mariages; la lèpre fut jugée une cause de dissolution, mais on permit à la partie saine de se remarier. Ce qui fait voir que cette maladie était alors très-commune. La Diète était sur le point de se séparer, lorsqu'on y vit arriver de nouveaux ambassadeurs de Constantinople. Ils apportaient de magnifiques présens; entre autres un orgue : c'est le premier qui ait paru en France. Pepin en fit don à l'église de S. Corneille de Compiègne. Les Ambassadeurs ne purent obtenir que l'Exarchat et la Pentapole fussent remis à Constantin Copronyme, leur souverain, qui les réclamait.

Les Saxons s'étant révoltés, Pepin marcha contre eux, les soumit et en fit un horrible carnage. Ils obtinrent la paix en ajoutant 500 vaches au tribut de 300 chevaux qu'ils payaient au Monarque français. Quelle conquête pour prix de tant de sang répandu!

Tout fléchissait sous le joug du roi victorieux; le seul Gaifre, duc d'Aquitaine, osa lui résister. Il avait usurpé quelques églises qui étaient sous la protection de la France. Pepin marche contre lui, lui livre bataille, le défait : le malheureux Duc se sauve à la faveur de la nuit; ses soldats le tuent dans sa fuite, et la principauté d'Aquitaine est réunie à la couronne.

Avant cette expédition, Paul, successeur d'Etienne, avait écrit au Roi pour l'assurer de sa fidélité, et lui demander sa protection. Ce Pape envoyait à Pepin des chantres de l'église romaine pour instruire ceux du palais. Il joignit à cet envoi quelques livres de géographie, d'orthographe et de grammaire; la dialectique d'Aristote et les œuvres de Denis l'Aréopagite. Un autre présent, qui ne parut ni moins rare ni moins extraordinaire, fut une horloge nocturne, c'est-à-dire qui ne dépendait point du soleil.

Pepin, au comble de la gloire, se vit recherché par l'Empereur Constantin Copronime qui lui demanda sa fille *Giselle* pour son fils, héritier de l'empire. Quelques historiens prétendent que Pepin refusa cette alliance, dans la crainte d'indisposer la cour de Rome. Mais si l'on réfléchit sur le caractère de Pepin, on se persuadera aisément que les intérêts de la religion ne le touchaient pas assez pour lui faire négliger les moyens de s'agrandir. A l'époque de son refus, il était en alliance déclarée avec

le Calife des Sarazins, dont la croyance n'était pas aussi orthodoxe que celle de l'Empereur. Tout porte à croire que Pepin avait le projet de porter le théâtre de la guerre en Thrace, et d'étendre ses conquêtes jusqu'aux rivages du Pont Euxin. A la faveur des troubles de l'Orient, il eût conquis la Grèce, avec plus de facilité qu'il ne s'était emparé du trône de ses maîtres.

Telles étaient, sans doute, les pensées de Pepin, lorsque ce Monarque, plus épuisé de fatigues que de vieillesse, fut pris de la fièvre à Saintes. On le conduisit sur le tombeau de S. Martin, où il fit d'ardentes prières, et de là on le transporta à Saint-Denis, où il mourut, d'une hydropisie, à l'âge de 54 ans, le 23 septembre 1768, après avoir partagé ses états entre ses deux fils, Charles et Carloman, et emportant avec lui l'idée consolante qu'il avait affermi sa puissance, et que des guerres civiles ne suivraient pas ses funérailles.

Heureux à combattre, Pepin fut habile à gouverner; ni proscriptions, ni assassinats ne préparèrent son élection. Flattant également le Peuple et les Grands, le Clergé et le Militaire, il fit concourir toutes les classes à son élévation. Monté sur le trône, il s'y soutint par les mêmes voies qui l'y avaient élevé. La noblesse appelée au gouvernement eut tout l'éclat du pouvoir, sans en avoir la réalité. Pepin était maître absolu des délibérations, sans paraître les influencer, et, lors-

qu'il paraissait se dépouiller de sa puissance, il en étendait les limites. Les papes, sous son règne, furent comblés de biens et d'honneurs. Pepin eut le talent de rejeter sur eux ce qu'il pouvait y avoir de répréhensible dans sa conduite.

Doué d'un génie sublime, d'un courage à toute épreuve, d'une prudence consommée, ce prince tient un rang honorable dans nos annales. Placé entre Charles Martel et Charlemagne, il suivit avec honneur les traces du premier, et il eut celui de servir de modèle au second.

Ph. L. R.


SOUMDERSON.

Vander Banck pinx.t *Landon direx.t*



SOUMDERSON.

On a prétendu que le poète le plus célèbre de l'antiquité était privé de la vue. Homère, né aveugle, n'eût point fait sans doute les ouvrages qui l'ont mis à la tête de tous les écrivains de génie. Comment peindre lorsqu'on ne voit point, et décrire les merveilles du monde physique lorsqu'il est voilé d'impénétrables nuages? Soumderson fut une espèce de phénomène; mais le Chantre d'Ilion, écrivant au milieu des ténèbres, serait un prodige incroyable. Le premier fut privé dès le berceau du plus précieux des sens, de celui qui enrichit l'esprit de plus de connaissances, et sans lequel l'univers n'est qu'un vaste cercueil. Il semblait devoir être réduit à la vie la plus obscure; mais il trouva dans son père un instituteur qui répara de tout son pouvoir les torts de la nature. Cet homme respectable trouva le moyen de rendre la langue d'Horace, de Virgile, de Cicéron, aussi familière à son fils que s'il avait joui de la vue. Il lui enseigna les élémens de la géométrie; mais le disciple fut bientôt supérieur au maître; et l'université de Cambridge, qui le reçut dans son sein, vit avec surprise un aveugle expliquer les ouvrages de Newton sur la lumière et les cou-

leurs. Cet illustre Corps le nomma professeur de mathématiques, et la Société royale de Londres le mit au nombre de ses membres. Ce ne fut point un professeur vulgaire; il inventa, il recula les bornes de la science. C'est à lui qu'appartient la division du cube en six pyramides égales, qui ont leurs sommets au centre, et pour base chacune de ses faces. Son Arithmétique palpable offre une bien précieuse découverte pour les hommes affligés du même malheur que lui. Elle présente l'avantage de faire par le tact toutes les opérations du calcul. L'extrême délicatesse des sens qu'il possédait, le mettait en état de suppléer à celui qui lui manquait. Le toucher lui indiquait l'antiquité des médailles. Il sentait et il annonçait la plus légère variation de l'atmosphère. Il devinait le volume des corps qui passaient à une certaine distance de lui; ce qu'il y a de plus surprenant encore, c'est que les plus petits nuages qui voilaient le soleil l'avertissaient que cet astre ne brillait point dans tout son éclat. Il s'était exercé dans sa jeunesse à jouer de la flûte, et il eût été aussi habile musicien que grand géomètre, s'il avait eu le même goût pour l'art d'Amphion que pour la science d'Euclide.

De mauvaises qualités et de grands vices flétrirent les talens de cet homme célèbre. Quoique la Providence eût généreusement compensé

envers lui les torts de la nature, il ne pouvait lui pardonner; il avait sans cesse la rage dans le cœur, et le blasphème à la bouche. Il outrageait le Dieu dont il ne voyait point les ouvrages, et dont il avait le malheur de méconnaître la bonté. Géomètre sans le secours des yeux, quel contraste entre l'impiété farouche de ce Savant qui devait peu regretter des biens dont il n'avait point joui, et la douce résignation, l'onction tendre, les cantiques sublimes de Milton déplorant avec sensibilité, mais sans fiel, sans colère, la perte de sa vue.

Ennemi furieux, mais impuissant, de la Divinité, Soumderson avait les hommes en horreur, et son plus grand chagrin était de ne pouvoir leur faire beaucoup de mal. Il connut aussi peu les charmes de l'amitié qui adoucit les tourmens de l'existence, que les consolations de la piété qui assigne un terme à toutes nos infortunes et une récompense à toutes nos vertus. Les excès de l'intempérance souillèrent les dernières années de sa vie. L'abus du vin nourrissait encore la violence de son caractère; et, bien qu'incapable d'aucun sentiment tendre, il avait pour les femmes l'ardeur d'un homme qui substitue le besoin des sens aux douces affections du cœur. Il mourut en 1739, dans sa cinquante-sixième année.

Diderot s'est étendu avec complaisance sur Soumderson, dans son excellente Lettre sur les Sourds et les Aveugles; et le Philosophe français fait connaître le Géomètre de Cambridge à ceux qui ne sont point en état de lire ses ouvrages.

L...e.





PRIOR.

Richardson. pinx.t *Landon direx.t*



PRIOR.

Mathieu Prior, poète, courtisan et diplomate, naquit à Londres, le 21 juillet 1664. Après la mort de son père, son oncle, riche cabaretier, l'envoya à l'école de Westminster, et le fit ensuite garçon de sa taverne. C'était dans cette tâverne que le comte de Dorset se réunissait avec quelques seigneurs. Burnet raconte qu'un jour on y citait un passage d'Horace, dont le sens paraissait obscur. Quelqu'un de la compagnie offre en plaisantant de consulter le garçon qui venait de leur servir du punch. On l'appelle, il n'ose d'abord parler ; on insiste, alors il explique le passage avec une clarté et une élégance, qui étonnent les auditeurs. Cette circonstance fit sa fortune. Dorset, protecteur des talens, envoya le jeune Prior au collége de S. Jean, à Cambridge, et le présenta ensuite à la cour du prince Guillaume. Le roi le nomma, en 1690, secrétaire d'ambassade à la Haye, où toutes les puissances de l'Europe conclurent une ligue contre Louis XIV. Il remplit successivement le même emploi auprès des Plénipotentiaires au traité de Ryswick et du comte de Portland, ambassadeur à la cour de France. Revenu à Londres, Prior, qui ne regardait la poésie que comme un amusement, composa des couplets aux belles, et des odes sur les événemens publics. Son Epître à Boileau sur la

victoire de *Bleinhem*, après l'avénement de la reine Anne au trône d'Angleterre, attira sur lui les regards de cette Souveraine. A la paix, il suivit Bolyngbrocke à Paris, et, après le départ de celui-ci, il resta seul chargé des fonctions d'ambassadeur, et n'en eut que le titre l'année suivante. Il avait l'amabilité d'un français; il fut recherché dans les cercles les plus brillans, et l'on citait ses réparties. Un Seigneur lui montrant les victoires de Louis XIV, peintes par Le Brun, dans la galerie de Versailles, lui demanda s'il y avait de semblables décorations dans le palais du roi d'Angleterre. *Les belles actions de mon maître*, répondit-il, *se voyent partout, excepté chez lui.*

Prior, de garçon cabaretier, parvenu à la plus belle ambassade de l'Europe, était au dernier degré de son élévation et au premier de ses infortunes. La Reine meurt; les Whigs ont le dessus; Prior est rappelé, arrêté, et, par arrêt du parlement, jeté en prison, où il reste deux ans. Il n'en sortit que pour se trouver, à 53 ans, sans autre fortune que son traitement de l'université. On le blâmait, pendant sa prospérité, de conserver ses modiques honoraires: *Je les garde*, disait-il, *pour avoir un jour de quoi vivre*. L'amitié vint à son secours. On l'engagea à faire une édition de ses œuvres. Les souscriptions furent nombreuses, et produisirent plus de 200,000 fr. Prior, retiré du monde, passa les dernières années de sa vie dans une campagne dé-

licieuse, qu'il devait à la généreuse amitié du comte Harley. C'est dans cette heureuse retraite, riche des plus beaux aspects de la nature, qu'il composa *Salomon, ou la Vanité humaine,* poème moral, qui fit voir que l'auteur ne convenait pas à traiter le genre élevé. Prior mourut le 18 septembre 1731, et fut enterré à Westminster.

Prior, dit Johnson, est correct et plein de pensées brillantes, mais qui ne lui appartiennent pas toujours: il manque souvent d'imagination, et le plan de ses ouvrages n'a pa dû lui coûter de grands efforts. Ses vers ont tout le mérite que peut donner le travail, et, s'ils ne charment pas toujours l'oreille, ils ne la blessent jamais. Il a quelquefois voulu imiter Horace, mais il est resté loin de son modèle. Prior ne réussit que dans les poésies légères, et, par un contraste assez singulier, il déploya ses talens, comme négociateur, dans les affaires les plus importantes et les plus délicates. Il parlait avec facilité, et aimait à s'emparer de la conversation. Le docteur Swift, son ami, s'en plaignait: « Le moyen, disait-il, de vivre avec M. « Prior; il occupe seul tout l'espace, et n'en laisse « point aux autres pour remuer le coude.» On lit, dans le second volume des *Anecdotes anglaises*, que Prior étant devenu sourd dans sa prison, on lui reprochait d'avoir négligé sa santé: *Comment pouvais-je*, disait-il, *prendre soin de mes oreilles, quand je n'étais pas sûr de ma tête.*

On ignore assez généralement que Prior a fait en français un impromptu, que M. Hennet rapporte dans sa poétique anglaise. Il était placé dans un souper près d'une très-jolie personne, et l'on chantait une chanson dont le refrain était :

Bannissons la mélancolie.

Son tour étant venu, il improvisa le couplet suivant :

Mais cette voix et ces beaux yeux
Font Cupidon trop dangereux,
Et je suis triste quand je crie,
Bannissons la mélancolie.

Les œuvres complètes de Prior, qui comprennent ses Poésies amoureuses, ses Poèmes sur divers événemens publics: *Alma* et *Salomon*, et l'Histoire de ses Négociations, ont été publiées à Londres, en 1733, cinq vol. in-12.

Ph. L. R.



BUCHANAN.

W. pinx.t *Landon direx.t*



BUCHANAN.



Georges Buchanan naquit en Ecosse en 1506; mais la France a quelque droit de le réclamer, puisqu'il reçut son éducation et exerça ses premiers talens à Paris; la langue latine, qui était dans le seizième siécle la langue universelle des savans, les rendait citoyens du monde civilisé, et Buchanan, l'un des meilleurs latinistes de son siécle, jouit de ce privilége.

Revenu dans sa patrie en 1536, il fut chargé par le roi Jacques V de l'éducation de son fils naturel, lord Murray; mais bientôt deux poèmes satiriques, composés en partie par ordre du roi, ayant attiré à Buchanan la haine du Clergé, Jacques V eut la faiblesse de souffrir que l'auteur fût privé de sa liberté; il s'évada, revint en France, et y passa encore huit années; au bout de ce temps, il accompagna en Portugal André Govea, et enseigna à l'université de Coimbre la philosophie d'Aristote; mais Govea étant mort, la haine du Clergé qui avait forcé Buchanan à fuir de sa patrie, le poursuivit de nouveau. On l'enferma dans les prisons de l'inquisition où il languit trois ans. De retour en France, seul abri que Buchanan eût trouvé contre les orages, il y fut précepteur du jeune comte de Brissac, dont le goût pour la littérature et pour les sciences

répondit aux soins de son instituteur. Buchanan paraît avoir eu aussi quelque part à l'éducation de Montaigne, car ce célèbre auteur en parle dans ses Essais comme d'un de ses *précepteurs domestiques*.

Ce ne fut qu'en 1560 que Buchanan retourna dans sa patrie où il embrassa ouvertement la religion réformée; c'est alors qu'en prenant une part active aux troubles de son pays, il ternit l'éclat d'un nom distingué dans les lettres; il se joignit à lord Murray dans les persécutions que ce frère dénaturé dirigea contre la malheureuse Marie Stuart; et l'on voit avec peine que cette infidélité envers sa reine légitime valut à Buchanan une pension d'Elizabeth, et le titre de gouverneur du jeune Jacques VI.

Buchanan mourut en 1582, dans sa soixante-seizième année. Il n'a écrit qu'en latin; on a de lui, outre les poèmes satiriques dont on a parlé, des Tragédies, des Odes, une Paraphrase, des Psaumes de David, un Poème de la Sphère, etc. Mais son principal ouvrage est l'Histoire d'Ecosse, à laquelle on n'aurait que peu de reproches à faire sans l'excessive partialité que l'auteur y témoigne contre sa souveraine. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette Histoire est dédiée à Jacques VI, fils de l'infortunée Marie Stuart.

C. B.



BOUFLERS.



Hyac. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

BOUFLERS.



La vie de ce Héros ne fut qu'une suite de grandes actions. Né d'un sang fécond en hommes illustres, il eut la gloire de les surpasser tous. Il reçut une blessure au combat de Voerden, contribua beaucoup à décider la victoire d'Ensheim, et prit possession de Cassel le 30 septembre 1681. Le renouvellement des hostilités, en 1688, donna un nouvel exercice à sa valeur; il prit plusieurs places fortes sur la Moselle, fut blessé au siége de Mons, et bombarda Liége. Il défendit Namur contre le roi Guillaume, et fut fait prisonnier, au mépris de la capitulation. L'image des combats plaît aux guerriers, lorsque la paix les contraint à l'inaction; et le spectacle de batailles simulées paraît propre à former les princes. Le maréchal de Bouflers commanda, en 1698, le camp de paix que l'on fit à Compiegne, pour l'instruction et peut-être plus encore pour l'amusement du duc de Bourgogne. Le Maréchal s'y distingua par un faste qui fit l'admiration des courtisans, et que les sages avaient le droit de blâmer.

La guerre de la Succession, si funeste à l'état, ne le fut point à la gloire de Bouflers. Commandant en Flandre sous le duc de Bourgogne, il poussa les ennemis jusques sous le canon de Ni-

mègue; mais son plus beau titre de gloire est sa défense de Lille; l'on peut croire néanmoins qu'il y eut plus de politesse que de sincérité dans le compliment que lui fit le prince Eugène: « Je « suis bien glorieux d'avoir pris Lille défendu « par vous; mais j'aimerais mieux encore l'avoir « défendu comme vous. » Bouflers eût pu répondre comme le Héros carthaginois à Scipion: « Parmi tant de titres qui vous décorent; vous « pourrez ajouter celui d'avoir forcé à vous cé- « der, le Général que le ciel a rendu vainqueur « de tant de chefs illustres. »

Bouflers, subordonnant l'orgueil au patriotisme, obtint d'aller servir sous Villars. Les circonstances étaient critiques; les alliés nous pressaient de toutes parts; chaque jour était marqué par des revers. Villars, qui semblait et qui devint en effet le sauveur de la France, fut blessé; Bouflers fut chargé du soin d'assurer la retraite de l'armée. Il s'acquitta de cette mission difficile avec le talent d'un grand homme de guerre. Ce fut son dernier exploit. Uniquement né pour les armes, la paix le rendit au repos qu'il n'aimait point; et, comme il arrive presque toujours dans les monarchies, il se perdit dans la foule des courtisans. Il avait été fait maréchal de France en 1693, et, en 1704, capitaine des gardes-du-corps. Il termina ses jours en 1711, à 68 ans.

L....e



BELLE-ISLE.

Hyac. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*



BELLE-ISLE.

Charles-Louis-Auguste Fouquet, comte de Belle-Isle, petit-fils du Surintendant, et fils d'un homme qui s'était présenté à tout, et dont le Roi n'avait voulu pour rien, naquit à Villefranche en Rouergue, en 1684. La prévention du roi contre sa famille étant le plus grand obstacle à son avancement, il comprit que l'état militaire était le seul où il put parvenir. Il sortit de l'Académie avec la réputation d'un excellent tacticien et d'un profond géomètre. Ses talens ne purent cependant déterminer Louis XIV à lui accorder un régiment de dragons. Le jeune Fouquet se signala au siége de Lille, et Boufflers ayant rendu un compte avantageux de sa conduite, il fut fait brigadier. Sous la régence, il parvint au grade de maréchal-de-camp; mais l'époque de sa faveur date de celle où il reparut à la Cour, après sa sortie de la Bastille, où son attachement pour Le Blanc disgracié l'avait fait enfermer. Nommé lieutenant-général et commandant de l'armée de la Moselle, il prit Trèves; et, pendant l'intervalle de la paix qui survint, il composa ses Mémoires, et les Ordonnances militaires qui parurent en 1737. Fleuri, qui l'appuyait de toute sa puissance, ne voulut jamais l'éloigner de sa personne, en le nommant à une ambassade qu'il sollicitait: « Je me garderai bien, lui dit-il,

« de vous y envoyer ; j'ai trop besoin de quelqu'un « à qui je puisse confier mes inquiétudes. » La mort de l'Empereur favorisa l'ambition de Belle-Isle. Ses intrigues firent décider la guerre. Le premier fruit qu'il en recueillit fut le bâton de maréchal de France, ce qui lui attira des éprigrammes de la part des faiseurs de vaudevilles, et un compliment du ministre Fleury, qui lui dit fort obligeamment *que ce bâton ne serait point dans ses mains un ornement inutile.* Il parut à la diète de Francfort comme ministre plénipotentiaire de France, et il étala dans cette occasion la magnificence et le luxe d'un Electeur plus que d'un Ambassadeur. Il avait mis tant d'adresse à ménager toutes les voix pour l'élection de Charles VII, que le roi de Prusse, informé de ses succès, ne put s'empêcher de s'écrier que le maréchal de Belle-Isle était le législateur de l'Allemagne. La guerre qui suivit cette élection ne fut pas heureuse: c'est alors que Belle-Isle fit cette fameuse retraite de Prague, pendant laquelle il eut à combattre des ennemis nombreux au milieu de l'hiver le plus rude, et dans des pays soulevés contre lui. Revenu en France presque sans armée, il songea quelque temps à soigner sa santé; mais étant reparti pour l'Allemagne, il y fut arrêté contre le droit des gens, et envoyé prisonnier en Angleterre. A son retour, il reçut l'ordre d'aller en Provence repousser les Autrichiens qui la dévastaient,

Comme un autre Alcibiade, il avait allumé la guerre par ambition; c'était à lui à la terminer. Aveo peu de soldats, sans vivres, sans munitions, sans magasins, il n'en vainquit pas moins les ennemis qu'il força de repasser le Var en 1747. A son retour de l'armée, le roi le créa duc de Gisors, et pair de France. Il pensait à se rendre maître de Turin, lorsqu'on vint lui annoncer que son frère avait été tué à l'affaire de *l'Assiete*. Il fut quelque temps absorbé dans sa douleur; mais l'ayant surmontée : « Je n'ai plus de frère, dit-il, mais j'ai une « patrie; travaillons à la sauver. » Devenu ministre principal en 1757, il sépara l'artillerie du génie, et fit quelques réformes dans l'armée auxquelles il attachait une grande importance, et qui en avaient peu. Nous étions en guerre avec le roi de Prusse: « Il suspendit, dit Duclos, l'inclination secrète « qu'il avait toujours eue pour ce Prince; mais « son indiscrétion habituelle nuisit souvent à des « plans dont le succès dépendait du plus grand « secret. » La crainte des malheurs qui menaçaient la France, le soin de déjouer des intrigues qui menaçaient sa place; et la perte de son fils, blessé mortellement à la bataille de Crevelt, ruinèrent sa santé; il mourut le 26 janvier 1761, à 77 ans.

Belle-Isle était grand, bien fait, poli, respectueux, insinuant, et aussi honnête homme que le peut permettre une ambition effrénée. Il avait tout l'esprit qu'il faut pour la servir, et il n'en montra

que pour plaire, jamais pour embarrasser. Si Belle-Isle obtint des succès dans les armes, on lui reprochera d'avoir occasionné beaucoup plus de défaites, en allumant des guerres qui ne furent utiles qu'à son avancement. Plein de projets, son corps pliait sous le poids de son ame, dit Voltaire. Ses intrigues servirent beaucoup mieux son ambition que ses talens comme homme d'état. Actif et tout de feu pour suivre ses projets, il travaillait continuellement et affectait de grandes vues, quoique, à vrai dire, les siennes fussent assez retrécies. Haut avec les Grands, dont il n'avait pas besoin; affable avec des inférieurs, qui le flattaient, il augmenta de souplesse et de jactance à mesure que la fortune l'éleva. «Mais ce qui le ca-« ractérise davantage, dit Saint-Simon, c'est son « application à connaître ceux qui pouvaient lui « être utiles, depuis le ministre jusqu'aux der-« niers commis, à les gagner, et à ne pas faire un « pas, une visite, sans un choix réfléchi, et pour « l'avancement de ses vues. »

Ph. L. R.



SPINOSA.

N. pinx.t *Landon direx.t*



SPINOSA.

Baruch Spinosa, fils d'un Juif portugais, naquit à Amsterdam en 1632. Après avoir appris le latin, il étudia quelque temps la théologie, puis se livra tout entier à la philosophie. Il lut les ouvrages de Descartes, et sans adopter toutes ses opinions, il devint un zélé partisan de sa méthode. Spinosa joignait à une pénétration vive une grande indépendance d'opinions: il avait l'esprit géomètre, dit Bayle, et voulait être payé de raisons sur tout. Ennemi de la contrainte et de l'hypocrisie, il osa déclarer librement ses doutes sur la doctrine des Rabbins, reçut un coup de poignard en sortant de la Synagogue, rompit ouvertement avec la secte juive et fut excommunié. Il prit alors le nom de Benoît, mais il ne se fit point baptiser. Ce fut en 1670 qu'il publia en latin son célèbre *Traité de Théologie politique*. Cet ouvrage, destiné en apparence à combattre la croyance et les superstitions judaïques, ébranle dans le fait les principaux fondemens de la loi des Chrétiens: Spinosa y conteste l'authenticité d'une partie de l'Ancien Testament, et réduit à peu près à rien la Révélation, les Prophéties et les Miracles. La finesse d'argumentation, l'apparente solidité de raisonnement et le ton séduisant de simplicité et de bonne foi qui règnent dans cet écrit, devaient le rendre très-dangereux. *Saint-Glain*, protestant réfugié en Hollande, le traduisit en fran-

çais et le publia sous trois titres différens. Après avoir secoué le joug des traditions sacrées, Spinosa établit sa doctrine dans ses *œuvres posthumes*, et ce fut l'athéisme pur. Selon lui, il n'y a dans l'univers qu'une substance ; cette substance est Dieu ; tous les êtres particuliers ne sont que des modifications de celui-là. Si le fond du système n'était pas absolument nouveau, la méthode d'exposition était neuve. Spinosa procéda, comme les géomètres, par théorèmes, démonstrations, corollaires, et n'en fut ni plus conséquent ni moins obscur. Plusieurs philosophes et Bayle surtout l'ont victorieusement réfuté ; mais en combattant ses erreurs, tous ont rendu justice à ses belles qualités. Exemplaire dans ses mœurs, sobre, chaste, désintéressé jusqu'à remettre aux heritiers du malheureux J. de Witt une pension que lui faisait ce grand homme, généreux jusqu'à se priver du nécessaire pour obliger ses amis, patient dans ses maux, uniforme dans sa conduite, doux et tolérant dans ses opinions, sincère et affectueux dans son commerce, il consacra toute sa vie à la pratique de la vertu, à la méditation, à l'indépendance et à la pauvreté. Il était d'une constitution très-délicate ; attaqué pendant 20 ans d'une phthisie douloureuse, il mourut en 1677, âgé de 45 ans. Ce qu'il paraissait craindre est arrivé ; son nom a été employé pour désigner sa doctrine. A ce sujet, Bayle remarque avec raison qu'on appelle souvent *Spinosistes* des hommes qui sont loin d'adopter et qui même ne connaissent pas les opinions de Spinosa. F.



DESAGULIERS.

Zirings del.t *Landon direx.t*

DESAGULIERS.



Jean Théophile Désaguliers, né à la Rochelle en 1683, et fils d'un ministre protestant, que la révocation de l'édit de Nantes obligea de se retirer en Angleterre, est placé par les physiciens au nombre des hommes les plus célèbres dont la science s'honore. Ce *jeune Français*, après avoir brillé dans ses études à l'Université d'Oxford, se livra à la théologie, par raison, et à la physique par goût. Il voulait et un état pour vivre, et un état pour se faire une réputation. Ses desirs furent satisfaits: il ne tarda pas à réunir deux *cures* excellentes, et une chaire de physique En 1704 ou 1705, le docteur Keill avait imaginé de faire un cours public de physique expérimentale; c'est-à-dire, il donnait des propositions, fort simples, qu'il prouvait par des expériences, et remontait ensuite du simple au composé, en suivant la même méthode. Le succès qu'il obtint engagea le docteur Désaguliers à entrer dans la même carrière. En 1710, il ouvrit son premier cours public de physique expérimentale à Oxford, et à Londres en 1713; et, sur onze à douze savans, qui firent ensuite des cours de ce genre en Angleterre, et dans plusieurs autres Etats, Désaguliers eut l'honneur d'en compter huit parmi ses disciples. L'Académie royale de Londres lui ouvrit ses portes, et

le reçut comme l'un des premiers physiciens de son siécle. La Hollande l'enleva quelque temps à Londres; mais le Gouvernement anglais le fixa tout-à-fait, en lui accordant un traitement annuel et une existence honorable. Si l'on en croit quelques biographes, la fin de Désaguliers fut malheureuse. Il mourut fou, en 1743, à l'âge de 60 ans.

Désaguliers joignait à ses profondes connaissances une adresse merveilleuse pour construire des machines hydrauliques ou astronomiques. Zélé sectateur de Newton, il eut le bon esprit de parler de Descartes avec tout le respect que mérite ce grand homme. Sa modestie égalait ses talens, et il fallut la pressante sollicitation de ses amis pour l'engager à mettre ses leçons en ordre, et à les publier. Elles parurent sous le titre de *Cours de Physique expérimentale*, 2 vol. en anglais. Ce Cours est divisé en 12 leçons. La matière, les loix de la mécanique, les loix générales du mouvement, et le choc des corps, forment le sujet des six premières; les six autres roulent sur l'hydraulique et l'hydrostatique. La physique de Désaguliers n'est bien connue en France, que depuis que le P. Pézenas en a donné une traduction française, publiée à Paris, en 1751.

Ph. L. R.



ARNAULD.

Ph. Champagne pinx.t *Landon direx.t*



ARNAULD.

Une des conséquences les plus funestes des querelles, soit politiques, soit religieuses, c'est l'espèce d'inutilité à laquelle elles vouent ceux qui les embrassent avec trop de chaleur. Doués souvent de moyens supérieurs à ceux des autres hommes, du moment où ils ont adopté une opinion, leurs talens ne sont plus employés qu'à la soutenir: tout autre objet leur devient étranger; ils ne sont plus que des hommes de parti, et leur souvenir s'éteint avec celui de la cause qui les a occupés pendant toute leur vie, et à laquelle ils ont sacrifié leur repos.

Tel a été le sort du fameux Antoine Arnauld, docteur de Sorbonne, né à Paris en 1612, d'une famille ancienne, originaire d'Auvergne, et distinguée, pendant la ligue, par son attachement à la royauté. Il fut le vingtième enfant d'Antoine Arnauld, avocat célèbre, qui défendit avec éclat, en 1594, la cause de l'Université contre les Jésuites, et fit tous ses efforts pour empêcher leur rappel en France. Toute la nombreuse famille de l'avocat Arnauld ne se distingua pas moins par son esprit et son mérite, que par sa piété et son attachement à la doctrine de Jansénius. Peut-être le Docteur avait-il sucé avec le lait la haine de l'ordre célèbre dont son père avait été l'adver-

saire ; peut-être aussi les Jésuites poursuivirent-ils sans cesse en lui le fils de leur ennemi. Ils attaquèrent avec aigreur son Livre *de la fréquente Communion*, dans lequel ils jugèrent qu'il accusait leur morale de relâchement; ensuite, à la faveur des querelles sur la Grâce, ils parvinrent à faire censurer Arnauld par la Sorbonne, et enfin à l'en faire exclure. Il était alors retiré auprès de son frère Arnauld d'Andilly, de son neveu Le Maître, à Port-Royal des Champs, où sa mère, six de ses sœurs et six de ses nièces furent à la fois religieuses. Arnauld s'y occupa quelque temps d'ouvrages utiles à l'éducation. Il y composa, entre autres, sa *Grammaire générale et raisonnée*, qui n'a encore perdu rien de sa supériorité. En 1668, lorsque Clément IX et Louis XIV crurent avoir rendu la paix à l'Eglise de France, Arnauld sortit de sa retraite et s'occupa de controverse contre les Calvinistes ; mais devenu suspect au roi auquel on le représentait comme un ennemi de l'autorité, et craignant d'être arrêté, il se retira dans les Pays-Bas en 1679. Il y fut occupé de nouvelles querelles, contre le ministre Jurieu et contre le Père Malebranche, jusqu'à la fin de sa carrière qu'il termina à Bruxelles, en 1694. Ses talens, ses vertus, et peut-être encore plus les persécutions qu'il essuya, lui firent donner le titre de *Grand*.

M.



MURILLO.

Murillo pinx.t *Landon direx.t*



MURILLO.



Il n'y a pas d'école espagnole, proprement dite, quoique l'Espagne ait produit un grand nombre de peintres justement célèbres, et qui tiennent au moins le second rang dans leur art : on doit citer entre autres, Vélasquez, L'Espagnolet, Herrera, et Barthélemi Murillo. Ce dernier, né auprès de Séville en 1613, s'adonna à la peinture dès sa plus tendre jeunesse. A 20 ans, il quitta l'Andalousie pour étudier à Madrid sous Vélasquez, son compatriote. Ce voyage est le seul que Murillo ait entrepris, et il ne paraît pas avoir eu le desir de connaître l'Italie. Les tableaux du Titien, de Rubens, de Van Dyck que contenaient les maisons royales furent les modèles sur lesquels il se forma un coloris admirable. Il ne négligea pas le dessin, mais ses études d'après l'antique ne furent pas aussi fructueuses. Ses ouvrages attirèrent bientôt l'attention générale. Ant. del Castillo, peintre cordouan, surpris de leur beauté, s'écria en les voyant : *Il me faut mourir; je n'ai que trop vécu!* En effet, désespéré de ne pouvoir égaler Murillo, il périt consumé par le chagrin. La célébrité de Murillo l'avait introduit à la Cour, dont le séjour ne convenait point à son caractère doux et modeste ; il s'en éloigna, et se retira à Séville où les faveurs des

Grands le vinrent chercher. Sa générosité l'empêcha d'amasser des richesses, et il ne dut qu'à la considération dont il jouissait l'honneur que lui fit un Ministre espagnol qui lui demanda la main de l'une de ses sœurs.

Murillo s'était marié jeune, et son union eût été constamment heureuse, sans la perte d'un fils unique qui promettait de l'égaler, et qui mourut dans l'Inde où la curiosité l'avait conduit. A l'âge de 70 ans, Murillo fit une chute; elle n'eût eu rien de dangereux, sans son extrême pudeur qui l'empêcha de découvrir aux médecins le mal que lui causa cet accident. Après des douleurs aiguës qu'il cacha toujours, il périt en 1685. Cette retenue peut paraître ridicule, mais elle fait connaître la pureté des mœurs de Murillo.

On a quelquefois appelé ce peintre le Van Dyck espagnol; plus souvent on l'a comparé à Paul Véronèse dont il étudia beaucoup la manière. Un pinceau fier et hardi, un dessin plus vrai que correct, caractérisent ses premières productions: sa touche acquit dans la suite plus de moelleux, ses carnations devinrent plus fraîches, et il mit plus de correction dans son style. Ses principaux ouvrages sont restés en Espagne.

L.



POMPÉE.

Landon direx.t



CNÉUS POMPÉE.



Pompée, dès sa première jeunesse, se distingua par une prudence consommée et une maturité de caractère qui, chez la plupart des hommes, ne sont le fruit que d'une longue expérience. Il dut sans doute, cette sagesse anticipée à l'avantage qu'il eut de pouvoir cultiver de bonne heure les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature. Né la même année que Cicéron, 106 de Rome, il ne se contenta pas, dans sa jeunesse, d'exceller dans tous les exercices auxquels se forment les guerriers et les héros ; il sut aussi dans une retraite profonde, de concert avec l'Orateur romain, son émule et son ami, cultiver ces arts précieux qui développent l'entendement, polissent l'esprit et les mœurs, et donnent aux hommes sur leurs semblables, cette autorité qu'ont toujours exercée les grands génies. Il fit ses premières armes sous un des capitaines les plus habiles de ce temps ; c'était Pompée Strabon son père, général aussi détesté des Romains, que son fils en fut chéri et adoré. Le jeune Pompée, par son sang froid et par son courage, l'avait arraché à la mort, et en même temps était parvenu à arrêter la révolte de son camp, en s'étendant par terre, en travers de la porte par laquelle les soldats voulaient s'échapper. Mais la circonstance où ses qualités heureuses,

parurent pour la première fois avec le plus d'éclat, fut lorsqu'il se vit contraint de se justifier d'avoir eu part aux exactions de son père qui n'était plus. Lorsque les orateurs les plus distingués, Philippe entre autres et Hortensius, eurent parlé en sa faveur, il s'exprima lui-même avec une grâce, une sagesse et une modération qui lui gagnèrent tous les suffrages, et particulièrement celui d'Antistius, président du tribunal, dont quelque temps après il épousa la fille. Il reçut dès-lors les premiers témoignages de cette bienveillance générale qui l'accompagna presque toute sa vie. Il savait l'entretenir par une conduite modeste, par des mœurs pures, un caractère de fidélité propre à lui attirer la confiance, un commerce doux et aisé, et des manières engageantes. Généreux et délicat, il savait, dit Plutarqne, donner sans faste, et recevoir avec dignité; et à ces qualités du caractère, il joignait ces dons extérieurs qui sont une recommandation si puissante auprès de la multitude, et même auprès de ceux qui ne jugent pas comme elle.

Cependant Sylla, à la tête d'une armée peu nombreuse, mais qui lui était dévouée, venait de rentrer en Italie, et voyait accourir à lui tous ceux qui avaient été les victimes de la tyrannie de Marius, ou qui redoutaient celle des successeurs de ce farouche factieux. Pompée alors se trouvait dans le Picénium; il n'avait pas encore 23 ans, il lève et

forme une armée; et général avant d'avoir été soldat, à la tête de trois légions, il triomphe de deux généraux qui veulent s'opposer à son passage, se dégage des autres qui tentent de l'investir, et parvient auprès de Sylla, moins dans l'état d'un homme qui cherche du secours, que comme un ami utile et capable de rendre des services. Sylla le salua *imperator*, et l'employa soit en Sicile soit en Afrique, où Pompée obtint les plus brillans succès. Il continua à servir ce cruel Dictateur. Si quelquefois il se prêta à sa vengeance, au moins les coups qu'il porta ne tombèrent que sur des chefs la plupart odieux et décriés, et il laissa à un grand nombre les facilités de se soustraire à la proscription.

Cependant ses victoires en Afrique, et l'amour que lui portaient les soldats donnèrent de l'inquiétude à Sylla. Il fit rappeler Pompée de la Numidie, et voulut d'abord s'opposer à ce qu'il eût les honneur du triomphe, sous prétexte qu'il n'était que chevalier romain. Mais l'opiniâtreté et la hardiesse du jeune vainqueur qui lui dit que *le soleil levant avait plus d'adorateurs que le soleil couchant*, déconcerta le despotisme du vieux Dictateur. Il céda, et le triomphe eut lieu. Toutefois Sylla avait donné à Pompée le surnom de *Grand*, et celui-ci eut la sage modestie de ne le prendre qu'après l'avoir mérité. Enfin Sylla mourut; les dispositions de son testament prouvèrent qu'il

affectionnait peu celui qui devait le remplacer, mais non l'imiter. Tous les yeux en effet se tournaient vers Pompée. A cette époque, le système de la république avait entièrement changé. Autrefois la puissance publique étant divisée en un grand nombre de magistratures, il en résultait que le peuple, voyant passer dans les places, plusieurs personnages les uns après les autres, ne s'accoutumait à aucun. Mais depuis les derniers troubles et la corruption qui en était la suite, on voyait les plus puissans se faire donner par le peuple des commissions extraordinaires, et toute l'autorité se trouvait concentrée dans les mains d'un seul ou d'un petit nombre. C'est ce qui avait existé sous Marius et Sylla. C'est ce qui eut lieu encore sous Pompée. Lépidus, sa créature, que lui-même avait porté au consulat, voulut relever le parti de Marius; Pompée fut chargé de le combattre, et il abattit sans peine un homme qui n'avait que l'ambition d'un factieux sans aucuns des talens nécessaires à un chef de parti. Sertorius, par son courage et ses talens, se rendit redoutable en Espagne; ce fut encore Pompée qu'on envoya contre cet illustre rebelle. Mais ici sa gloire souffrit quelque échec, et le vieux Général, sans l'attentat du traitre Perpenna, eût peut-être réalisé la menace qu'il avait faite, *de renvoyer*, disait-il, *ce petit garçon*, c'est ainsi qu'il appelait Pompée, *après l'avoir châtié, comme il le méritait*. Bientôt, aidé du

sage et valeureux Métellus, Pompée termina facilement cette guerre dès qu'il n'eut plus en tête que le lâche Perpenna. S'il se fit honneur en brûlant tous les papiers de Sertorius qui lui étaient livrés, et par lesquels beaucoup de Sénateurs eussent été compromis, il laissa éclater dès ce moment la disposition, où il fut toujours, de ne point souffrir d'égal dans la république. Dans ses lettres au Sénat, il s'attribuait presque exclusivement les succès de cette guerre dont Métellus devait partager la gloire. Il prétendit aussi avoir coupé dans sa racine celle des esclaves, parce qu'à son retour d'Espagne il était tombé sur les restes de l'armée de Spartacus qui venait d'être entièrement battue par Crassus.

Plusieurs traits de la jeunesse de Pompée avaient fait entrevoir, que ses vertus tiendraient difficilement contre son ambition. C'est ce qui parut surtout, lorsqu'il eut obtenu le consulat avant 30 ans, conjointement avec Crassus, dont il était haï. Pour balancer le crédit que son collégue s'attirait par ses énormes richesses, on le vit rétablir les tribuns du peuple, avec toute l'autorité dont les avait privés Sylla; rendre aux chevaliers la connaissance des causes criminelles, et se jouer ainsi des loix en augmentant tantôt l'autorité du Sénat, tantôt celle du peuple, selon qu'il convenait à ses intérêts. Quand il eut fait à son ambition le sacrifice des loix les plus salutaires de sa patrie, il

obtint tout ce qu'il voulut, et la libéralité du peuple fut sans bornes à son égard. Aussi bientôt Rome ne vit plus que lui qui fût capable, soit de subvenir à ses besoins, soit de triompher de ses ennemis, soit d'augmenter sa puissance: Pompée, il est vrai, sut répondre à tout ce qu'on attendait de lui. Faut-il pourvoir à la subsistance de la ville? C'est lui à qui l'on donne cette commission; et l'abondance règne dans Rome. Des Pirates ravagent les mers et interceptent le commerce, c'est encore lui qui est chargé de les combattre; il est investi, en dépit du Sénat, d'un pouvoir illimité; et en moins de trois mois toutes les mers, depuis les Colonnes d'Hercule, jusqu'au Bosphore Cimmérien, sont entièrement libres, et les brigands ont disparu. Des succès aussi rapides augmentent l'enthousiasme. Quelques citoyens plus éclairés s'opposent à la loi du tribun Manilius qui, créature de Pompée, propose qu'on donne à ce général le commandement de la guerre contre Mithridate; Cicéron lui-même parle en sa faveur: « Le refuserez-vous, dit-il, à un Citoyen « qui déja a remporté autant de triomphes que le « monde a de différentes parties, autant de vic- « toires qu'il y a de diverses sortes de guerre, et « qui a eu part à plus de combats que ceux de son « rang et de son âge n'ont coutume d'en avoir lu. » Tout cède à l'ascendant de l'Orateur romain, et plus encore à la crainte de s'attirer le ressenti-

ment d'un homme aussi puissant que Pompée. Lucullus, qui plusieurs fois avait vaincu Mithridate, est forcé de remettre un commandement qui lui avait acquis tant de gloire. Pompée eut ainsi l'honneur de porter les derniers coups au dernier rival de la puissance romaine, et le peuple, ardent à se précipiter dans la servitude, lui accorda une autorité aussi étendue que celle qu'avait usurpée Sylla les armes à la main, et pendant sa dictature. Il seroit trop long de suivre Pompée dans les diverses expéditions qu'entraîna cette guerre, et qui remplirent l'univers de la gloire de son nom. Pour mettre à même de juger des résultats, il suffira de dire qu'il combattit contre 22 rois, qu'il tripla les revenus de la république, et recula tellement les frontières de l'Empire, que l'Asie mineure qui, avant ses victoires, était la dernière des provinces du peuple romain, en occupait alors le centre. Il avait égalé peut-être tout ce qu'Alexandre avait fait de plus éclatant, mais il le surpassa par sa continence, par sa modération, son intégrité et sa piété. Comme lui, et comme tous les conquérans éclairés sur leurs véritables intérêts, lors de son retour, il se plut à rendre hommage aux lettres dans la personne de l'historien Théophane, et à la philosophie dans celle de Possidonius à la porte duquel il sembla soumettre sa grandeur et sa gloire, en défendant à ses lic-

teurs, lorsqu'il allait le voir, de frapper avec leurs faisceaux suivant l'usage.

Par tant de victoires et de conquêtes, Pompée était devenu plus grand que les Romains ne le souhaitaient, et qu'il n'avait osé lui-même l'espérer. Les gens de bien, comme Caton, Cicéron, Catulus, et plusieurs autres, tous zélés républicains, regardaient cette puissance excessive comme la ruine de la liberté, et tous tremblaient qu'il n'en abusât. Crassus même, soit frayeur réelle, soit politique perfide, fuyait de Rome avec éclat, emmenant ses enfans, et ce qu'il pouvait emporter de ses trésors. Mais l'ambition de Pompée avait un caractère particulier: il était avide de puissance, dit Velleius Paterculus, mais il ne voulait pas la ravir. Il aspirait à la dictature, mais par les suffrages du peuple; il ne pouvait consentir à usurper l'autorité suprême; mais il aurait voulu qu'on la lui remît entre les mains. Aussi, maître encore une fois d'opprimer Rome et l'Italie, il eut la modération de congédier ses armées avant que d'y rentrer, et il y parut en simple citoyen. Cette modération n'était qu'apparente. Il espérait que ces actions qui le comblaient de gloire, feraient que dans la suite quelque chose qu'il entreprît au préjudice des loix, le Sénat se déclarerait toujours pour lui. Cependant comme depuis ce moment, ses manières ressemblaient plutôt à celles d'un grand prince envi-

ronné d'une cour nombreuse, qu'aux habitudes d'un citoyen habitant une ville libre; comme on voyait assez, que toute égalité le blessait, et qu'il eût voulu être le seul général de la république, quand il devait se contenter d'en être le premier; comme il avait en outre mécontenté les Sénateurs en cassant les loix de Sylla; ceux-ci songèrent à lui opposer Lucullus justement irrité contre lui. Alors Pompée se jeta entièrement du côté du peuple, et ne craignit pas de s'associer à toutes les entreprises liberticides de César. On le vit fouler aux pieds toutes les loix de l'état; manquer à la foi jurée, à l'amitié; sacrifier le vertueux Cicéron à l'infâme Clodius; déshonorer le consulat, en y portant un Afranius; repousser de la Préture le grand Caton, qu'en vain il avait tenté de gaguer, et y faire nommer un Vatinius. Ce fut alors qu'il fit à la république trois plaies que rien ne put guérir: il corrompit le peuple à force d'argent, mettant dans les élections un prix au suffrage de chaque citoyen; il se servit de la plus vile populace pour troubler les magistrats dans leurs fonctions; enfin, il se rendit le complice de César et de Crassus en se liant d'intérêt avec eux; ce qui fit dire à Caton que ce n'était point l'inimitié de ces trois hommes puissans, mais leur union, qui avait perdu la république. Dans ce moment, César était consul, et Pompée avait à cœur de faire légaliser toutes les opérations de son généralat.

Il y réussit; mais il ne vit pas que César, par une politique habile, en lui faisant appuyer la loi agraire qu'il proposait, le brouillait entièrement avec le Sénat, tandis qu'il brouillait le Sénat avec le peuple. Mais la faveur de la multitude n'est jamais constante. L'abus que Pompée en fit, fut cause qu'il y eut des temps où il vit diminuer son crédit. Il entendit le peuple lui appliquer au théâtre, un vers dont le sens était : *c'est pour notre malheur que vous êtes devenu grand;* lui-même enfin fut menacé d'être la victime de l'anarchie qu'il avait fomentée. Le désordre alors était au comble dans Rome. Ses créatures parlaient d'un dictateur, et on le désignait. Mais Caton avait pénétré ses desseins. Sans s'y opposer entièrement, parce qu'il sentait la nécessité de concentrer l'autorité, il trouva moyen de conserver encore quelque image de république, en se faisant nommer consul sans collègue.

Toutefois Pompée commençait à recueillir le fruit de ses intrigues et de ses démarches obliques. Il se voyait enfin élevé, par le consentement unanime, à cette souveraine puissance, objet de ses vœux. Ramené alors au parti de l'aristocratie, il s'occupait à réparer les maux qu'il avait faits à l'état. Mais il ne songeait point assez à se mettre en garde contre les entreprises d'un rival qui marchait à son but par des voies bien plus sûres et bien plus rapides: c'était César. Crassus, qui

pouvait tenir la balance entre César et Pompée, avait perdu la vie chez les Parthes; Julie, fille de César et femme de Pompée, et qui pouvait retarder une rupture entre son père et son époux, n'existait plus. Revenu vainqueur des Gaules, César ne cachait plus la résolution où il était de se faire accorder par la force, les mêmes prérogatives qu'on avait attribuées à son gendre. Tous deux couvrirent encore quelque temps leur ambition d'une modération apparente. Mais enfin les menaces de César forcèrent le Sénat de le déclarer rebelle et de se jeter dans les bras de Pompée. Celui-ci, trop confiant dans l'attachement des peuples d'Italie, avait cru pouvoir mépriser un ennemi qu'il devait prévenir. Il n'avait pris aucune mesure pour rassembler des troupes capables de lui résister, et César avait déja passé le fameux Rubicon, que Pompée était encore dans Rome, indécis sur ce qu'il devait faire, et exposé aux justes reproches de ceux qui avaient mis en lui toutes leurs espérances. Bientôt il n'eut plus d'autre parti à prendre que celui qui reste dans les affaires désespérées; ce fut de céder et de fuir. Il sortit donc de Rome, suivi de tout ce qu'il y avait de citoyens distingués, y laissa le trésor public, ne put nulle part retarder un vainqueur actif et habile qui se faisait honneur par sa clémence, et gagnait des partisans par sa modération; il abandonna une partie de ses troupes, toute l'Italie, et de Brindes où César le tenait assiégé il passa à

Dyrrachium. Là, aux cinq légions qu'il avait emmenées, il put joindre de nouvelles forces, et il s'attacha surtout à former une flotte redoutable qui, distribuée le long des côtes de l'Epire et de l'Illyrie, le rendait maître de la mer et lui donnait une grande supériorité. Cependant l'élite des Sénateurs, les Consuls à leur tête, assemblés à Thessalonique, le revêtissait seul du commandement suprême. Par le soin qu'il prenait d'exercer lui-même ses troupes, par l'habileté qu'il montrait dans tous les exercices militaires, malgré son âge de près de 60 ans, il prouvait qu'il en était digne. César alors était occupé à défaire en Espagne les lieutenans de Pompée; mais bientôt il vint en Grèce le chercher lui-même. Les deux armées se harcelèrent longtemps; enfin Pompée obtint un avantage qui, s'il eût su vaincre, comme le disait César, pouvait être décisif. Mais, à la faute de n'en avoir pas profité, il joignit celle de poursuivre César dans sa retraite. Il fit plus: il renonça au plan que la prudence lui avait dicté, pour embrasser celui que la passion, la cupidité et une présomption aveugle suggéraient à ceux qui l'environnaient. Il avait la faiblesse de vouloir être approuvé, et il ne put supporter leurs accusations ou leurs railleries. Pour n'être pas blâmé, il fit une chose que la postérité blâmera toujours, ce fut de quitter la côte où, protégé par sa flotte, il était sur le point de voir l'armée de César détruite par la misère et par la faim. Après s'être réuni à Métellus Scipion dont

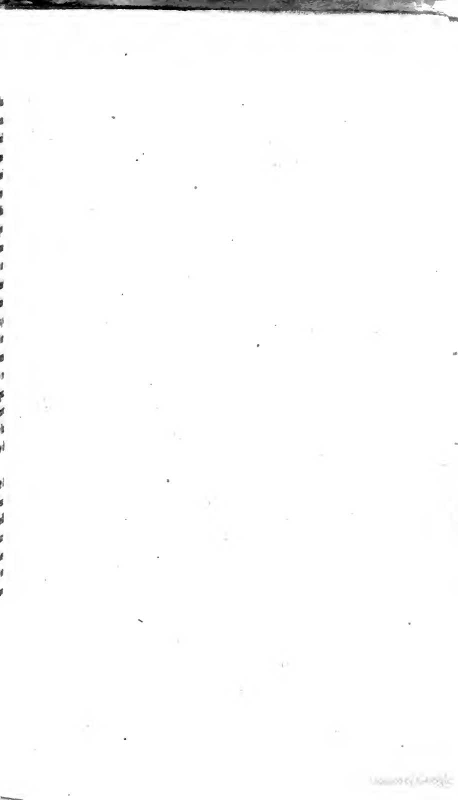
il avait épousé la fille, il joignit César à Pharsale, en Thessalie, lieu devenu célèbre par l'une des plus importantes batailles dont les fastes du genre humain ayent conservé la mémoire. On sait quels furent les résultats de cette fameuse journée. Pompée, avec une armée double de celle de son adversaire, fut entièrement vaincu. Sa brillante cavalerie dans laquelle il avait mis toute sa confiance, ayant été culbutée, il oublie tous les devoirs d'un habile général; et ce guerrier, dont la jeunesse avait été décorée de tant de triomphes, ne songe ni à remédier au désordre, ni à rallier les fuyards. Il se retire dans sa tente. Mais, étonné de l'activité de César qui le poursuit jusques dans son camp, il quitte à la hâte son armure, et fuit accompagné d'un petit nombre d'amis. « Ainsi cet « homme, dit Plutarque, qui naguères environné « d'un nombre infini d'hommes et de chevaux, et « soutenu par tout ce que la puissance a de plus « éclatant, attirait sur lui tous les regards de « l'univers, presque seul maintenant, et déchu « tout-à-coup de tant de grandeur, occupe un si « petit espace, qu'il échappe à la vue même de ses « ennemis qui le cherchent. »

Il suivit la vallée de Tempé, et gagna à pieds les bords de la mer. Il trouva un bâtiment de charge sur lequel il monta, et accompagné des deux Lentulus, de Favonius et du roi Déjotarus, il se rendit à Mytilène où il se réunit

à Cornélie son épouse, qu'il avait déposée dans cette ville. Repoussé des pays qui lui avaient été le plus favorables, et craignant l'activité de son ennemi, quoiqu'il eût rassemblé quelques vaisseaux, que son fils Sextus et une soixantaine de Sénateurs l'eussent rejoint, il songeait à chercher un asile chez les Parthes. Mais sa destinée lui fit prendre le chemin de l'Egypte, où le jeune Ptolomée dont il avait été nommé le tuteur, et qui ne devait le trône qu'à ses bienfaits, semblait lui promettre une plus grande sûreté. Il y fut indignement assassiné, au moment où il se levait pour descendre à terre, et quitter la barque sur laquelle le roi l'avait envoyé chercher par ceux qui devaient le tuer. Lorsqu'il se sentit frapper, voyant que la résistance serait inutile, il amena les deux pans de sa robe sur son visage, et se laissa percer de coups, sans rien dire qui fût indigne de lui. Ainsi fut terminée cette vie toute brillante de splendeur et de gloire.

Les meurtriers de Pompée lui coupèrent la tête, et la conservèrent pour l'offrir à César. Le corps fut jeté nu sur le rivage, et recueilli par Philippe, son affranchi, qui, des débris d'une barque de pêcheur, lui fit un misérable bucher, et lui donna la sépulture. Sur ses cendres, on mit cette inscription : *Celui qui méritait des temples, a à peine trouvé un tombeau.*

L. G. T.





HARVEY.

Bonnel pinx.t *Landon direx.t*

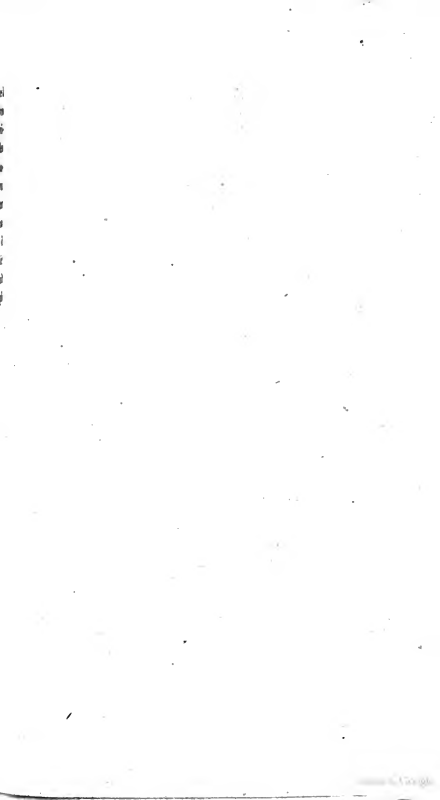


HARVEY.

Guillaume Harvey, anatomiste à jamais célèbre par la découverte de la circulation du sang, naquit à *Folkston*, dans le comté de *Kent* en 1577, fit ses premières études à *Cambridge*, et devint ensuite à *Padoue* l'élève de *Fabrice d'Aquapendente*. Il est probable que les découvertes de son maître sur les valvules des veines, le conduisirent à la sienne sur la marche du sang. Le fameux Servet paraît avoir eu quelque idée de la circulation; *Cœsalpin* a indiqué assez clairement celle qui se fait dans le poumon; mais *Harvey* est bien certainement le premier qui ait démontré la circulation générale par des expériences directes et propres à convaincre les bons esprits. Il l'enseignait dès 1619, mais il ne la publia qu'en 1633. Sa théorie triompha promptement des objections qu'on lui opposa, et il eut le bonheur de la voir généralement adoptée de son vivant. Ses contemporains lui érigèrent même une statue; honneur bien rare pour ceux qui n'ont fait que des découvertes utiles. Il fut premier médecin des rois Jacques I et Charles I. Celui-ci lui donna les moyens de travailler à un Traité sur la Génération; mais la maison d'Harvey ayant été pillée pendant les troubles de la fin du règne de ce prince, une grande partie de l'ouvrage se perdit, et ce qui en reste n'aurait pas même été publié, si

Georges Ent n'eût fait en quelque sorte violence à l'auteur, pour l'engager à laisser imprimer son livre en 1651. *Harvey* y démontre que tous les corps vivans doivent leur origine au développement des germes, et c'est comme dans son Traité de la Circulation, par la voie des expériences qu'il le prouve. Ce grand homme avait autant de modestie que de génie; il la témoigna par la manière douce dont il répondit à ses adversaires, et surtout à *Riolan* qui l'avait attaqué avec violence. Il eut l'air de prendre pour juge cet homme sur lequel il avait tant de supériorité. *Harvey* mourut en 1657, âgé de 80 ans.

C. V.





S.T BERNARD.

Lembart del.t *Landon direx.t*



S. BERNARD.



Un homme, dans un siécle d'ignorance, parut comme un rayon de lumière au milieu des ténèbres. Cet homme, du fond d'un cloître, domina dans les Cours, détermina l'opinion des Conciles, ne pardonna jamais ni un vice ni un malheur public, agita les grands intérêts des nations, arma l'Europe contre l'Asie, fit entrevoir la véritable éloquence dans un temps où elle était inconnue, électrisa ou fit fondre en larmes les peuples accourus à sa voix, et donna même à ses erreurs l'autorité de ses vertus; ce génie extraordinaire fut S. Bernard.

Il naquit, en 1091, en Bourgogne, dans le village de Fontaine, d'une famille noble et ancienne. Aux avantages de la naissance, il joignait ceux de la figure. Il avait fait d'aussi bonnes études qu'on en pouvait faire alors. Il ensevelit tout dans un cloître, ou plutôt le cloître alors n'ensevelissait rien; il offrait au contraire les moyens de briller et de se faire un nom. En 1113, à l'âge de 22 ans, S. Bernard était entré à Citaux; en 1115, il fut nommé premier abbé de Clairvaux, monastère que l'on venait de fonder. Alors cette maison, dont les richesses ont été depuis le sujet de tant de déclamations inutiles, et même injustes, s'élevait environnée de la pauvreté la plus austère; et cependant

sa réputation de piété, la renommée de son chef, y attiraient de toutes parts des religieux, qui venaient y chercher un grand modèle et le bonheur. On y compta jusqu'à sept cents novices à la fois. Elle eut l'honneur de donner à l'Eglise le pape Eugène III, et plusieurs évêques et cardinaux. Ce même Eugène, connaissant les talens de son ancien maître, le choisit, en 1146, pour prêcher une seconde croisade. S. Bernard remplit cette mission, avec un succès qui passa son attente. A Vezelai, en Bourgogne, fut dressé un échafaud dans la place publique, où S. Bernard parut à côté de *Louis-le-Jeune*, roi de France. Il parla d'abord, et le Roi parla ensuite. Tout ce qui était présent prit la Croix. Louis la prit le premier des mains de S. Bernard. Le ministre Suger ne fut point d'avis que le Roi abandonnât le bien certain qu'il pouvait faire à ses états, pour tenter des conquêtes incertaines: mais l'éloquence de S. Bernard, et l'esprit du temps, sans lequel cette éloquence n'était rien, l'emportèrent sur les conseils du sage ministre. L'exemple du roi fut suivi par un grand nombre de ses sujets; aussi S. Bernard écrivait-il au Pape: « Vous avez ordonné, j'ai obéi, et le fruit « de mon obéissance a été tel que votre autorité « devait le produire; les villes et les châteaux « deviennent des déserts, et l'on ne voit que des « veuves dont les maris sont vivans. » On envoyait par mépris une quenouille et un fuseau aux

princes qui restaient dans leurs états, et qui ne partageaient pas la gloire de cette pieuse mais folle entreprise. S. Bernard s'était acquis un crédit si singulier, que dans une assemblée à Chartres, on le choisit lui-même pour le chef de la croisade. Ce fait paraît presque incroyable; mais tout est croyable de l'emportement religieux des peuples. S. Bernard avait trop d'esprit pour s'exposer au ridicule qui le menaçait: l'exemple de l'hermite Pierre était récent; il refusa l'emploi de général, et se contenta du rôle de prophète. S. Bernard resta donc à Paris, pendant que, sur la foi des victoires qu'il avait promises, Louis-le-Jeune alla se faire battre en Syrie. Il se mit alors à composer une apologie où il déclarait que les péchés des Croisés étaient seuls la cause de leur défaite. Il cita l'Ecriture à ce sujet; personne ne vérifia le passage cité, et S. Bernard ne fut point contredit. Il se distingua bientôt après dans des guerres d'un tout autre genre: il brilla dans des disputes théologiques. Les *Bruis*, les *Henri*, les *Gilbert de la Porrée*, les *Sectateurs d'Arnaud de Bresse*, furent attaqués et convaincus d'hérésie; mais sa victoire la plus célèbre, fut celle qu'il remporta sur *Abailard*, dont il fit condamner au Concile de Soissons en 1121, et au Concile de Sens en 1140, quelques propositions hasardées sur la Trinité. Dans cette affaire, une vaine gloire fut pour S. Bernard, un intérêt touchant

pour Abailard. Les Lettres d'Héloïse, monument de tendresse, d'éloquence et de raison, ont présenté S. Bernard comme le persécuteur de son amant, et plus ennemi de sa renommée que de sa doctrine. Elle fait voir l'intérêt l'emportant sur la justice, et S. Bernard préparant son triomphe par toutes les voies que sa délicatesse aurait dû lui faire rejeter. S. Bernard n'employa pas toujours son talent à de vaines disputes. Il servit l'humanité, la raison et la philosophie, en s'opposant au moine *Rooul*, qui voulait faire exterminer tous les Juifs. Environné de cette considération personnelle, qui est au dessus de la puissance, l'autorité de S. Bernard fut bientôt à son comble; ses avis, alors, furent des décisions, et il balança l'autorité des Conciles. Il donna des règles à l'ordre des Templiers, qui lui en demandaient. Deux papes, *Innocent II* et *Anaclet* se disputaient le trône pontifical. Un Concile s'assemble, mais S. Bernard prononce en faveur d'Innocent, et Anaclet est abandonné. Quelque temps après, il fut envoyé à Milan avec deux cardinaux pour réconcilier cette Eglise, qui s'était déclarée pour l'anti-pape Anaclet. On lui offrit l'archevêché de cette ville; S. Bernard ne voulait qu'effacer le schisme, il refusa l'archevêché, et revint retrouver sa chère solitude, dont les affaires des rois et des papes l'arrachaient si souvent. Retiré à Clairvaux, le Prédicateur des croisades se livra aux exercices

de la plus rigoureuse pénitence, et l'excès des mortifications le conduisit au tombeau. Il mourut le 20 août 1153, âgé de 63 ans, en présence de beaucoup d'évêques et d'abbés, qui étaient venus recueillir ses dernières paroles. Il emporta avec lui le nom glorieux de dernier père de l'Eglise, nom que Bossuet même n'a pu lui enlever.

« Les conseils de S. Bernard, dit M. le président « Hénault, étaient reçus comme des ordres du « ciel. Il avait été donné à cet homme extraor« dinaire de dominer les esprits. On le voyait, « d'un moment à l'autre, passer du fond de son « désert au milieu des Cours; jamais déplacé, « sans titre, sans caractère, jouissant de cette « considération personnelle, qui est au dessus de « l'autorité; simple moine de Clairvaux, plus « puissant que Suger, premier ministre de France, « et conservant sur Eugène III, qui avait été son « disciple, un ascendant qui les honorait égale« ment l'un et l'autre. Cependant S. Bernard « n'était pas un aussi grand politique, qu'il était « un saint homme et un bel esprit. Ses Sermons « sont des chef-d'œuvres de force et de senti« ment. »

Les savans sont partagés sur la question de savoir, si les Sermons de S. Bernard ont été prononcés et composés en français ou en latin. Mabillon croit que la plupart d'entre eux ont été composés en latin; mais que S. Bernard, en faveur des

Frères Convers, qui n'entendaient pas cette langue, en a prêché plusieurs en langue *Romance* ou vulgaire. Un manuscrit des Sermons de S. Bernard, en français, qui paraît approcher du temps de ce Saint, vient à l'appui de l'opinion de Mabillon. Ce manuscrit a été trouvé dans la bibliothéque des Feuillans de la rue S. Honoré.

De toutes les éditions de S. Bernard, la seule qui soit consultée par les savans, est celle de Dom Mabillon, 1690, 2 vol. in-fol. Ces œuvres ont été traduites en français par Dom *Antoine de S. Gabriel*, 13 vol. in-8.°. *Le Maître* et *Villefore* ont publié la Vie de S. Bernard.

Ph. L. R.



G. VAN DEN VELDE.

Kneller pinx.t *Landon direx.t*



G. VAN DEN VELDE.

Ce nom est celui de plusienrs peintres distingués : Adrien Van den Velde, l'un des meilleurs paysagistes flamands ; Van den Velde, surnommé le Vieux, connu par des dessins de marines et par le courage avec lequel il s'exposait au milieu des batailles navales pour en étudier toutes les circonstances et les dessiner avec plus de vérité; enfin Guillaume Van den Velde, son fils, qui, de tous les artistes de ce nom, est celui qui lui a donné le plus de célébrité. Il semble qu'il manquerait quelque chose à la gloire de la Hollande, ce pays qui n'existe que par la navigation, si après avoir produit les Ruyter et les Trómp qui ont illustré son pavillon sur toutes les mers, elle n'eût aussi donné le jour à l'un des plus grands peintres de marines qui ayent existé : G. Van den Velde naquit à Amsterdam en 1633. Son père lui enseigna d'abord le dessin, et le confia ensuite aux soins de Vlieger, peintre estimé. Les progrès de Van den Velde furent prodigieux ; dans un pays environné par l'Océan, coupé par des milliers de canaux, il ne lui fut pas difficile de consulter la nature pour tous les effets qu'il voulait imiter; les ports hollandais, remplis de bâtimens de guerre et de commerce, lui offraient sans cesse des modèles ; aussi Ven den Velde profitant de ces moyens d'ins-

truction, a-t-il peint les eaux avec une admirable vérité, et les navires avec une exactitude qui étonne les marins même. Aucun peintre n'a rendu mieux que lui les accidens d'une tempête, les détails d'un combat, les temps calmes et les brouillards. Ses ciels sont brillans, ses nuages légers et vaporeux, et les figures qu'il a placées dans ses tableaux sont touchées avec beaucoup d'intelligence, ce que ne savent pas toujours faire les peintres qui ne se sont attachés qu'à l'art d'imiter. On ne peut se dissimuler que Van den Velde n'a pas le génie poétique de Vernet : celui-ci ne s'est pas contenté d'imiter la nature ; il a choisi et embelli les objets qu'il a représentés. Mais jusqu'au moment où Vernet parut, Van den Velde fut regardé comme le premier des peintres de marines. Ses contemporains lui rendirent justice. L'Angleterre l'enleva à la Hollande, et Charles II et Jacques II lui firent une forte pension. Il vit ses productions tellement recherchées qu'en moins d'un an leur prix fut doublé. les Anglais qui voulaient les posséder toutes, donnèrent des sommes considérables pour avoir celles qu'il avait laissées sur le Continent avant de quitter sa patrie. On peut juger d'après cela des richesses qu'il dut amasser. Les malheurs de Jacques II ne changèrent rien à son sort, et il mourut considéré et chéri en 1707 à l'âge de 74 ans.

L.



FLÉCHIER.

Hyac. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*



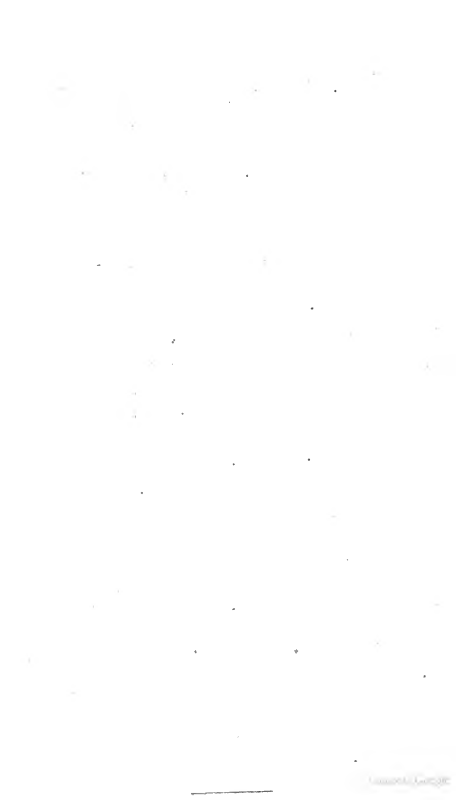
FLÉCHIER.

Esprit Fléchier, évêque de Nismes, né à Perne en 1632, dans le comtat d'Avignon, peut être placé au premier rang des orateurs qui, dans l'éloquence de la chaire, ont dû leurs succès aux ressources de l'art, plus qu'aux dons du génie. Les discours qu'il a laissés, deux entre autres, l'oraison funèbre du Turenne et celle de Montausier, seront de tout temps des modèles à cousulter pour quiconque voudra connaître à fond tout ce qui tient au nombre, à la grâce et à l'harmonie du style dans la langue française. Fléchier s'était particulièrement attaché à cette partie. « L'amour « de la politesse, dit le père La Rüe, l'avait « saisi dès ses premières études ; il ne sortait rien « de sa plume, de sa bouche, même en conversa- « tion, qui ne fût travaillé; ses lettres et ses moin- « dres billets avaient du nombre et de l'art. » Cette disposition habituelle de Fléchier ne se fait que trop sentir dans ses discours, où il pousse l'abus de certains tours et surtout de l'antithèse jusqu'à l'excès. Ces qualités ont fait appeler Fléchier l'*Isocrate français*. Aussi nous paraît-il autant au dessous de Bossuet et de Massillon, qu'Isocrate lui-même se trouve loin d'Eschine et de Démosthènes.

Fléchier, né dans une condition très-obscure, fut d'abord doctrinaire. Il quitta cet ordre en 1659,

et vint à Paris, où il se fit connaître par une élégante Description, en vers latins, du fameux Carrousel, et par d'autres poésies latines et françaises. Ses Sermons augmentèrent sa réputation; ses Panégyriques et ses Oraisons funèbres y mirent le comble. M. de Montausier l'avait fait nommer lecteur du Dauphin. Louis XIV, en lui donnant l'évêché de Lavaur, lui dit: *Ne soyez pas surpris si j'ai récompensé si tard votre mérite; j'appréhendais d'être privé du plaisir de vous entendre.* Fléchier passa bientôt à l'évêché de Nisme, après s'être honoré par un refus plein de noblesse et de désintéressement. Il établit une Académie dans cette ville, où son éloquence et plus encore ses vertus éminentes lui gagnèrent tous les cœurs. Il y mourut le 16 février 1710, âgé de soixante-dix-huit ans. La Vie de Théodose-le-Grand; celle du cardinal de Ximénès; 3 vol. de Sermons; 1 vol. de Panégyriques; un Recueil d'Oraisons funèbres; des œuvres mêlées, soit latines, soit françaises, en vers et en prose; des Lettres; 2 vol. d'Œuvres posthumes; tels sont les différens ouvrages qui assurent à Fléchier un rang distingué parmi les bons auteurs du siécle de Louis XIV. Il avait remplacé Godeau à l'Académie française.

L. G. T.



L'ALBANE.

L Albane pinx.t *Landon direx.t*

L'ALBANE.



L'Albane, l'un des plus habiles élèves des Caraches, le condisciple du Dominiquin, du Guide, du Guerchin, jouit d'un avantage que n'ont pas ces artistes fameux. Les poètes en ont fait leur favori; ils lui ont donné le titre de peintre des Grâces, et ont attaché à son nom l'idée d'une molle élégance et de la décence unie à la volupté. L'Albane mérite ce genre de célébrité. Il a excellé surtout à peindre les femmes et les enfans : sans doute il n'a pas eu le même succès dans les scènes énergiques, mais, autant qu'il l'a pu, il a choisi les sujets qui convenaient le plus à son talent enchanteur, et flattaient le plus son goût. Son coloris est d'une fraîcheur charmante, son dessin naturel, pur et coulant; ses paysages sont touchés avec une grande facilité. Ses compositions, quoique peu variées, sont pleines de poésie, et se distinguent par des idées ingénieuses qui lui sont propres.

Francesco Albani naquit à Bologne en 1578. A la mort de son père, riche négociant, qui s'était opposé à son penchant pour la peinture, L'Albane entra dans l'école de Calvart et ensuite dans celle des Caraches. Il se lia alors avec le Guide dont les conseils lui furent très-utiles; leur amitié ne fut pas durable; la jalousie les divisa, mais ne diminua rien de l'estime qu'ils se portaient mutuellement. L'Albane ayant fait de rapides progrès, se rendit

à Rome. Quelques traverses qu'il essuya d'abord ne l'empêchèrent pas de se faire en peu de temps une réputation brillante. Il n'oublia pas dans la prospérité, un ami qu'il avait laissé dans le malheur à Bologne; c'était le Dominiquin : il l'invita à se rendre à Rome, le logea deux ans dans sa maison, lui fit partager sa fortune et le défendit contre les envieux. Ce trait seul donne une juste idée des qualités personnelles de L'Albane. Sa douceur, son désintéressement, l'élévation de son ame lui méritèrent la considération générale. Ses ouvrages sont un témoignage de la pureté de ses mœurs : dans aucune des scènes voluptueuses qu'ils renferment, on ne trouve rien qui blesse la pudeur la plus sévère. L'Albane épousa à Rome une femme riche qu'il perdit bientôt après. Sollicité par ses parens de retourner à Bologne, il y contracta un second hymen plus heureux que le premier. Sa femme était d'une rare beauté, il en eut un grand nombre de beaux enfans; et l'on peut dire que la nature sembla se plaire à l'entourer des modèles qui lui étaient nécessaires. Une maison de campagne délicieuse était la retraite où, malgré sa célébrité et la jalousie de ses rivaux, il goûtait la tranquillité et le bonheur. Mais sa félicité fut troublée : un de ses frères à qui il avait confié l'administration de ses biens, abusa de sa confiance, les dissipa, et réduisit L'Albane à travailler jusques dans une extrême vieillesse. Ce grand Peintre mourut à l'âge de 83 ans. L.





D'ARGENSON.

Hyac. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*



D'ARGENSON.

Marc René de Voyer de Paulmy d'Argenson naquit à Venise, le 4 novembre 1652, pendant que son père était ambassadeur dans cette ville. La république, qui voulut être sa marraine, lui donna le nom de Marc, et le fit chevalier de S. Marc. Ses parens lui firent prendre très-jeune la charge de lieutenant-général au Présidial d'Angoulême; mais les magistrats que le roi envoya tenir les grands jours en quelques provinces le connurent dans leur voyage, et l'engagèrent à déployer ses talens sur un plus grand théâtre. Il vint à Paris; M. de Pont-Chartrain s'étant assuré de ce qu'il valait, on l'obligea de se faire maître des requêtes, sur la foi de son mérite; et au bout de trois ans, en 1697, il fut fait lieutenant-général de police de la ville de Paris. Louis XIV avait créé cette place en 1667, et M. d'Argenson était le second magistrat qui l'occupait. Avant lui, la police de cette capitale excitait les plaintes des étrangers qui venaient admirer Louis XIV dans toute sa gloire. Par ses soins, les rues furent éclairées, les filous surveillés ou arrêtés, et la tranquillité assurée. Le Monarque se reposa, sur sa vigilance, du soin de Paris et de l'exécution des mesures secrètes qu'ordonnait la prudence. Il eût rendu compte, dit Fontenelle, d'un inconnu qui s'y serait glissé

dans les ténèbres; et cet inconnu, quelque ingénieux qu'il fût à se cacher, était toujours sous ses yeux. Parmi les traits de courage et de fermeté qui honorent M. d'Argenson, on doit citer celui qu'il fit en 1709 : la cherté des objets de consommation était alors excessive; le peuple injuste s'en prit au lieutenant de police : il y eut quelques émeutes : ce Magistrat étant un jour assiégé dans une maison par une troupe de furieux qui voulaient y mettre le feu; il en fait ouvrir la porte, se présente, parle et apaise les séditieux. Il savait quel est le pouvoir d'un Magistrat sans armes; mais, on a beau le savoir, il faut un grand courage pour s'y fier. Cette action fut récompensée ou suivie de la dignité de conseiller d'état. Dans les momens de péril, dans les incendies, il était le premier à porter les secours nécessaires, et à encourager les plus timides par son exemple. A l'embrasement des chantiers de la Porte S. Bernard, il fallait traverser un chemin en flamme pour arrêter les progrès de l'incendie; les gens du port et même le régiment des Gardes n'osaient tenter ce passage : M. d'Argenson le franchit; son exemple entraîne les plus braves, et l'incendie est arrêté. Ses habits furent brûlés dans cette journée qu'il passa toute entière sur pied et dans une action continuelle. Enfin M. d'Argenson vint à exercer auprès du roi un ministère secret et sans titre, mais qui n'en était que plus flatteur, et qui ne lui donnait

même que plus d'autorité. En 1718, le Régent le nomma garde-des-sceaux, et en 1720 ministre d'état. Ce fut le terme de sa fortune. Le bien des affaires générales parut demander qu'il remît les sceaux; il les remit dans la même année, en conservant toujours l'estime du Prince de qui il les avait reçus. Alors loin du monde, il se livra avec délices aux douceurs de la retraite, méditant en chrétien sur la fragilité des grandeurs de la terre, et cultivant les lettres qui charment la solitude et la vieillesse. Il mourut à l'âge de 69 ans, le 8 mai 1721.

On doit regarder M. d'Argenson comme le premier magistrat qui ait donné à la police cette organisation qu'elle conserva de nos jours. On l'a accusé d'avoir trop multiplié les espions, et l'on n'a pas réfléchi que c'est ce grand nombre d'Argus qui a assuré la tranquillité du royaume dans les quinze dernières années d'un règne où des malheurs sans nombre semblaient autoriser quelques mécontens à s'élever contre la Cour. On lui attribue l'invention des lettres-de-cachet, et ce n'est pas son plus beau titre à la reconnaissance publique. Sa figure effroyable le rendait la terreur du peuple qui ne l'appelait que le *Damné*, le *Rhadamante*, *le Juge des Enfers*. M. d'Argenson travaillait sans relâche, et dictait à plusieurs Secrétaires à la fois. Son caractère était ferme et son ame était à l'épreuve des sollicitations et des présens. Il parlait à

chacun sa langue; il conciliait avec bonté des esprits farouches, et n'employait l'autorité qu'au défaut de la conciliation. Voltaire a dit qu'il fut bon lieutenant de police, bon ministre, et qu'il eût été bon général. Dans la société, il semblait oublier ses importantes fonctions pour se livrer entièrement au plaisir. Fontenelle, qui l'a bien connu, assure qu'il avait une gaieté naturelle et une vivacité d'esprit heureuse et féconde en traits qui seuls auraient fait une réputation à un homme oisif. On a répété, d'après son fils, le marquis d'Argenson, que ses mœurs secrètes n'étaient rien moins que pures, et qu'il n'était pas dévot; mais il faut s'empresser d'ajouter qu'il faisait respecter la décence et la religion, et qu'il en donnait l'exemple en même temps qu'il en prescrivait la loi. On trouve, dans les Mémoires de Richelieu, que d'Argenson avait un goût particulier pour les religieuses de l'abbaye de Tresnel; ces Mémoires renferment tant de choses hasardées sans preuves, qu'on peut hardiment douter de la vérité de cette anecdote.

Ph. L. R.



Hyac. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*



LE CARDINAL DE FLEURI.

André, Hercule de Fleuri, fils d'un receveur des décimes du diocèse de Lodève, naquit dans cette ville en 1653. Son père l'envoya à Paris pour y faire ses études. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu d'un canonicat à Montpellier. Le cardinal de *Bonzi* auquel il s'était attaché, commença sa fortune en le faisant nommer aumônier de la reine. Après la mort de cette princesse, le même cardinal obtint pour son protégé une place d'aumônier du roi. On cria beaucoup, mais bientôt on s'accoutuma à Fleuri. Il était bien fait et d'une figure agréable : on le trouva modeste, respectueux, complaisant, discret, d'une humeur douce et égale, d'un esprit liant, naturel et facile. Son commerce était séduisant, sa profession rassurait ; il gagna toujours du terrein, s'insinua dans les meilleures compagnies, y devint nécessaire et compta bientôt de nombreux amis dans ce qu'il y avait de plus illustre à la Cour. Il eut cependant beaucoup de peine à obtenir un évêché. Louis XIV, prévenu contre lui, résista longtemps à toutes les sollicitations dont il fut assailli ; ce ne fut même qu'avec répugnance que, cédant aux instances de l'archevêque de Paris, *du Harlay*, il le nomma enfin évêque de Fréjus. Quitter le séjour de la Cour pour une petite

ville située à l'extrémité du royaume et dans un pays peu agréable, c'était pour un homme tel que Fleuri payer bien cher la dignité qu'il avait si longtemps attendue. Aussi disait-il que *dès qu'il avait vu sa femme, il avait été dégoûté de son mariage*. Il supporta cet exil le mieux qu'il put, s'intitula plaisamment *évêque par l'indignation divine*, visita souvent les bonnes villes et dans les meilleures maisons de la Provence et du Languedoc, et en même temps se fit chérir dans son diocèse par son esprit de conciliation, et libéra les revenus de son évêché par son économie. C'étaient là les deux parties dominantes de son caractère. Cultivant toujours avec soin ses amis de Versailles, il attendait impatiemment l'occasion de se rapprocher d'eux. Le préceptorat de l'héritier de la couronne convenait trop à ses goûts pour ne pas exciter ses desirs : mais, pour l'obtenir, il fallait vaincre la répugnance du roi, et prévenir l'opposition des Jésuites. Fleuri prépara les voies en se démettant de son évêché; et, pour se faire remarquer, il adressa un mandement d'adieu à ses diocésains dans lequel il se déclarait très-zélé partisan de la constitution, quoiqu'il eût jusques-là non-seulement évité les questions de doctrine, mais même blâmé la tyrannie que l'on exerçait contre les Jansénistes. Le Père Le Tellier, qui ne l'aimait pas, fut sa dupe, et le maréchal de Villeroy, secondé par madame de Maintenon et par le duc Du Maine,

obtint enfin de Louis XIV qu'il le nommât par son codicile précepteur du jeune roi.

Installé dans sa place, Fleuri, au milieu des agitations de la nouvelle Cour, se fit remarquer par sa conduite toujours régulière, prudente et circonspecte. Ne cherchant point à se faire valoir, ne se plaignant de personne, ne s'attirant jamais de refus, n'entrant dans aucune intrigue, il montra une grande attention à flatter la morgue de Villeroy, témoigna beaucoup de respect pour le Régent, et s'attacha surtout à gagner la confiance de son élève. Fénélon, dans une place semblable, ne s'était occupé que de faire un homme d'un prince destiné au trône, et il avait rempli avec succès cette tâche aussi glorieuse que difficile. Un pareil dessein demandait une élévation de caractère et des moyens que Fleuri n'avait point. Il ne se proposait rien moins que d'apprendre au roi à se passer de lui : il voulait être chéri, mais il voulait aussi être toujours nécessaire, et il se garda bien de corriger des défauts qui assuraient son crédit futur. Louis XV fut donc aussi mal élevé que le sont la plupart des princes, mais son précepteur obtint bientôt de lui des témoignages d'une préférence marquée. Ce sentiment éclata surtout au moment de l'exil de Villeroy. Fleuri s'était éloigné; le roi ne fut sensible qu'à son absence. Pour apaiser la douleur du jeune Prince, il fallut faire courir après l'Evêque qui revint aussitôt, et parut croire que

cette fuite simulée l'acquittait et de ses obligations envers Villeroy et de l'engagement qu'il avait pris de faire toujours cause commune avec lui. Il refusa modestement l'archevêché de Reims que lui offrit le Régent, mais il laissa voir par son empressement à reprendre ses fonctions, qu'il était en même temps flatté du succès de son épreuve sur le cœur du roi, et fort aise de se voir délivré d'un collégue dont il avait souvent éprouvé la hauteur et les jalousies.

Après la mort du Régent, l'approbation de Fleuri valut à M. le Duc la place de premier ministre. On peut croire qu'il faisait trop peu de cas de la reconnaissance pour en attendre beaucoup d'un prince : mais il savait bien qu'il ne lui confiait qu'un dépôt, et il voulait, sous un fantôme respecté, accoutumer la Cour à son crédit et la préparer à sa puissance. Le plus difficile était fait : il possédait seul la confiance du roi. Tandis que M. le Duc affichait tout l'extérieur de premier ministre, le modeste Evêque, resserré dans un petit appartement mal meublé, semblait repousser jusqu'aux apparences de l'autorité ; mais il entrait au conseil, se trouvait toujours en tiers avec le roi et son ministre, et gouvernait seul les affaires ecclésiastiques. Après le mariage de Louis XV, M. le Duc excité par la marquise de Prie, sa maîtresse, et appuyé du crédit de la jeune reine qui lui devait son élévation, se crut assez fort pour écarter Fleuri. Celui-ci eut recours au manége qui lui avait si bien réussi ; il feignit de

se retirer : le Roi se crut abandonné, pleura, fit promptement revenir l'Evêque et bientôt après exila M. le Duc. Fleuri pouvait se faire déclarer premier ministre, mais satisfait d'en exercer le pouvoir, il en fit supprimer le titre et les fonctions visibles, et comme Mazarin, conseilla au roi de ne jamais les rétablir. La dignité de cardinal manquait encore à sa fortune ; il ne tarda pas à l'obtenir. Le roi l'embrassa publiquement en lui donnant la barrette, et il la reçut comme il avait reçu le dépôt de la toute-puissance, avec une apparente simplicité, sans laisser apercevoir sur son visage ni la satisfaction de l'orgueil ni les grimaces de l'hypocrisie.

Fleuri se chargea du gouvernement à l'âge où l'on se retire ordinairement du monde, à 73 ans. Jamais personne n'était parvenu plus tard au ministère ; jamais ministre ne garda sa place plus longtemps, et n'y fut plus absolu et moins contredit. Son règne, car il fut vraiment roi, dura 17 ans sans aucun nuage ; tout lui prospéra pendant plus de 15, et il conserva jusqu'à près de 90 une tête saine, libre et capable d'affaires. Richelieu avait déployé un faste royal, Mazarin s'était signalé par une avidité excessive ; il restait à Fleuri la distinction de la modestie : il fut simple et économe en tout sans jamais se démentir. Au plus haut point de la grandeur, son domestique, son équipage, sa table, ses meubles furent toujours au dessous même de ceux d'un prélat médiocre. Ennemi de l'osten-

sation, donnant peu à sa famille et n'amassant rien, il se borna uniquement à régner. On pourrait caractériser son administration par une seule observation; c'est qu'en détaillant un mois de son ministère, on aurait le tableau de plus de 16 années. Ce ministère n'eut pas d'éclat, mais la douceur de Fleuri, sa modération, son amour de l'ordre et de la paix réparèrent les maux qu'avaient produits l'éclat funeste du règne de Louis XIV, et les désordres plus funestes encore de la Régence. Traitant la France comme un corps puissant et robuste qui se rétablit de lui-même; haïssant tout système parce que son esprit était borné, toute innovation parce qu'il ne pouvait guères espérer d'en voir les résultats, et surtout toute opération de finance parce qu'il n'y comprenait heureusement rien, il se contenta d'exiger des sous-ministres un ordre sévère, égala la dépense à la recette sans fouler le peuple et par les seules ressources de l'économie, et fit fleurir l'agriculture et le commerce en ne s'en mêlant pas.

On a reproché avec raison au cardinal de Fleuri d'avoir laissé tomber la marine, et sous ce rapport d'avoir sacrifié la force et la sûreté de l'état à l'espérance chimérique d'une paix perpetuelle avec l'Angleterre. Il est vrai qu'il ne se fit point payer comme le cardinal Dubois, mais il fut complètement la dupe de sa confiance dans les deux *Walpole*. On lui a reproché en même temps d'avoir ressuscité les querelles théologiques que le Régent

avait enfin assoupies. Il voulut plaire au pape Benoît XIV, il eut la faiblesse de croire les Jansénistes dangereux, et il prodigua contre eux les lettres de cachet. Cette tyrannie étrangère au caractère de Fleuri, peut surprendre d'autant plus qu'il n'était pas l'ami des Jésuites; il disait d'eux que *pour les rendre utiles, il fallait les empêcher de se croire nécessaires :* on a jugé depuis qu'il n'étaient ni nécessaires ni utiles. On blâme encore dans le cardinal de Fleuri la prévention qu'il témoigna constamment contre les gens à talens dans quelque genre que ce fût : ainsi que tous les ministres médiocres, il préféra toujours donner les places à des hommes peu capables de les remplir, mais aussi incapables de se rendre dangereux. Enfin on l'a accusé d'avoir, dans le commencement, prêté les mains à ces désordres domestiques dont le tableau dégoûtant forme la seule partie de l'histoire de Louis XV qui le concerne personnellement : si le fait est vrai, pour n'être pas nouveau, il n'en est pas moins odieux.

Les vues pacifiques et dépouillées d'ambition que manifestait le cardinal de Fleuri, ses déférences pour l'Angleterre et sa réputation d'équité et de probité prolongèrent pendant près de 15 ans la paix dont l'Europe jouissait lorsqu'il parvint au ministère. Car on peut compter pour rien la courte guerre de 1733 qui coûta peu à la France et fut aussi glorieuse qu'utile: elle lui valut la Lorraine, humilia l'Autriche et mit Dom Carlos sur le trône

de Naples. Il n'en fut pas ainsi de la guerre de 1741. Les deux Belle-Isle la firent résoudre malgré Fleuri qui, âgé de 88 ans, ne voulait pas commettre sa vieillesse à de nouveaux hasards, et qui tenait d'ailleurs avec raison à l'observation de la garantie que la France avait donnée à la Pragmatique de Charles VI. Il eut la bonne foi ou la prudence de défendre dans le conseil un engagement solennel, mais n'ayant pu l'emporter, il n'eut pas, sur le bord de sa tombe, la force de renoncer au ministère. La France s'unit aux ennemis de Marie Thérèse; mais à d'heureux commencemens succédèrent bientôt des revers. En 1742, Fleuri voyant toutes les espérances trompées, écrivit au général Konigseck une lettre dans laquelle il s'excusait de la guerre entreprise comme ayant été forcé d'y consentir malgré lui. Ce qui était encore plus extraordinaire que sa lettre même, c'est qu'il chargea le maréchal de Belle-Isle de la remettre. Pour toute réponse, la reine de Hongrie la fit imprimer. Le Cardinal s'en plaignit dans une seconde lettre où il marquait *qu'il n'écrirait plus ce qu'il pensait*. La querelle devenant toujours plus vive, Fleuri prodigua à regret les trésors de la France, ne vit que des malheurs causés par des fautes, et mourut le 29 janvier 1743, laissant, dit Voltaire, les affaires de la guerre, de la marine, de la finance et de la politique dans une crise qui altéra la gloire de son ministère et non la tranquillité de son ame.

F.

DUGUAY-TROUIN.

V. pinx.t — Landon direx.t

DUGUAY-TROUIN.



Louis XIV, après avoir vaincu l'Europe, forma le projet de donner à la France l'empire de la mer. L'activité de Colbert seconda les desseins du Monarque. Alors, de nombreux vaisseaux couvrirent l'Océan, et de nouveaux ports se creusèrent pour les recevoir.

Ce fut dans ces temps glorieux de notre marine que naquit, à Saint-Malo, le 10 juin 1673, René Duguay-Trouin, un des plus grands hommes de mer de son siécle. Fils d'un habile marin, riche négociant, il obtint de sa famille, en 1689, la permission de s'embarquer, comme volontaire, sur une frégate de 10 canons. On eût dit que la nature voulait l'éprouver : il fut extrêmement tourmenté du mal de mer; un sanglant abordage, une affreuse tempête, furent les spectacles d'horreur qui s'offrirent à ses yeux, dans sa première campagne. A l'âge de 18 ans, sa famille crût pouvoir lui confier le commandement d'une frégate de 14 canons. Jeté sur les côtes d'Irlande, il mit à profit les orages : malgré des troupes supérieures aux siennes, il débarque, brûle deux châteaux, et prend deux navires. Après le combat de la Hogue, monté sur une frégate de 18 canons, il prend deux frégates de guerre, dissipe ou brûle 30 navires marchands, et, peu de temps après, se rend

maître de 6 vaisseaux de guerre. Sa frégate fut attaquée, en 1694, par six vaisseaux de ligne: Duguay-Trouin fait des prodiges de valeur; il ranime le courage de ses gens, les force à combattre; mais, renversé par un boulet mort, il tombe sans connaissance, et son pavillon est amené. Bientôt l'amour le rendit à la gloire: une jeune Anglaise brisa ses fers. Le Héros reparut sur les côtes d'Angleterre; et, pour venger sa prison, il s'empare de six navires et de deux vaisseaux de guerre qui escortaient une flotte de 60 voiles. Louis XIV, à qui Duguay-Trouin avait été présenté, en 1695, instruit de ses succès, lui envoya une épée, et M. de Pont-Chartrain lui écrivit une de ces lettres qui doublent le courage des héros. Etant reparti sur le *Sans-Pareil*, vaisseau anglais, qu'il avait pris, il croisa, en 1696, sur les côtes d'Espagne, et s'empara de deux vaisseaux hollandais. Il eut à regretter, dans ce temps, un de ses frères qu'il aimait tendrement, qui fut tué près de Vigo, à l'attaque d'un fort espagnol, qui avait tiré sur les Français. Dans sa douleur, Duguay-Trouin voulait renoncer au service; mais le desir d'être utile à son pays, et l'amour de la gloire le rappelèrent sur l'Océan. En 1697, trois vaisseaux de guerre hollandais, escortant une flotte de cette nation, se présentent: ils étaient commandés par l'intrépide baron de Wassenaer; Duguay-Trouin les attaque avec des forces inégales, et s'en rend maître. Aussi

humain que brave, à peine est-il arrivé au Port-Louis, qu'il s'informe de l'état du Baron, blessé grièvement; dès qu'il le sut guéri, il le présenta lui-même à Louis XIV. Ce fut après ce fameux combat que Duguay-Trouin passa dans la marine royale: il fut nommé capitaine en second en 1704. La guerre de la Succession ayant éclaté, il rencontra un vaisseau de guerre hollandais; obligé d'essuyer tout le feu de ce bâtiment, il l'aborde et l'enlève en moins d'une demi-heure. En 1707, il joignit ses forces à celles de Forbin: ayant aperçu l'escadre anglaise, forte de cinq vaisseaux de ligne, escortant soixante navires de cette nation, il brûle ou prend les vaisseaux, et s'empare d'une grande partie du convoi. Tant d'actions d'éclat lui valurent des lettres de noblesse. Elles portaient: *qu'il avait pris plus de trois cents navires marchands et vingt vaisseaux de guerre.* La prise de *Rio Janéiro* vint encore augmenter la réputation de Duguay-Trouin. Il montra, dans cette occasion, les talens d'un grand général: onze jours lui suffirent pour s'emparer d'une place, défendue par d'immenses fortifications. La perte des Portuguais s'éleva à plus de vingt-cinq millions. Le Héros reçut à son retour une pension de 2000 fr. Aussi généreux qu'intrépide, il écrit au ministre pour le prier de faire tomber cette récompense sur Saint-Auban, son capitaine en second, et termine sa lettre, en ajoutant: *je suis trop récompensé si j'obtiens l'avance-*

ment de mes officiers. Après la mort de Louis XIV, Le Régent fit entrer Duguay-Trouin au conseil de la compagnie des Indes, et les avis du Guerrier furent souvent utiles aux négocians. Louis XV le nomma lieutenant-général, et commandeur de l'ordre royal de S. Louis, et l'envoya en 1731 dans le Levant, à la tête d'une escadre destinée à soutenir l'éclat du nom français. Duguay-Trouin s'acquitta dignement de cette honorable mission, et régla les intérêts du commerce à l'avantage de la nation. Depuis ce moment, la santé de ce grand homme s'affaiblit par degrés. Il mourut à Paris, le 27 septembre 1736.

Duguay-Trouin avait la physionomie noble, et un certain penchant à la mélancolie. Ses vues étaient vastes. Il combinait ses plans avec sagesse, et les exécutait avec témérité. Ce qui contribua à développer ses talens, plus encore que l'étude, fut son admiration pour Louis XIV, et l'estime de Louis XIV pour lui. Ce monarque se plaisait à entendre de sa bouche le récit de ses triomphes. On sait que Duguay-Trouin lui faisait un jour celui d'un combat où il commandait la *Gloire. J'ordonnai*, dit-il, *à la Gloire de me suivre. Elle vous fut fidèle, répondit Louis XIV.* De telles réparties font des héros.

Ph. L. R.

MOLIÉRE.

Mignard pinx.t *Landon direx.t*

MOLIÈRE.



Louis XIV demandait un jour à Boileau quel était le plus rare des grands écrivains qui avaient illustré la France pendant son règne? — *Sire, c'est Molière*, dit Boileau. Quel éloge, quand on songe aux hommes à qui Molière était préféré par le plus juste appréciateur de leurs talens, par leur ami, par leur admirateur! Et cet éloge est si vrai que personne aujourd'hui n'est tenté de répondre à Boileau, comme fit Louis XIV: — *Je ne le croyais pas; mais vous vous y connaissez mieux que moi.* Les autres grands génies, contemporains de Molière, ont eu dans l'antiquité ou dans leur siécle même des modèles qu'ils n'ont eu que la peine de surpasser, et ils ont produit des imitateurs qui les ont quelquefois égalés: on en pourrait excepter La Fontaine; mais quelle distance de l'Apologne et du Conte à la Comédie! La vraie comédie, la comédie de mœurs et de caractères a été créée par Molière; elle a été portée par lui à une perfection dont nul autre ne donne l'idée, et au delà de laquelle on ne peut imaginer rien; enfin il semble qu'il l'ait épuisée ou rendue impossible à traiter après lui, puisque des chef-d'œuvres de gaieté, d'intérêt, de malice, de verve et de style n'ont jamais pu approcher de ses pièces même du second ordre. C'est ce qui a fait dire

ingénieusement à Laharpe, que l'éloge de Molière était dans les ouvrages de ses successeurs autant que dans les siens.

L'histoire de Molière a été défigurée par une foule de contes faux et insipides. Voltaire en a fait justice, en traçant un tableau rapide et vrai des événemens de la vie de ce grand poète. Nous ne commettrons point la faute de reproduire des mensonges que Voltaire a frappés de ridicule; nous nous bornerons au récit des faits avérés et honorables pour la mémoire de Molière.

Jean Baptiste Poquelin naquit à Paris en 1620, dans une maison située aux piliers des Halles. Son père y était frippier; il était aussi valet-de-chambre-tapissier chez le roi. Il destinait son fils au même état, et l'élevait en conséquence: à 14 ans, ce fils ne savait que lire, et un peu écrire; mais il avait un grand-père qui aimait beaucoup la comédie, et l'y menait quelquefois. Le théâtre, tout grossier qu'il était alors, éveilla dans le jeune Poquelin un génie qu'on n'y soupçonnait pas. C'est ainsi que depuis une ode de Malherbe fut l'étincelle qui alluma dans La Fontaine la passion et le talent des vers. Poquelin demanda et obtint avec peine qu'on lui fît faire des études. On le mit au collége des Jésuites. Il y eut pour condisciples Armand de Bourbon, premier prince de Conti, et Chapelle, dont l'un fut toujours son bienfaiteur et l'autre son ami. Le célèbre Gassendi, maître de ce dernier,

associa Poquelin aux leçons de physique et de philosophie qu'il donnait à son élève, et le disciple adoptif ne fut pas celui qui en profita le moins. Sorti du collége, Poquelin exerça pendant quelque temps auprès du roi Louis XIII la charge de son père devenu infirme. D'après une anecdote qu'on a rapportée quelque part, et que nous citerons ici sans égard à l'ordre des temps, il paraît qu'il conserva ou du moins reprit ce même emploi auprès de Louis XIV, et qu'il en remplit les fonctions. Un jour qu'il se présentait pour faire le lit du roi avec un autre valet-de-chambre, celui-ci eut la sottise de dire qu'il ne voulait point partager le service avec un comédien. Alors un nommé Belloeq, aussi valet-de-chambre, homme d'esprit et faisant des vers, s'approcha, et dit : *M. de Molière, voulez-vous bien que j'aye l'honneur de faire le lit du roi avec vous?* Avant de faire des comédies, Poquelin s'amusa à représenter celles des autres; il se fit acteur de société, et changea son nom de famille contre celui de Molière. Il partit bientôt pour la province avec une troupe qu'il avait formée, composa et fit jouer plusieurs petites pièces dans le goût du théâtre italien, dont il ne reste guères que les titres et deux ou trois scènes qu'il a transportées depuis dans d'autres ouvrages. En 1653, il fit représenter à Lyon l'*Etourdi*, sa première pièce régulière, pièce de caractère en cinq actes et en vers; elle eut un grand succès. De Lyon, il se

rendit à Béziers où se tenaient en ce moment les Etats de Languedoc, présidés par son ancien camarade de classes, le prince de Conti, et il joua devant lui l'*Etourdi*, le *Dépit amoureux* et les *Précieuses ridicules*. Le Prince voulut, dit-on, le faire son secrétaire: il fit l'heureuse folie de refuser. Après avoir parcouru différentes provinces, il revint à Paris en 1658. Il fut présenté au roi, et joua devant lui. Monsieur, frère du roi, lui accorda sa protection, et permit à sa troupe de prendre son nom. Cette troupe, rivale redoutable de la fameuse troupe de l'Hôtel de Bourgogne, partagea pendant quelque temps le Théâtre du Petit-Bourbon avec les Comédiens italiens, et obtint ensuite la salle du Palais-Royal dont elle resta en possession jusqu'à la mort de Molière. La comédie des *Précieuses ridicules*, qui attaquait un travers alors fort commun dans Paris, y fut reçue avec enthousiasme. *Courage, Molière! voilà la bonne comédie*, s'écria un Vieillard du milieu du parterre. Ménage, tout-à-la-fois idole et adorateur des *Précieuses*, eut le courage de dire à Chapelain à côté de qui il se trouvait à une des représentations: *Nous approuvions vous et moi toutes les sottises qui viennent d'être critiquées avec tant de finesse et de sens. Croyez-moi, brûlons ce que nous avons adoré, et adorons ce que nous avons brûlé.* Molière n'eut pas toujours de pareils triomphes: plusieurs de ses

chef-d'œuvres furent accueillis froidement ou même rebutés. L'*Ecole des Femmes* essuya les critiques les plus ridicules et les plus acharnées. Le *Misanthrope* fut à peine goûté: le public, dit-on, avait pris le change sur le sonnet d'Oronte, et trouvé mauvais qu'on critiquât ce qu'il admirait. On sait à quelles traverses le *Tartufe* fut en butte: il fut deux ans sans pouvoir être joué, et il ne fallut pas moins qu'un ordre du roi pour qu'il le fût. Ce prince aimait Molière; il le protégeait contre ses ennemis; il décidait par son approbation le suffrage des courtisans qui souvent n'auraient pas demandé mieux que de le refuser, et quelquefois il indiquait au Poète les ridicules qu'il devait mettre sur la scène. C'est une tradition constante, qu'il lui fit ajouter aux *Fâcheux* la scène du Chasseur, et lui en signala le modèle. Ce modèle, qui était le comte de Soyecourt, fournit lui-même à Molière les termes de vénerie qu'il ignorait. Molière, sensible aux bontés de Louis XIV, lui en témoigna sa reconnaissance, quelquefois aux dépens de sa gloire, soit en composant, pour des fêtes, des pièces héroïques et galantes peu analogues à la nature de son génie, soit en précipitant sa composition pour procurer des plaisirs plus prompts à son maître. Les besoins de sa troupe entraient aussi pour quelque chose dans cette précipitation toujours préjudiciable aux ouvrages d'esprit. Ce fut

ce même motif qui engagea Molière à composer un certain nombre de farces qui plaisaient plus au public de ce temps que ses plus sublimes comédies. Le *Médecin malgré lui* releva, aux yeux de ce public, la réputation de Molière que le *Misanthrope* avait mise en compromis. Molière depuis 1658 jusqu'en 1673, époque de sa mort, c'est-à-dire dans l'espace de 15 ans, donna toutes ses comédies qui sont au nombre de trente. Il termina sa carrière par celle du *Malade imaginaire*. En prononçant le mot *juro* dans la cérémonie de la réception, il lui prit un vomissement de sang qui força à le transporter chez lui. Il y mourut peu d'instans après, âgé de 53 ans. L'archevêque de Paris, Harlay de Chanvalon, de mœurs fort peu canoniques, lui refusa la sépulture. *On refuse la sépulture*, s'écriait sa femme, *à celui à qui la Grèce aurait accordé des autels*. Le roi invita le prélat à faire cesser ce scandale. Molière fut enterré dans l'église S. Joseph. La populace avait voulu troubler le convoi; on fut obligé de lui jeter de l'argent pour l'apaiser, et elle suivit le corps avec respect. La veuve de Molière, qui avait témoigné tant de douleur de la perte de son mari, tant de vénération pour sa mémoire, se remaria avec un obscur comédien. Cette femme, par sa coquetterie, avait fait le tourment de la vie de Molière, qui ne pouvait se défendre de la jalousie, cette faiblesse malheureuse qu'il avait si souvent jouée

sur le théâtre. Ses ennemis avaient eu l'infamie de répandre le bruit qu'il avait épousé sa propre fille. Il fut bien vengé de cette calomnie atroce et de quelques autres, par l'estime et l'amitié des hommes les plus distingués de son siécle. Le Grand Condé avait pour lui une affection particulière; Boileau, La Fontaine, Mignard furent ses admirateurs et ses amis constans. Il avait été le bienfaiteur de Racine, il lui avait donné un sujet de tragédie et cent louis; mais ils se brouillèrent pour une affaire de théâtre. Ils ne s'en rendirent pas moins justice réciproquement. Racine, à qui l'on annonçait le mauvais succès du *Misanthrope*, soutint que Molière ne pouvait pas avoir fait une mauvaise pièce, et qu'on avait mal jugé : Molière en sortant des *Plaideurs* qu'on avait mal accueillis, dit que la pièce était excellente, et que ceux qui s'en moquaient, méritaient qu'on se moquât d'eux. Molière était un honnête homme dans l'acception la plus rigoureuse du mot. Sensible, humain, généreux, il faisait d'abondantes aumônes aux pauvres, des présens considérables aux jeunes auteurs et comédiens qui annonçaient du talent et manquaient de moyens pour s'y livrer. Un homme qui répandait ainsi le bonheur autour de lui, aurait bien mérité de le goûter lui-même; mais, outre les chagrins domestiques dont nous avons parlé, Molière, qui faisait tant rire les autres, était naturellement mélancolique et triste.

Sa mauvaise santé ajoutait à cette disposition ; de bonne heure sa poitrine s'était affaiblie, et dès-lors il s'était imposé les privations les plus sévères : il ne vivait que de lait. Il avait acheté à Auteuil une modeste maison de campagne où il allait se délasser quelquefois de ses travaux d'auteur et des fatigues de sa profession de comédien. Il ne voulut jamais quitter le théâtre, quelques représentations qu'on lui fît à ce sujet. Il mettait du point d'honneur à ne pas abandonner ses camarades. Son zèle pour leurs intérêts fut la cause de sa mort prématurée.

A.

STANISLAS.

C. Weigel fecit *Landon direx.t*



STANISLAS.

Peu d'hommes ont plus éprouvé l'inconstance de la fortune, et méritaient plus ses faveurs que Stanislas Leczinski, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar. Il était fils du grand trésorier de la couronne, et naquit à Léopold le 20 octobre 1677. Sa constitution, naturellement faible, s'endurcit par une éducation mâle; et son esprit, heureusement cultivé, s'orna de tout ce qu'offre de meilleur la littérature latine et celle des peuples modernes. Il étudia avec fruit le droit public de Pologne, et visita ensuite la plupart des cours de l'Europe. A son retour d'Italie, il trouva son aïeul Sobieski prêt à descendre dans la tombe. Sa mort fut suivie d'un interrègne orageux. Plusieurs Palatins aspiraient à lui succéder. Frédéric Auguste, électeur de Saxe, l'emporta sur eux, et fut couronné le 15 septembre 1697. A la même époque, Charles XII monta sur le trône : il était jeune ; on le crut faible. Trois grandes puissances résolurent de lui enlever ses états. Mais le jeune Alexandre du Nord attaqua les Danois dans leurs foyers, écrasa les Moscovites à Narga, et tourna ses armes contre Frédéric Auguste. Celui-ci fut bientôt obligé de renoncer à sa nouvelle couronne ; et Charles, qui avait eu assez de force pour ôter un roi aux Polonais, prétendit avoir le droit de leur

en donner un autre. Stanislas, alors âgé de 27 ans, Palatin de Posnanie, général de la grande Pologne, et député par l'assemblée de Darlovie auprès de Charles XII, inspira une telle estime au jeune Conquérant, que celui-ci lui mit le sceptre entre les mains; dans une assemblée au *Colo*, il le proclama roi de Pologne, et força même Auguste à féliciter son rival sur son avénement au trône. Stanislas fut bientôt universellement reconnu par ses nouveaux sujets dont il faisait le bonheur. Mais l'infortune de Charles à Pultava fut le commencement de la sienne. Privé de l'appui de son protecteur, il fut obligé d'abandonner la Pologne qui déja se trouvait remplie de troupes russes, et dont une partie se soulevait en faveur d'Auguste. C'est alors que Stanislas montra toute la grandeur de son ame. Stralsund, Stetin, Rostock, le virent tour-à-tour soldat intrépide et général habile. Mais ses efforts étant inutiles, il abdiqua la couronne pour arrêter les flots de sang que sa cause faisait répandre. Arrivé à Dresde avec sa famille, il éprouva un malheur qui lui fut plus sensible, que la perte de ses états, celle de sa fille aînée. Bientôt après, la mort de Charles XII renversa ses dernières espérances. Ce Prince se retira alors à Weissembourg en Alsace. Frédéric Auguste, choqué de la retraite qu'on accordait à Stanislas, chargea son Envoyé Sum d'en porter des plaintes à la cour de France. C'est à cette occasion que le Régent répondit à Sum

ces paroles mémorables : « *Dites à votre Maître que « la France a toujours été l'asile des rois malheu- « reux.* » Sept ans après, en 1725, le mariage de Louis XV avec la fille du roi de Pologne, ayant été célébré, à Fontainebleau, Stanislas résolut de fixer son séjour à Chambord, et d'oublier, dans les douceurs du repos, les traverses de sa vie passée. Mais ses infortunes n'étaient point terminées. La mort de Frédéric Auguste et le vœu d'un grand nombre de Polonais le rappelaient dans ses états. Le devoir, bien plus que son goût, le détermina à reprendre une couronne qui ne lui avait jamais procuré des jours de bonheur. Il part, déguisé en paysan ; arrive à Varsovie, se découvre et soudain cent mille bouches le proclament de nouveau roi de Pologne. Mais des factions agitaient cet Empire. Plusieurs Palatins voulurent traverser cette élection. De grandes puissances soudoyaient les mécontens, que Stanislas, cependant, pouvait réduire. La guerre civile, dont il aurait été l'objet, l'effraya. Il ne voulut point recourir aux armes pour consolider sa puissance ; et répondit à ceux qui le pressaient d'agir contre les révoltés : *S'il fallait que mon trône fût cimenté du sang de mes peuples, j'aimerais mieux y renoncer pour jamais.* Tant de bonté et tant de faiblesse hâtèrent sa chute. Les secours de la France n'ayant pu empêcher l'élection de Frédéric III, fils de Frédéric Auguste ; et la Russie et l'Autriche s'étant déclarées pour ce

nouveau Roi; Stanislas fut forcé de se réfugier à Dantzick, dont les habitans l'idolâtraient. Assiégé par les Russes, voyant la ville réduite à l'état le plus déplorable, Stanislas résolut de s'enfuir pour laisser aux Dantzikois la liberté de capituler. Ce prince infortuné, errant au milieu des bois, toujours entouré d'ennemis, trahi quelquefois par cet air de noblesse, qui perçait au travers des haillons dont il était couvert, parvint enfin dans les états du roi de Prusse, qui le reçut avec la considération qu'un grand roi doit à un roi malheureux. Les infortunes de Stanislas n'avaient point abattu son courage « Nos malheurs, écrivait-il à la reine sa « fille, nos malheurs ne sont grands qu'aux yeux de « l'ambition, qui n'en connaît pas au dessus de la « perte d'une couronne. Dois-je avancer la main « pour la reprendre? Non; il vaut mieux attendre « les vœux de la Providence, et nous convaincre « du vide et du néant des choses d'ici bas. » La paix de 1736 régla le sort de Stanislas. Il fut convenu qu'il abdiquerait, mais qu'il serait reconnu roi de Pologne et grand duc de Lithuanie, que ses biens lui seraient restitués; qu'il recevrait, à titre d'indemnité, les duchés de Lorraine et de Bar, lesquels, après sa mort, seraient réunis à la France. La vie tranquille d'un philosophe convenait au caractère de Stanislas: il la trouva dans ses nouveaux états. Heureux de faire le bonheur de ses peuples, il passa sa vie entre l'étude et l'amitié. Ses bienfaits

se répandirent sur toutes les classes de la société, et les indigens, surtout, furent toujours présens à sa pensée. Ce prince donna aux magistrats de la ville de Bar 18,000 écus pour être employés à acheter du blé, lorsqu'il serait à bas prix, et le revendre ensuite aux pauvres à un prix médiocre, quand il serait monté à un certain point de cherté. Cette mesure, qui fait autant d'honneur à son cœur qu'à sa prudence, et les soins paternels qu'il prodiguait sans cesse à ses sujets, lui valurent de leur part le surnom de *Bienfaisant*. Stanislas le méritait : il se montra toujours l'ami de l'humanité ; il fit des établissemens utiles. Nancy, Lunéville furent embellies. La petite ville de Saint-Diez, ruinée par un incendie, fut rétablie. Il fonda des hôpitaux pour les enfans, des écoles pour la jeunesse, et des maisons de retraite pour les vieillards. La Lorraine, sous Stanislas, put juger quel avait été le bonheur de Rome sous Titus. Heureuse et florissante, elle ne demandait que la prolongation des jours d'un si bon prince, lorsqu'un accident tragique hâta sa mort. Le feu prit à sa robe de chambre, et la fièvre, occasionnée par ses brûlures, termina ses jours le 23 février 1766.

Stanislas fit voir deux hommes sur le trône : l'un digne de faire le bonheur d'un état paisible, que ne trouble aucune faction, et qui n'a besoin pour prospérer que des soins paternels de son roi ; l'autre incapable, par la faiblesse de son caractère, d'af-

fermir un trône chancelant, et de commander à des peuples volâges, inquiets, inconstans dans leurs affections, et toujours prêts à s'armer contre leur souverain. Mais si Stanislas n'eut pas toutes les qualités qui font un grand monarque, il eut celles qui font un prince vertueux. Son ame était belle, et le malheur avait peut-être encore ajouté à sa bonté naturelle. Son éloquence était persuasive, mâle et sans art, et son esprit actif et pénétrant. Il avait la répartie vive, et il la conserva jusques dans sa maladie de mort. Pendant la fièvre, qui suivit ses brûlures, la Reine lui ayant recommandé de se munir contre le froid : *Vous auriez dû*, dit-il, *me recommander plutôt de me munir contre le chaud.*

Stanislas aima les arts et les cultiva. Sa cour de Lunéville devint l'Athènes de la France. Il encourageait tous les talens, et semblait s'oublier pour faire briller les autres. Il parlait notre langue avec pureté et même élégance. L'amour des hommes et le desir de les voir heureux lui inspirèrent les divers ouvrages qu'il nous a laissés, sous le titre d'*œuvres du Philosophe bienfaisant*, *1765*, *4 vol. in-8.° ou in-12.*

Ph. L. R.

SALVATOR ROSA.

Salvator Rosa pinx.t *Landon direx.t*

SALVATOR ROSA.



Salvator Rosa naquit à Naples en 1615. Un de ses parens lui enseigna les élémens de la peinture. Le besoin l'ayant forcé d'exposer ses premiers tableaux dans les places publiques, ils furent remarqués de Lanfranc qui mit le jeune peintre à même de travailler et de s'instruire. Dans la suite, Rosa s'attacha à l'Espagnolet qu'il suivit à Rome, où son génie se développa et où sa réputation commença à s'établir solidement. Il avait reçu de la nature un esprit vif, fécond, singulier et même bizarre. Une facilité extrême l'entraîna toujours au delà des règles sévères du goût; aussi ses tableaux d'histoire sont-ils inférieurs à ses paysages et à ses batailles : c'est dans ces ouvrages où il ne consultait que son caprice, qu'il donna les plus grandes preuves de capacité. Toutes ses compositions sont remplies de feu et d'énergie; sa touche est vigoureuse; son dessin hardi et naturel, et il règne dans ses tableaux un accord admirable entre les pensées, l'exécution et l'effet. Ce peintre ne semblait voir la nature que sous l'aspect le plus affreux; ses batailles sont des massacres effrayans, ses marines n'offrent que des tempêtes, et ses paysages ne se composent que de sites sauvages où se répand une sombre horreur. Cependant Salvator était d'une humeur enjouée et d'un esprit

ingénieux qui lui faisaient beaucoup d'amis. Il sut les conserver, malgré son penchant à la raillerie, et il mit même ce défaut à profit : une éducation soignée lui facilitant la culture de la poésie qu'il aimait, il composa des Satires que les Italiens estiment encore, et qui lui firent assigner un rang distingué parmi les poètes de son temps.

Salvator passa neuf années à Florence, et fut comblé des bienfaits du Grand-Duc. La fortune lui procura tous les agrémens de la vie : il faisait de la musique, jouait la comédie, composait de petites pièces de théâtre, et inventait chaque jour quelque nouveau moyen de divertir ses amis. Il conserva jusqu'au dernier jour son talent et son originalité. Il mourut à Rome à 58 ans.

Il poussait à l'excès le désintéressement et l'amour de l'indépendance ; ce dernier sentiment lui faisait écrire un jour : « les artistes d'un « caractère aussi fougueux et d'un génie aussi « bizarre que le mien ne doivent pas être in- « quiétés : il faut les laisser agir librement au gré « de leurs caprices. »

Salvator a laissé des morceaux gravés à l'eau forte, extrêmement recherchés des curieux.

L.



VICTOR AMÉDÉE.

St Aubin del.t *Landon direx.t*



VICTOR-AMÉDÉE.

Victor-Amédée, deuxième du nom, fils de Charles Emmanuel II, duc de Savoie, et de Jeanne de Savoie Nemours, naquit en 1666, perdit son père en 1675, et resta sous la tutelle de sa mère, qui sut gouverner avec tant d'habileté et de prudence, qu'il n'y eut aucun trouble pendant sa régence. Victor-Amédée épousa en 1684 Anne Marie d'Orléans, nièce de Louis XIV; et tandis que ce prince révoquait l'édit de Nantes, il persécutait avec violence de son côté les hérétiques des vallées du Piémont. Louis XIV le croyait dévoué à ses intérêts; cependant Victor-Amédée accéda secrètement à la ligue formée contre ce Monarque en 1687 à Augsbourg. Louis instruit de ses intelligences, après avoir en vain employé les négociations, fit marcher contre lui une armée en 1690. Victor-Amédée se mit à la tête des troupes qu'il lui opposa; mais, malgré son intrépidité et son habileté dans l'art de la guerre, la Savoie fut conquise; il fut battu à Staffarde par Catinat, et le Piémont fut ravagé. Il espéra vainement faire diversion, en pénétrant dans le Dauphiné; il fut repoussé. Catinat le battit une seconde fois à la Marsaille. Il parvint cependant, en 1695, à s'emparer de la ville de Casal que le duc de Mantoue avait cédée à la France, et à

faire l'année suivante avec Louis XIV une paix très-avantageuse. On lui rendit tout ce qui lui avait été pris, et même Pignerol, qu'il regardait comme la clef de ses états, et dont les Français étaient maîtres depuis 1630.

Par ce traité, sa fille aînée épousa en 1697 le duc de Bourgogne, fils aîné du Dauphin. La seconde épousa en 1701 le second fils de ce Prince, le duc d'Anjou, que le testament de Charles II venait d'appeler à la couronne d'Espagne. Louis XIV ne doutant point que cette double alliance n'eut attaché irrévocablement Victor-Amédée aux intérêts de la France, le nomma généralissime des armées de France et d'Espagne en Italie.

Cependant Catinat, qui commandait sous ses ordres, ne tarda pas à concevoir des soupçons contre lui. Louis ne put ou ne voulut pas y croire. Catinat fut rappelé et remplacé d'abord par le maréchal de Villeroy, ensuite par le duc de Vendôme; mais, dès 1703, Victor-Amédée avait levé le masque, et passé ouvertement dans le parti des alliés. Ses états furent conquis, et bientôt il ne lui resta plus que sa capitale qui fut assiégée en 1706 par le duc d'Orléans et le maréchal de Marsin. Elle allait tomber en leur pouvoir, lorsque le prince Eugène attaqua les Français dans leurs retranchemens, les força et les mit en fuite.

Par les suites de cette victoire, Victor-Amédée non-seulement rentra en possession du Piémont

et de la Savoie, mais encore il se vit en état de passer le Var en 1707, et de mettre le siége devant Toulon. L'entreprise ne réussit pas, et il fut obligé de se retirer en Piémont.

La guerre continua jusqu'en 1713 où, par la paix d'Utrecht, Philippe V céda au duc de Savoie le royaume de Sicile. Victor prit le titre de roi, et fut couronné la même année à Palerme. Ce royaume lui avait été cédé à la condition qu'il joindrait ses forces à celles de l'Espagne contre l'Empereur; Victor craignant d'attirer dans ses états un ennemi aussi puissant, éluda l'exécution de cette clause. Irrité de ce manque de foi, Philippe V envoya 30,000 hommes en Sicile; il allait s'en rendre maître, lorsqu'en 1718 Victor la céda à l'Empereur pour le royaume de Sardaigne, par un nouveau traité qui lui assura le titre de roi.

Depuis cette époque, ce prince ne s'occupa plus que du gouvernement de ses peuples. Il refondit les loix et donna un nouveau code justement estimé; il s'attacha aussi à instruire son fils dans l'art de régner; enfin en 1730, en présence des principaux personnages de ses états, il abdiqua et résigna la couronne à son fils Charles Emmanuel III, ne se réservant qu'une modique pension.

Son inconstance naturelle et le desir d'épouser la marquise de Saint-Sébastien qu'il aimait l'avaient porté à cette étrange démarche; il ne tarda pas à s'en repentir et à vouloir remonter sur le trône, mais

ses efforts furent vains; il fut arrêté, séparé de la Marquise, et tous les deux furent traités avec rigueur: il en mourut de chagrin peu de temps après, en 1732.

Selon Voltaire, Victor ne pensa jamais à remonter sur le trône, et ce fut le marquis d'Ormea, ministre qu'il avait formé lui-même et recommandé à son fils, qui lui prêta ce projet, pour empêcher Charles Emmanuel de revoir son père. Le Ministre craignait que ce dernier ne s'aperçût de l'empire qu'il avait pris sur le nouveau roi et ne le perdît dans son esprit. Mais ne peut-on pas considérer le récit de Voltaire comme un de ces bruits que le public accueille, parce qu'il veut toujours que les choses soyent autrement qu'elles ne lui sont présentées, et n'est-il pas plus naturel de croire que l'inconstance du caractère de Victor-Amédée, qui eut tant d'influence sur ses déterminations politiques, et qui est le seul défaut peut-être qu'on puisse lui reprocher, le fit se repentir d'une démarche, dont tant d'autres souverains se sont repentis.

Victor-Amédée passa pour le prince le plus politique et le plus habile négociateur de son temps: presque toujours malheureux à la guerre, ce ne fut que par des traités qu'il étendit ses états dans le Montferrat et le Milanais, acquit la Sardaigne, et le titre de roi.

M.




WICLEFF.

M. del.t Landon direx.t



WICLEF.

L'Angleterre longtemps préservée par son ignorance du fléau des hérésies et des querelles théologiques, est la patrie de Jean *Wikliffe* (que nous nommons *Wiclef*) ce célèbre précurseur de Jean Hus et des réformateurs du seizième siécle. Il naquit à Wikliffe, dans le comté d'Yorck, vers l'an 1324. Après avoir étudié à l'Université d'Oxford, il y embrassa l'état ecclésiastique et s'y distingua par ses talens et par l'austérité de ses mœurs. Les motifs qui rendirent Wiclef ennemi de la cour de Rome sont à peu près les mêmes qui depuis provoquèrent le ressentiment de Luther. On lui ôta une place qu'il occupait à Oxford pour la donner à un Moine : il en appela au Pape, ne put obtenir sa réintégration, et dès-lors attaqua avec violence l'autorité du Saint-Siége. Quoique Wiclef ait en partie renouvelé la doctrine de *Bérenger* et celle des *Vaudois*, on peut le regarder comme le premier qui ait osé combattre publiquement et avec méthode les principes établis depuis si longtemps dans presque toute l'Europe. Il soutint que l'Ecriture était la seule règle de foi; s'éleva contre la confession et les indulgences; attaqua la suprématie du Pape et les priviléges de l'Eglise; rejeta la présence réelle; établit la fatalité et la prédestination, et demanda, pour rendre à la religion sa pureté primitive, que l'on dépouillât le culte de

ses cérémonies et le Clergé de ses biens. Les circonstances favorisaient ses opinions, et malgré la sévérité des loix, il eut en peu de temps de nombreux partisans. L'Angleterre était lasse de se voir traiter en province romaine : le grand schisme d'Occident divisait alors l'Eglise, et le spectacle de deux et même de trois papes se disputant l'autorité et s'excommuniant réciproquement, ne justifiait que trop les déclamations de Wiclef. Aussi, quelles que fussent d'ailleurs ses erreurs, il n'avait certainement pas tort lorsqu'à l'occasion de la croisade publiée en Angleterre, par Urbain VI, contre la France, il s'indignait *de voir la croix de J. C., monument de paix, de miséricorde et de charité, servir d'étendard et de signal de guerre à des Chrétiens, pour les intérêts de deux prêtres ambitieux.* Ce fut sous Edouard III que Wiclef commença à répandre sa doctrine. Il essuya quelques persécutions sous Richard II, mais il trouva un zélé défenseur dans le duc de Lancastre, père de Henri IV, et c'est à l'ombre de cette protection que malgré la haine du Clergé, il mourut paisible, en 1384, dans son rectorat de Lutterworth. Ses partisans ont été appelés *Lollards* du nom d'un autre de leurs chefs. Sous Henri IV, leur influence alla jusqu'à faire proposer par les Communes d'appliquer le temporel de l'Eglise aux besoins de l'Etat. Le Roi, pour réponse, fit brûler un Lollard. C'est le premier acte de ce genre que présente l'histoire d'Angleterre.

F.



Jques BERNOULLY.

Dupin del.t *Landon direx.t*



JACQUES BERNOULLY.

Le génie ne s'affermit qu'au milieu des contrariétés, et les obstacles sont le meilleur aliment qu'on puisse lui offrir pour augmenter son énergie. Ces réflexions précèdent naturellement le tableau des premières années de Jacques Bernoully, né à Bâle, en 1654, et qui, destiné à l'Eglise par son père, forcé de renfermer en lui son goût pour les mathématiques, et de se livrer sans relâche à l'étude de la théologie, exprimait, à 16 ans, sa situation par une devise, où il représentait Phaéton conduisant le char du Soleil, avec des mots latins qui signifiaient : *Je suis dans les astres malgré mon père*. Il y était en effet, et résolut, à 18 ans, un problème chronologique assez difficile. Bientôt après, il étudia la philosophie de Descartes, qui l'éclaira sans le persuader, et il tira de ce grand Auteur, dit Fontenelle, assez de force pour pouvoir ensuite le combattre lui-même. En voyageant, Bernoully avait agrandi la sphère de ses connaissances, et il employa ses talens à Genève d'une manière qui fit honneur à son humanité, en montrant à lire à une fille qui avait perdu la vue à deux ans. La comète de 1680, qui fit naître des ouvrages fameux, fournit à Bernoully l'occasion de publier un nouveau Système des Comètes : ce fut son premier ouvrage. Il est

remarquable qu'à cette époque on croyait encore que ce phénomène était un signe de la colère céleste, et que Bernoully, pour s'accommoder aux préjugés du temps, bien qu'il eut démontré que les comètes sont des astres réglés, fut obligé de convenir que si la tête des comètes n'est pas un signe, la queue en peut être un. Deux ans après, Bernoully publia sa Dissertation *de Gravitate Ætheris*. Dans cet ouvrage, il rapporte la dureté des corps à la pesanteur et à la pression de l'air. C'était à peu près à cette époque que Leibnitz fit paraître, dans les journaux de Leipsick, quelques Essais du Calcul des infiniment petits. Il cachait sa méthode. Bernoully la devina et la perfectionna, au point que Leibnitz déclara qu'elle appartenait à Bernoully autant qu'à lui. La ville de Bâle rendit justice au mérite de Bernoully, en le nommant professeur de mathématiques en l'université de cette ville; en 1699, l'Académie des Sciences de Paris, et, en 1701, l'Académie de Berlin le reçurent au nombre de leurs associés. Bernoully détruisait sa santé par des travaux continuels; il mourut à Bâle en 1703, à 51 ans. Sa marche dans les sciences fut lente, mais sûre; il ne publia rien qu'il ne l'eût examiné plusieurs fois.

Les œuvres de Bernoully ont été publiées à Genève, en 2 vol. in-4.°.

Jacques Bernoully fut aidé dans ses recherches par son frère Jean qui en partagea l'honneur.

Ph. L. R.



VENDÔME.

Edelinck del.t *Landon direx.t*



VENDOME.



Louis Joseph, duc de Vendôme, naquit le premier juillet 1654, de Louis, duc de Vendôme, et de Laure Mancini, nièce du cardinal Mazarin. Il descendait en droite ligne de Henri IV, qui avait eu son bisaïeul, César de Vendôme, de la belle Gabrielle d'Estrées.

Il entra au service à douze ans. Rempli de valeur et de talent pour la guerre, il était arrivé, en passant par tous les grades, à celui de lieutenant-général. Il se trouvait, en cette qualité, à la bataille de Steinkerque, au gain de laquelle il contribua. Il avait quarante-huit ans lorsqu'il parvint pour la première fois au commandement. Louis XIV l'envoya en Italie réparer les revers de Villeroi. Il avait en tête le prince Eugène: il se montra digne d'un tel adversaire. Il battit plusieurs fois les Impériaux, et punit la défection du duc de Savoie, en désarmant ses troupes qui étaient encore réunies aux nôtres, et en lui prenant plusieurs places. Turin allait peut-être tomber en son pouvoir, lorsque Villeroi qu'on avait fait passer en Flandre pour y rétablir sa réputation perdue en Italie, commit de nouvelles fautes, et força le roi à envoyer une seconde fois Vendôme à sa place,

pour tâcher de réparer les désastres causés par son impéritie. Il fut moins heureux cette fois. Il commandait sous le duc de Bourgogne qu'il devait guider. Le conseil du Prince fit souvent rejeter les avis du Général, et nos malheurs allèrent en croissant. Un Courtisan les attribua à l'indévotion de Vendôme qui n'allait jamais à la messe. *Croyez-vous*, répondit-il, *que Marlborough y aille plus souvent que moi?* Il retourna dans sa retraite d'Anet.

Cependant Philippe V, petit-fils de Louis XIV, appelé au trône d'Espagne par le testament du dernier roi et le vœu de la plus grande partie de la nation, se voyait enlever ses nouveaux états par son concurrent, l'Archiduc Charles, frère de l'Empereur Joseph. Son aïeul, qui alors était à peine en état de défendre son propre royaume, était loin de pouvoir lui envoyer des secours. A défaut d'une armée, Philippe demande Vendôme, et Vendôme part pour l'Espagne. Les Espagnols viennent en foule lui offrir leurs personnes et leurs fortunes. Il se met à la poursuite des vainqueurs, leur fait évacuer précipitamment toutes les villes dont ils étaient maîtres, et entre autres Madrid où il fait rentrer le roi triomphant. Enfin, il chasse les Impériaux et les Anglais de toute l'Espagne, et les force à chercher une retraite en Por-

tugal. C'est dans cette glorieuse campagne qu'il remporta sur le général Staremberg la fameuse victoire de Villa-Viciosa. Après la bataille, Philippe V qui y avait combattu, n'ayant point de lit, Vendôme lui dit : *Je vais vous faire donner le plus beau lit sur lequel jamais roi ait couché*, et aussitôt il fit étendre par terre, les uns sur les autres, les étendards et les drapeaux pris à l'ennemi. « Ainsi, dit Voltaire, « en quatre mois, ce Prince qui était arrivé « quand tout était désespéré, rétablit tout, et « affermit pour jamais la couronne d'Espagne « sur la tête de Philippe. »

Louis XIV, en apprenant la victoire de Villa-Viciosa, s'écria : *Voilà ce que c'est qu'un homme de plus !* Philippe offrit à Vendôme des honneurs et des trésors ; il accepta les dignités et refusa l'argent. Il s'occupait de purger entièrement l'Espagne de la présence des Impériaux qui y avaient encore quelques petits corps épars, lorsqu'il mourut à Tignaros, le 11 juin 1712, à l'âge de 58 ans.

Saint-Simon prétend que, dans ses derniers momens, Vendôme fut abandonné et pillé par tous les siens, qui poussèrent la rapacité jusqu'à enlever de dessous lui les matelas de son lit, quoiqu'il leur *criât pitoyablement de ne pas le laisser mourir sur sa paillasse*. Ce fait

paraît au moins exagéré. Quoi qu'il en soit, Vendôme fut enterré à l'Escurial dans la sépulture des rois, et la nation espagnole porta son deuil.

Saint-Simon, qui avait voué une haine implacable à tout ce qui était prince légitimé, a laissé du duc de Vendôme un portrait dans lequel, tout en avouant quelques-unes de ses grandes et aimables qualités, il accable sa mémoire des traits les plus satiriques. Nous n'emprunterons à cet écrivain atrabilaire, que ce qui concerne la personne de Vendôme. « Vendôme, « dit-il, était d'une taille ordinaire pour la « hauteur, un peu gros, mais vigoureux, fort « et alerte, un visage fort noble et l'air haut, « avec de la grâce naturelle dans le maintien « et dans la parole. Il avait encore beaucoup « d'esprit naturel qu'il n'avait jamais cultivé, « et une énonciation facile, soutenue d'une har« diesse naturelle qui se tourna depuis en au« dace la plus effrénée. » Ici le peintre partial et haineux se montre déja.

Voltaire a peint Vendôme avec des couleurs plus favorables, et qui n'en paraissent pas moins vraies. « Le duc de Vendôme, dit-il, petit-fils « de Henri IV, était intrépide comme lui, « doux, bienfaisant, sans faste, ne connaissant « ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance. Il

n'était fier qu'avec les princes; il se rendait l'égal de tout le reste....... Les soldats combat-« taient pour lui, pour sa personne; ils auraient « donné leur vie pour le tirer d'un mauvais pas, « où la précipitation de son génie l'engageait « quelquefois. Il passait pour ne pas méditer ses « desseins avec assez de profondeur..... Il négli-« geait trop les détails; il laissait périr la dis-« cipline militaire; la table et le lit lui déro-« baient trop de temps. Cette mollesse le mit « plus d'une fois en danger d'être enlevé; mais « un jour d'action, il réparait tout par une pré-« sence d'esprit et par des lumières que le péril « rendait plus vives; et ces jours d'action, il les « cherchait toujours.... Ce désordre et cette né-« gligence qu'il portait dans les armées, il l'a-« vait à un excès surprenant dans sa maison, et « même sur sa personne. A force de haïr le « faste, il en vint à une mal-propreté cynique « dont il n'y a point d'exemple; et son désin-« téressement, la plus noble des vertus, devint « en lui un défaut qui lui fit perdre, par son « dérangement, beaucoup plus qu'il n'eût dé-« pensé en bienfaits. On l'a vu souvent manquer « du nécessaire. »

Le duc de Vendôme avait épousé une petite-fille du Grand Condé: il n'en eut point d'enfans. Son frère, le grand-prieur de Vendôme, né le 23 août

n*

1655, qui avait partagé plusieurs fois avec lui la gloire et les dangers de la guerre, lui survécut 15 ans. Il mourut le 24 janvier 1727, et en lui finit la branche des Vendôme, descendans de Henri IV. Les deux frères se ressemblaient à beaucoup d'égards ; mais l'un était pourtant bien inférieur à l'autre. « Le grand-prieur, dit Vol-« taire, avait les mêmes défauts que son frère, « les poussait plus loin encore, et ne les rache-« tait que par la même valeur. » Il était fort sensible aux plaisirs de l'esprit. Il réunissait au Temple une société d'hommes aimables et voluptueux, parmi lesquels on distinguait Chaulieu, l'abbé Courtin, Lafare, etc. C'est dans cette société que Voltaire fort jeune eut le bonheur d'être admis, et qu'il puisa ce ton de politesse ingénieuse et de plaisanterie légère, dont il fut parmi nous le dernier modèle.

A.

LE CARAVAGE.

Caravage pinx.t *Landon direx.t*

LE CARAVAGE.



Michel-Ange Amérigi, surnommé le Caravage du lieu de sa naissance, naquit en 1569. Ce peintre doué d'un grand talent ne put, faute de goût, atteindre au rang que la nature semblait lui avoir marqué. La manière gracieuse du Giorgion le charma quelque temps; il imita et surpassa ce maître; mais le desir de se singulariser lui fit adopter d'autres principes: renonçant à plaire, il voulut étonner, et il y parvint par l'opposition outrée du clair et de l'ombre. Il séduisit par la force de son pinceau, la fierté de son dessin, le naturel de ses attitudes; et l'on ne prit pas garde que le caractère ignoble qu'il donnait à ses productions par l'imitation servile d'une nature commune, dégradait un art sublime. Les sujets les plus tragiques étaient ceux qui convenaient le mieux à son génie; ce goût n'était en lui que le résultat d'une humeur violente et irrascible. Il fut d'abord manœuvre: employé à porter le mortier dont les peintres se servent pour les fresques, il se sentit du penchant pour la peinture; et consacra ses nuits à l'étude du dessin. Ses talens se développèrent, et une querelle que lui attira son esprit caustique et méprisant, l'ayant forcé de se réfugier à Venise, il acheva de s'y perfectionner. De Venise, il se rendit à Rome où le besoin le contraignit de servir le Josépin: heureusement un de ses tableaux plut

au cardinal *del Monte* qui le tira de l'indigence. Le Caravage travailla beaucoup, et en peu d'années obtint une grande célébrité. Mais il n'en fut que plus fougueux, et sans cesse il cherchait querelle à tous les peintres ses rivaux. Un jour, rencontrant le Josépin qu'il détestait, il l'injurie, tire son épée et tue un jeune homme qui veut secourir son adversaire. Obligé de fuir, il trouve un asile. On obtient sa grâce; mais à peine il est libre qu'il cherche le Josépin et veut se battre en duel avec lui; celui-ci refuse, en disant qu'il est chevalier; Michel-Ange, irrité de ce prétexte, part pour Malte, fait ses caravanes, et mérite par sa bravoure d'être armé chevalier servant. Prêt à quitter l'île, il insulte un des principaux de l'ordre, et on le jette dans une prison d'où il s'évade au risque de sa vie; des soldats le poursuivent, tirent sur lui, le blessent; il est repris et enfermé de nouveau. Il ne perd pas courage: il perce les murs de son cachot et parvient enfin à s'échapper. Une felouque le transporte sur les côtes de l'Italie; comme il touche le rivage, des gardes le prennent pour un pirate et le saisissent; l'erreur est bientôt reconnue; mais des voleurs lui enlèvent le peu d'argent qui lui restait. Tant de malheurs accumulés le livrent au désespoir: abandonné et sans ressources, il erre quelque temps sur un chemin; enfin se sentant attaqué d'une fièvre violente, il se traîne jusqu'à *Porto-Ercole* où il expira à 40 ans. L.



MOLINA.

Hubert del.t *Landon direx.t*



MOLINA.



Louis Molina, né à Cuenca, dans la Castille Neuve, d'une famille noble et ancienne, fit ses études à Coimbre, entra chez les Jésuites l'an 1553, à l'âge de 18 ans, et enseigna, pendant vingt ans, la théologie dans l'université d'Ebora, en Portugal. Il mourut à Madrid, le 12 octobre de l'an 1600, âgé de 65 ans. Son nom serait totalement oublié, si une imagination déréglée ne l'avait emporté dans ses écrits au delà des bornes prescrites par la raison. Son Livre de la Concorde, de la Grâce et du Libre Arbitre, a donné lieu aux disputes sur la Grâce et la Prédestination, qui ont fait tant de bruit dans le seizième siécle et qui se sont renouvelées dans le dix-septième. Ce Livre parut à Lisbonne, en 1588. Dans cet ouvrage, l'auteur crut avoir découvert comment Dieu agit sur les créatures, et comment les créatures lui résistent. Il distingua l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, la prédestination à la grâce et la prédestination à la gloire, la grâce prévenante et la coopérante. Les Dominicains espagnols, qui n'entendaient pas plus cette explication que les Jésuites, mais qui étaient jaloux d'eux, écrivirent que le Livre de *Molina était le précurseur de l'Antechrist*, et le déférèrent à l'inquisition de Walladolid. Enfin, on plaida sérieusement devant Clé-

ment VIII, et, à la honte de l'esprit humain, tout Rome prit parti dans ce procès. Un Jésuite, nommé *Achilles Gaillard*, voulut l'arranger: il proposa gravement d'accepter la prédestination gratuite, à condition que les Dominicains admettraient la science moyenne. Les Dominicains ne voulurent rien admettre, et Clément VIII mourut avant d'avoir pu rien comprendre à la question. Paul V reprit le procès; mais, ennuyé de sa longueur, il congédia, par son décret du 31 août 1607, toutes les congrégations qu'on appelait *de Auxiliis*, et qui avaient été établies pour prononcer dans cette affaire. Il ordonna aux deux partis de vivre en paix, et fit défense aux supérieurs des Dominicains et des Jésuites d'agiter plus longtemps ces ridicules opinions.

Peu de temps après, pour s'opposer aux partisans de Molina, Jansénius, évêque d'Ypres, renouvela, dans son Livre intitulé *Augustinus*, quelques idées de *Baius* sur la Grâce. Elles furent adoptées par de jeunes Docteurs et de vieilles femmes. Ainsi à la même époque, le plaisir secret d'être d'un parti, l'inquiétude d'esprit et l'envie de se distinguer, formèrent les deux sectes des Molinistes et des Jansénistes, dont les disputes n'ont servi qu'à retarder les progrès de l'esprit humain.

Ph. L. R.



L'ALGARDE.

G. Vallet del.t *Landon direx.t*

L'ALGARDE.

Alexandre Algardi naquit à Bologne en 1602. Son père, qui n'épargna rien pour son éducation, le plaça dans l'école des Caraches; mais L'Algarde, entraîné par son goût pour la sculpture, se lia avec Conventi, sculpteur bolonais; celui-ci, voyant ses dispositions, les cultiva avec soin. L'Algarde, à l'âge de 20 ans, suivit Conventi à Mantoue. Le duc Ferdinand, charmé de ses essais, lui fit une pension pour se l'attacher, et l'envoya à Rome pour étudier les chef-d'œuvres antiques. L'Algarde, transporté dans la capitale des arts, y vit avec chagrin l'état d'avilissement dans lequel la sculpture était tombée. Depuis la mort de Michel-Ange, les sculpteurs, soit faute de talent, soit faute d'être appréciés, n'étaient plus employés qu'à des travaux qui dégradaient l'art. Les petites figures d'enfans étaient ce qu'un artiste pouvait faire alors de mieux. L'Algarde fut réduit à restaurer des statues antiques, ayant perdu à peu près dans le même temps, et son père qui ne lui laissa pas de fortune, et son protecteur l'unique espoir qu'il eût. Le Dominiquin, plus malheureux que lui, chercha cependant à lui être utile, en faisant l'éloge de ses ouvrages; mais ce ne fut qu'à l'âge de 40 ans que L'Algarde sortit enfin de l'obscurité. Une statue de S. François, qu'il fit pour une somme très-modique, causa une surprise générale dans Rome; on n'attendait rien de pareil ni du siécle, ni de L'Algarde. Le

bas-relief d'Atila, placé dans l'église de S. Pierre, et le groupe de la Décollation de S. Paul, qu'il exécuta pour Bologne, achevèrent de le faire regarder comme le restaurateur d'un art qui était déchu. L'Algarde mériterait ce titre, s'il eût eu autant de pureté de goût que de feu et de hardiesse dans l'exécution; mais il négligea l'étude de l'antique, sans laquelle l'étude seule de la nature est insuffisante. Il se forma un style brillant et voulut produire avec le marbre l'effet que le peintre tire du jeu des draperies et du clair-obscur; il perdit ainsi ceux qui l'imitèrent, entre autres le Bernin qui, avec plus de génie peut-être, commit encore de plus grandes fautes. L'influence de ces deux artistes fut telle dans l'Europe, qu'on peut leur attribuer le mauvais goût des sculpteurs français du dix-septième siécle. Cela ne doit cependant pas faire refuser le titre de grand statuaire à L'Algarde: tous les artistes de son temps le lui accordèrent. Innocent X paya chèrement ses ouvrages, et le décora de l'ordre de Christ. La douceur de ses mœurs, sa modestie imposèrent silence à l'envie que ses succès auraient dû éveiller. Il jouit peu de sa gloire. Il mourut à 52 ans. L'Algarde cultiva aussi l'architecture: on lui doit les dessins de la *Villa Pamphile* à Rome. Le grand autel de l'église de S. Nicolas du *Tolentin*, le portail de l'église de S. Ignace sont aussi érigés sur ses dessins, et, s'ils se sentent du goût incorrect de l'Algarde, au moins ils produisent un grand effet de décoration. L.



LAMOIGNON.

Nanteuil del.t *Landon direx.t*



LAMOIGNON.



Guillaume de Lamoignon, né en 1617, sortait d'une de ces familles illustres et patriciennes où la droiture, la science, et l'amour du bien public furent toujours héréditaires. Il fut attaché par son père au célèbre Bignon, et sous un si bon guide, il acquit de bonne heure les talens et les vertus du citoyen et du magistrat. Il fut nommé maître des requêtes en 1644. Pendant les troubles de la Fronde, il suivit un instant l'impulsion de son corps et même la dirigea, mais il rentra promptement dans le devoir, et se rendit utile à la Cour. Il n'y parut cependant que lorsque la nécessité de ses affaires l'y appela, et bientôt il fut distingué par un jeune roi, né pour apprécier toute espèce de mérite. Lorsque Lamoignon fut nommé premier président, Mazarin lui dit : « *Si j'avais trouvé un plus homme de bien que vous, je l'aurais choisi.* Lamoignon sut soutenir les droits de son corps, parler en faveur des peuples, réprimer les abus de la chicane, et ne point déplaire à la Cour. Quand Fouquet fut mis en jugement ; comme ce surintendant avait eu des torts envers Lamoignon, qui était l'un de ses juges, il le fit prier de les oublier. *Je me souviens seulement*, dit Lamoignon, *que je fus son ami, et que je suis son juge.* Avec cet esprit de modération, il eut souvent à lutter contre l'hu-

meur difficile et le caractère despotique de Colbert dont il n'était point aimé, et souvent le Magistrat l'emporta sur le Ministre.

La France doit à Lamoignon les premiers efforts qui ayent été faits pour la réformation de la justice. Il eût voulu que Louis XIV fût le Justinien de sa nation, comme il en était l'Auguste, et qu'il lui donnât une législation complète et uniforme. C'est à des vues si saines qu'on doit l'utile ouvrage des *Arrêtés* dont le chancelier D'Aguesseau faisait tant de cas. Utile sans intérêt, vertueux sans vouloir se faire honneur de sa vertu, on a vu Lamoignon sacrifier sa réputation à son devoir; résister fortement à la Cour, aux prix de grâces qu'il en attendait, et à son Corps, au prix de la faveur populaire. Infatigable dans le travail; *ma vie et ma santé*, répétait-il souvent, *sont au Public, et non à moi.* Toujours accessible aux plaideurs; « *n'a-« joutons pas au malheur qu'ils ont d'avoir des « procès, celui d'être mal reçus de leurs juges.* » Il se délassait à Baville dans la compagnie des hommes de lettres, où il pouvait jouer lui-même un rôle distingué. Tant de vertus et de qualités étaient couronnées par une piété profonde. Il jouissait du bonheur qu'il devait à sa sagesse, lorsqu'une maladie l'enleva en quatre jours. « La mort « le frappa, dit son panégyriste Fléchier, mais elle « ne put le surprendre. » Il était âgé de 60 ans.

L. G. T.



L'ESPAGNOLET.

L'Espagnolet pinx.t *Landon direx.t*



L'ESPAGNOLET.

Joseph Ribéra, que les Italiens ont surnommé L'Espagnolet, est l'un des plus grands peintres espagnols; cependant l'Italie réclame l'honneur de lui avoir donné le jour. L'on assure qu'il ne s'est dit né à Xativa, ville d'Espagne d'où sa famille était originaire, que pour jouir à Naples des prérogatives qu'on y accordait dans son temps à tous les Espagnols. Qu'il soit né en Italie, ou qu'il y ait été conduit par son père à l'âge de dix ans, il n'en doit pas moins à ce pays l'avantage d'avoir eu de bonne heure sous les yeux des modèles excellens. Malheureusement il n'en profita pas avec assez de discernement; ayant connu le Caravage à Naples, il conçut pour la manière sombre de ce maître un goût qu'il conserva toujours. Ce fut en vain qu'il étudia dans la suite Raphaël et le Corrège, il ne put qu'adoucir un peu son style et donner plus de correction à son dessin. Un pinceau large et vigoureux, une exactitude d'imitation qui n'ôte rien à la hardiesse de sa touche, et surtout la fierté du coloris distinguent presque tous ses ouvrages. La vérité que Ribéra cherchait à rendre dans les sujets terribles, qu'il traitait de préférence, lui fit produire des tableaux effrayans qu'on était obligé de soustraire à la vue des femmes enceintes. Il eût fallu à ce peintre une éducation plus soignée pour épurer son goût;

mais, jeune encore; il fut livré à lui-même. Etant allé à Rome, il tomba dans une indigence affreuse; un Cardinal, touché de compassion, le logea dans son palais et lui procura de l'aisance. Après quelques mois d'une vie tranquille, Ribéra s'étant aperçu que la prospérité lui donnait une indolence nuisible à ses progrès, quitta la maison de son protecteur, renonça à la pension qu'il recevait, et se remit à travailler dans un misérable réduit. Un sacrifice si courageux fut dignement récompensé par les talens qu'il acquit : il retourna à Naples, s'y maria avantageusement, et devint en peu de temps le peintre le plus estimé de cette ville; il fut comblé d'honneurs, et amassa de grandes richesses. On lui reproche d'avoir abusé de son crédit pour persécuter le Dominiquin. Le genre noble et élevé de ce dernier différait essentiellement de celui de L'Espagnolet; mais quoique l'Elève du Caravage ne dût pas savoir apprécier le Disciple des Caraches, il n'en est pas moins coupable pour s'être ligué avec les lâches envieux de ce grand peintre. C'est la seule tache qu'on trouve dans la vie de L'Espagnolet. Ses mœurs étaient très-rigides, et l'on en rapporte une preuve extraordinaire : il avait une fille qu'il chérissait; Don Juan, fils naturel de Philippe IV, en devint amoureux; soit de gré, soit de force, il l'enleva : Ribéra, désespéré de cet affront, alla loin de Naples ensevelir sa douleur dans une retraite ignorée. Plusieurs auteurs, au contraire, prétendent qu'il mourut à Naples en 1656, âgé de 67 ans. L.





Kneller pinx.t *Landon direx.t*

ADDISSON.



Addisson, né le premier mai 1672, à Milston, dans le Wiltshire, développa de bonne heure ses heureuses dispositions sous des maîtres habiles. Formé à l'école des anciens, bientôt il s'attira, par des compositions de poésie latine, et l'attention de ses compatriotes et les éloges de Boileau lui-même. Quelques essais de poésie anglaise, quelques pièces de théâtre et surtout son Caton, la première tragédie régulière qui ait paru en Angleterre, l'ont placé au rang des bons poètes de ce pays. Mais c'est particulièrement comme critique ingénieux et comme moraliste qu'il s'acquit une grande réputation, et qu'il influa sur son siécle. Entre autres écrits périodiques auxquels il travailla conjointement avec Steele, son ami, le *Spectateur* est celui où l'on trouve le plus grand nombre d'articles sortis de sa plume. A l'époque où cette feuille parut, les Torys et le Wighs agitaient la nation. Addisson fit une heureuse diversion à cette chaleur des partis en attirant l'attention des esprits sur des considérations générales qui avaient pour objet la littérature, la morale et les mœurs. Tandis qu'il s'attachait à les présenter sous le voile d'allégories ingénieuses, il les relevait encore par les grâces d'un style naturel, simple, élégant, plus libre peut-être que correct, et plus abondant que nerveux, mais

toujours orné des fleurs brillantes que prodiguait une imagination féconde. Sa censure se distingue surtout par une sorte de gaieté que les Anglais expriment par le mot *humour*.

Addisson, par ses talens, s'éleva à des places distinguées : il fut nommé secrétaire d'état. Mais une espèce de timidité insurmontable, une taciturnité craintive et sombre, une attention minutieuse à chercher des tours choisis et de belles expressions, quand il fallait donner un ordre ou expédier quelque affaire, le mirent bientôt dans la nécessité de solliciter sa démission. La comtesse de Warwick, dont il avait élevé le fils, et à qui il avait fait longtemps la cour avec anxiété, consentit enfin à lui donner la main. Ce mariage trop disproportionné n'ajouta point à son bonheur. Rendu à ses occupations premières, il s'occupait d'un Dictionnaire anglais, d'une Tragédie sur la Mort de Socrate, et d'un Ouvrage sur la Religion chrétienne, lorsqu'il mourut, âgé de 47 ans. Il emporta dans le tombeau les regrets de ses amis, l'estime de ses ennemis même, et la douce consolation de n'avoir jamais employé ses talens qu'au profit des mœurs, de la vertu, de l'état et de la religion.

L. G. T.

TABLE

De la seizième livraison.

Avis au Relieur.

Ce feuillet doit être supprimé, en faisant brocher ou relier le volume.

---

17. S. Bernard.
18. Van den Velde.
19. Fléchier.
20. L'Albane.
21. D'Argenson.
22. Le cardinal de Fleury.
23. Duguay-Trouin.
24. Molière.
25. Stanislas.
26. Salvator Rosa.
27. Victor Amédée.
28. Wiclef.
29. Jacques Bernoully.
30. Vendôme.
31. Le Caravage.
32. Molina.
33. L'Algarde.
34. Lamoignon.
35. L'Espagnolet.
36. Addisson.

